A. ADOSSIDÈS

ARMÉNIENS

ET

JEUNES-TURCS

LES MASSACRES DE CILICIE

PARIS
P.-V. STOCK, Editeur
155, Rue Saint-Honoré

1910

Նմանաստղություն

Ա. Ադոսիդես

Հայեր և երիտթուրքեր.

Կիլիկիայի կոտորածները

Նմանաստղության բնագիրը հրատարակության պատրաստեց Վարուժան Պողոսյանը

Երևան 2011

Հայոց ցեղասպանության թանգարան-ինստիտուտ

autotypie

A. Adossidès

ARMÉNIENS ET JEUNES-TURCS

LES MASSACRES DE CILICIE

Le texte d'autotypie est préparé à la publication par Varoujean Poghosyan

Erevan 2011

Musée-Institut du Génocide arménien

Recommandé à la publication par le conseil scientifique
du Musée-Institut du Génocide arménien de l'Académie nationale des sciences d'Arménie

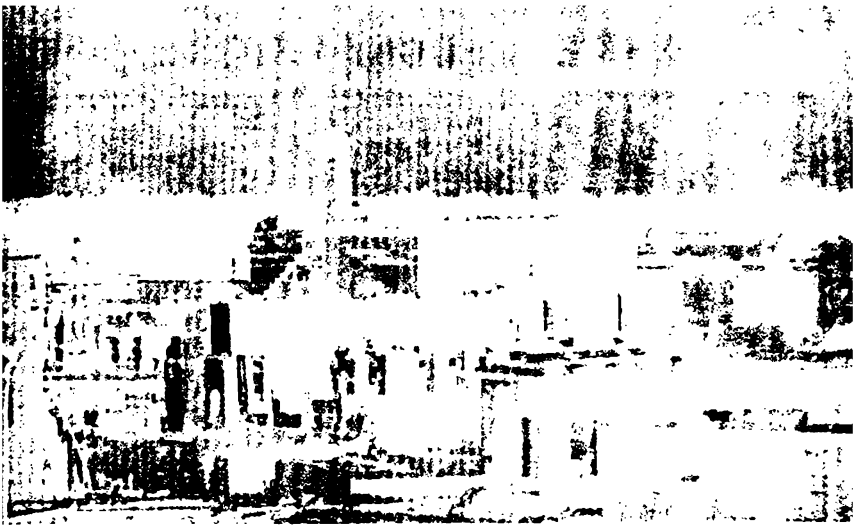
ՀՏԴ 941 (479.25)
ԳՄԴ 63.3 (2Հ)
Ա 206

A. Adossidès
! 206 Arméniens et Jeunes-Turcs. Les massacres de Cilicie.- Erevan : Académie nationale des sciences d'Arménie, Musée-Institut du Génocide arménien, 2011.-XVIII+102 pages.

conception de la série : H. Demoyan, E. Daneghyan, H. Samuelian
conception de la publication, graphique design et mise en page : H. Samuelian, E. Daneghyan

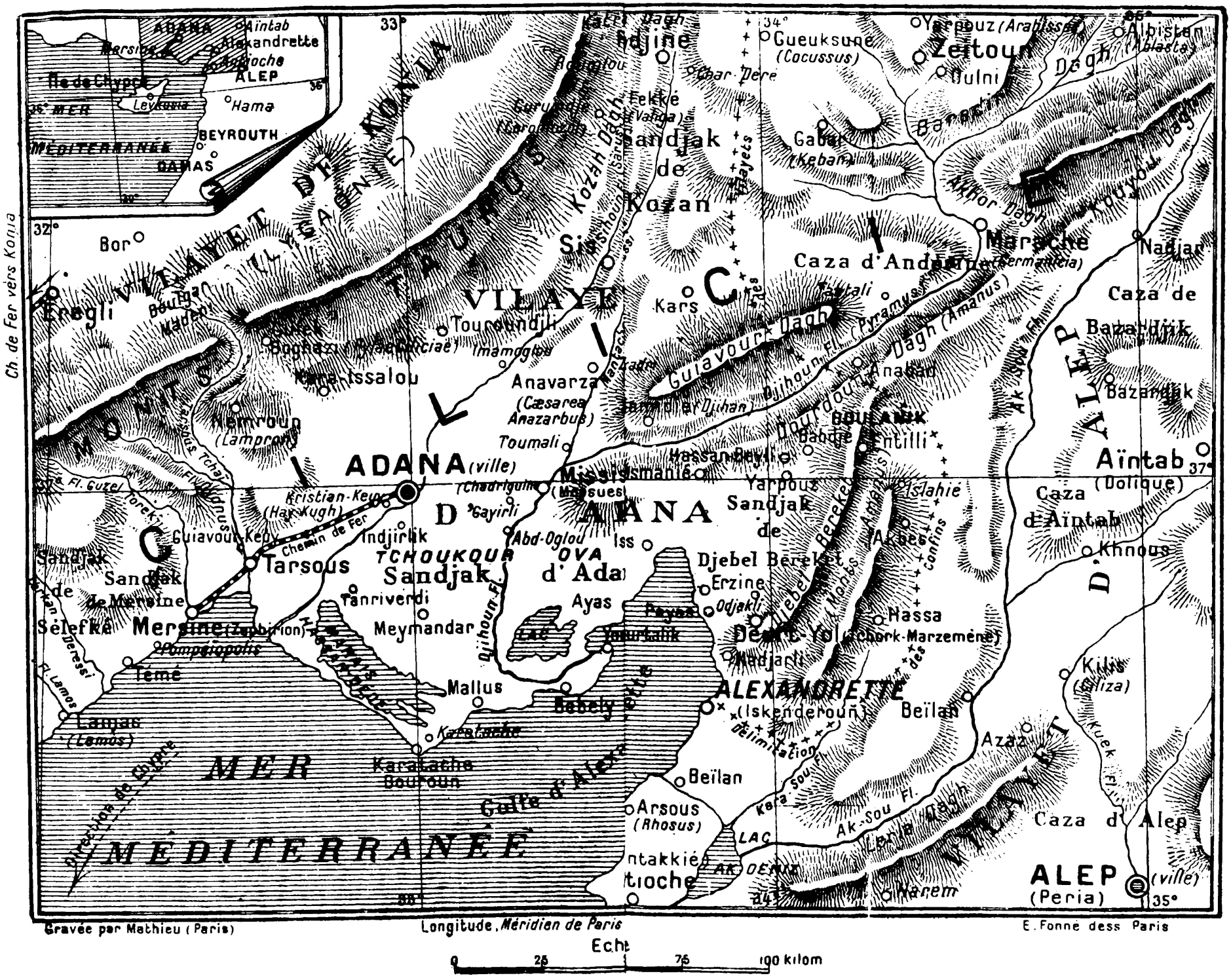
ՀՏԴ 941 (479.25)
ԳՄԴ 63.3 (2Հ)

ISBN 978-9939-822-13-6
©Académie nationale des sciences d'Arménie, Musée-Institut du Génocide arménien, 2011
Gasprint Printing House, Yerevan



2. ADANA - Panorama

CARTE GÉOGRAPHIQUE partielle de VILAYETS D'ADANA et D'ALEP



AVANT-PROPOS

Les massacres des Arméniens de 1909 en Cilicie et dans ses alentours, organisés par le gouvernement des Jeunes-Turcs et perpétrés en connivence avec les représentants de l'Ancien régime ottoman, demeurent toujours le « parent pauvre » de l'historiographie du génocide des Arméniens (1894-1922). Nous ne possédons à l'heure actuelle qu'un seul recueil de documents, publié en France en 1911[1]. Citons dès le début que les ouvrages des contemporains français des massacres ne sont point nombreux non plus[2] ; même les premières études scientifiques consacrées à ce thème n'ont paru que dans les années 1990-2000[3].

C'est sans doute en tenant compte de ces raisons que le Musée-Institut du génocide arménien de l'Académie nationale des sciences d'Arménie, a récemment organisé la réédition des sources aussi importantes sur les massacres ciliciens que le recueil déjà cité de Brézol et le livre de Ferriman Dukett, publiés dans la série *Génocide : évidence, notes, mémoires : Cilicie*[4]. C'est dans la même série que nous publions la réédi-

---

[1] **G. Brézol**, Les Turcs ont passé là... Recueil de documents, dossiers, rapports, requêtes, protestations, suppliques et enquêtes établissant la vérité sur les massacres d'Adana en 1909, Paris, 1911.

[2] Les massacres d'Adana et nos missionnaires. Récit de témoins, Lyon, 1909 ; **G. Vayssié**, Les vêpres ciliciennes // « La Revue » (Ancienne « Revue des revues »), 1er novembre 1909, N 21 ; **J. d'Annezay**, Au pays des massacres, saignée arménienne de 1909, Paris, 1910.

[3] **R. H. Kévorkian**, avec la collaboration de **P. B. Paboudjian**, Les massacres de Cilicie d'avril 1909 // La Cilicie (1909-1921). Des massacres d'Adana au mandat français. Volume préparé par Raymond H. Kévorkian, Paris, 1999 ; **H. Simonyan**, Les massacres en masse des Arméniens en Cilicie (avril 1909) (en arménien), Erevan, 2009 ; **V. Poghosyan**, Les massacres des Arméniens de 1909 en Cilicie à travers le prisme de l'historiographie française (en arménien), Erevan, 2009.

[4] **G. Brézol**, Les Turcs ont passé là... Recueil de documents, dossiers, rapports, requêtes, protestations, suppliques et enquêtes établissant la vérité sur les massacres d'Adana en 1909. Préparé à la publication par Varoujean Poghosyan, Erevan, 2009 ;

tion du livre d'Alexandre Adossidès, journaliste français d'origine grecque, paru à Paris juste après les massacres[5].

Certes, parmi les ouvrages sortis de la plume des contemporains français des massacres ciliciens, le livre d'Adossidès s'occupe une place de choix par son importance. Ce n'est point par hasard qu'il demeure encore l'un des ouvrages de références sur les vêpres ciliciennes de 1909[6]. Quelques passages de son livre ont été jadis inclus dans le recueil de documents sur le génocide des Arméniens publié en 1966 en Arménie par les efforts de M. Nersisyan, de l'*Académie arménienne*[7]. C'est bien agréable qu'on ait réalisé récemment la publication de la traduction arménienne du livre d'Adossidès en Syrie[8].

Adossidès décrit dans son récit non seulement le vrai visage des massacres ayant eu lieu en Cilicie, mais aussi le processus du déroulement de l'extermination des Arméniens dans la région d'Alep, en se référant essentiellement aux attestations des témoins oculaires, à savoir les missionnaires et diplomates américains, anglais, français, tout en discutant dans la mesure du possible leurs causes[9]. D'après sa définition exacte, « ce que, par un singulier euphémisme, on a appelé, à Stamboul, les troubles d'Adana, constitue en réalité un des plus monstrueux attentats que le martyrologe arménien ait eu à enregistrer »[10]. D'ailleurs, il est le seul parmi ses contemporains français à avoir mis en évidence un fait assez important, c'est qu'en 1909 l'ordre

---

Turkish Atrocities. The Young Turks and theTruth about the Holocaust at Adana, in Asia Minor, during April, 1909. Written and compiled in April, 1911, by Ferriman Dukett, Yerevan, 2009.

[5] **A. Adossidès**, Arméniens et Jeunes-Turcs. Les massacres de Cilicie, Paris, 1910.

[6] Voir par exemple : **R. H. Kévorkian**, op. cit. ; *idem* : Le génocide des Arméniens, Paris, 2006.

[7] Le Génocide des Arméniens dans l'Empire ottoman. Recueil de documents réunis par M. G. Nersisyan et R. G. Sahakyan. Sous la direction de M. G. Nersisyan, deuxième édition, revue (en russe), Erevan, 1966 ; 2ème éd., revue, Erevan, 1982, p. 204-220. Voir aussi sa traduction arménienne : Erevan, 1991.

[8] **A. Adossidès**, Arméniens et Jeunes-Turcs. Les massacres de Cilicie (en arménien), Alep, 2009.

[9] Citons, par ailleurs, que l'intérêt d'Adossidès envers l'histoire de l'Empire ottoman s'est fait sentir avant les massacres ciliciens. La publication de son livre sur le *sultan rouge* sous le pseudonyme de *Doris*, en est la preuve : **G. Dorys**, Abdul-Hamid intime, Paris, 1901; 2ème éd., 1903. Voir sur ce livre : **V. Poghosyan**, La première étape du génocide des Arméniens à travers le prisme de l'historiographie et de la pensée publique française (fin du XIXe – début du XXe siècles) (en arménien), Erevan, 2005, p. 92-93.

[10] **A. Adossidès**, Arméniens et Jeunes-Turcs. Les massacres de Cilicie, p. 1. Les références sont données d'après la présente édition.

de l'extermination de la population de la Cilicie n'envisageait que les Arméniens[11], en dépit de l'envergure des massacres ayant aussi touché beaucoup de Grecs et d'Assyriens habitant dans la zone de la boucherie. En même temps, une autre circonstance n'a point échappé à son attention : les massacreurs, n'ayant « plus rien d'humain », s'acharnaient surtout contre les hommes, soit en réduisant les femmes et les enfants en esclavage, soit en les convertissant à l'islam[12]. C'est incontestablement l'un des traits propres au génocide des Arméniens[13].

Quant au nombre de victimes arméniennes, Adossidès ne possédant pas encore de données précises et, par conséquent, en le minimisant jusqu'à 20.000 (en réalité ce chiffre était beaucoup plus grand[14]), n'hésite pas à y ajouter toutefois ceux qui sont devenus des infirmes à la suite des massacres et sont morts ensuite des blessures, de la famine et des épidémies, etc.[15].

Notons aussi l'un des indéniables avantages de son approche, celui de l'attestation des pertes matérielles que les Arméniens ont subies à Adana et dans toute la région lors de ces massacres. Parmi ces dernières, il cite non seulement la destruction des maisons, des écoles et des églises appartenant aux Arméniens, mais également les champs dévastés, le vol de leurs machines agricoles, des bestiaux et du mobilier[16]. Or, probablement à cause de l'absence de données détaillées, il ne se limite, dans son ensemble, qu'à attester ce fait douloureux, sans entrer dans les péripéties qui y sont liées. L'étude des pertes matérielles des Arméniens lors du processus génocidaire en général demeure encore l'un des sujets les moins connus, car les sources font défaut. Dès lors, l'attestation même de ce fait doit être comptée parmi les mérites de l'auteur.

---

[11] *Ibid.*, p. 22.

[12] *Ibid.*, p. 20, 22.

[13] Voir par exemple : **Beginning Again at Ararat. By Mabel Evelyn Elliot, New York-Chicago-London and Edinburgh, [1924], p. 104 ; G. Horton, The Blight of Asia. An account of the Systematic Extermination of Christian Populations by Mohammedans and of the Culpability of Certain Great Powers; with the True Story of the Burning of Smyrna, Indianapolis-Kansas City-New York, 1953, p. 131.**

[14] **Les historiens du génocide des Arméniens ne sont pas unanimes à propos du nombre des victimes. Quelques-uns d'entre eux citent le chiffre de 25.000 (V. Dadrian, Histoire du génocide arménien. Conflits nationaux des Balkans au Caucase, Paris, 1996, p. 305 ; R.H. Kévorkian, Le génocide des Arméniens, p. 100). Par contre, d'après les calculs de H. Simonyan, de l'*Académie arménienne*, près de 40.000 Arméniens ont périt lors de ces massacres. H. Simonyan, op. cit., p. 206.**

[15] **A. Adossidès, op. cit., p. 56, 58.**

[16] *Ibid.*, p. 60.

Passons donc à la discussion en bref des interprétations par Adossidès des causes des massacres de 1909. Tout d'abord, il nous faut prendre en considération que son information sur tout ce que se passait dans l'Empire ottoman n'était pas complète, une circonstance qui se fait évidemment sentir au fil de son analyse, parfois pleine de contradictions. Adossidès, ainsi que nombre de ses contemporains, indépendamment de leur nationalité, n'était pas encore capable de s'orienter dans les mutations politiques assez compliquées ayant bouleversées l'Empire à la veille et au cours des massacres ciliciens. En fin de compte, il est parfois difficile de distinguer dans ses réflexions les causes des massacres de leurs prétextes. Il mentionne à juste titre parmi leurs causes la situation prospérante des chrétiens de la Cilicie, le flux des Arméniens des *vilayets* de l'Empire dans cette région, comme résultat duquel un grand nombre de ces derniers y a été concentré. En outre, il accorde une grande signification au désir enraciné chez les Turcs de piller les biens des Arméniens. Il a certainement raison d'affirmer que la spoliation du mobilier des chrétiens, typique pour la société génocidaire ottomane en général, a contribué à perpétrer les massacres de 1909, mais l'une de ses conclusions, d'après laquelle « le plus souvent même », le vol aurait été « l'unique mobile » des massacres[17], est excessive.

C'est donc dans le contexte des causes de l'événement qu'Adossidès discute l'atmosphère surexcitée en Cilicie à la veille des massacres, comme suite de l'instauration possible de l'égalité en droits entre les musulmans et les chrétiens, promise par la Constitution ottomane de 1908. Il en conclut : « Les Arméniens de la Cilicie se hâtèrent de jouir des droits que le nouveau régime (celui des Jeunes-Turcs – *V. P.*) leur conférait – en théorie »[18]. C'est vraiment la vérité. Or, à l'encontre de l'auteur qui conditionne le déroulement des massacres par la conduite imprudente des Arméniens, nous sommes sûr qu'il faut placer celle-ci que parmi leurs prétextes.

Dans ces conditions, il est logique qu'en accordant une grande importance à la haine des Turcs envers des chrétiens, Adossidès cherche l'une des raisons essentielles des massacres

[17] *Ibid.*, p. 6.
[18] *Ibid.*, p. 8.

ciliciens dans la mentalité des Turcs et dans leur crainte de l'idée que « l'islam serait, sous un régime constitutionnel, à la merci de la chrétienté. C'est ce qui explique, continue-t-il, l'intensité particulière du carnage de Cilicie et le si grand nombre de victimes sur un espace relativement restreint »[19]. Dans son ensemble, il croit que « le temps n'est sans doute pas venu... où en Turquie le droit du chrétien puisse être mis en balance avec l'intérêt du musulman »[20]. Il est sans nul doute inutile de laisser à part cette circonstance d'ordre psychologique qui n'a point besoin d'être confirmée, mais dans le cas des massacres ciliciens, il nous semble qu'elle n'a été que l'une des circonstances secondaires. Par cette dernière conclusion, bien excessive, Adossidès nie, bon gré mal gré, la préméditation des massacres organisés au niveau étatique par le gouvernement ottoman.

Or, l'attitude d'Adossidès n'est pas univoque à propos de l'intentionnalité des milieux gouvernementaux ottomans (soit jeunes-turcs, soit hamidiens) lors de ces massacres, qui est d'ailleurs l'une des composantes du phénomène du génocide. Il mentionne en maintes occasions le fait de la préméditation, ainsi que le rôle dirigeant des autorités ottomanes centrales et locales dans leur préparation. Il dévoile le rôle néfaste de Djévad bey, *vali* de Cilicie, et d'autres chefs ottomans locaux, la connivence de la milice turque, la distribution des armes à la populace musulmane, etc. En dépit de ces constatations, il s'abstient d'énoncer sa propre position sur un sujet très important touchant les massacres : étaient-ils voulus, prémédités et préparés ? En citant les interprétations incompatibles, voire contradictoires, avancées par les Turcs et les Arméniens à ce propos, Adossidès préfère émettre une réponse confuse : « Mettons que la chose était dans l'air, car il a suffi d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres »[21]. Cette conclusion est en évidente contradiction avec l'une de ses idées que nous partageons complètement : en comparant les massacres des Arméniens des années 1890 avec ceux de 1909, il cite : « À Adana, on a vu la même préméditation ; ici encore les choses se sont préparées et ont été exécutées suivant un mot d'ordre »[22]. On peut en conclure que la compréhension d'Adossidès

[19] *Ibid.*, p. 54.
[20] *Ibid.*, p. 80.
[21] *Ibid.*, p. 11.
[22] *Ibid.*, p. 54.

de la préméditation des massacres de 1909 a été assez limitée, car il ne l'a conçue que dans un sens restreint, celui de la confrontation des chrétiens et des musulmans, conditionnée par la différence de leur foi. En somme, ses interprétations prouvent l'absence chez lui d'une notion exacte sur l'intentionnalité des massacres de 1909.

Il nous faut citer qu'Adossidès ne s'est pas orienté correctement quant aux véritables responsables des massacres ciliciens, n'ayant pas été encore capable de préciser la part de la responsabilité des représentants des différents régimes ottomans, à savoir d'Abdülhamid II et des Jeunes-Turcs. À propos de cette question, d'ailleurs assez compliquée pour les contemporains, il a également avancé des jugements incompatibles. D'une part il continue toujours d'imputer la responsabilité de la « tuerie » à la populace turque qui « constitue un mouvement réactionnaire particulièrement caractéristique, dans son origine comme dans ses tendances, de l'état des esprits en Turquie d'Asie »[23]. À première vue, l'auteur évite d'attribuer la responsabilité des massacres au sultan soit aux Jeunes-Turcs. C'est donc seulement à première vue, car il accepte en même temps l'existence d'un mouvement « anti-arménien » dès l'automne de 1908, tout en citant l'attitude indifférente des chefs locaux ottomans et du Ministère de l'Intérieur à l'égard des avertissements à ce propos des chefs ecclésiastiques arméniens : « À Constantinople on était trop absorbé pour tenir compte des ces avertissements »[24]. Autrement dit, l'auteur accepte indirectement l'absence de volonté chez quelques-uns des chefs jeunes-turcs de régler la situation alarmante des chrétiens de Cilicie.

Adossidès était au courant des préparations entreprises par les milieux gouvernementaux après l'écrasement de l'insurrection du « 31 mars », plus précisément à la veille de la seconde étape des massacres, quant les autorités ont désarmé les Arméniens, en incarcérant les hommes valides et en préparant soigneusement au nouveau carnage : « On a tout prévu, tout préparé afin que cette fois, il soit procédé à l'opération de façon rapide, radicale, infaillible »[25]. D'après son autre jugement qui est beaucoup plus révélateur de la position des Jeunes-Turcs

[23] *Ibid.*, p. 2.
[24] *Ibid.*, p. 9.
[25] *Ibid.*, p. 28.

« par une inconcevable fatalité, c'est précisément ce régime dont ils attendaient le salut, qui fut... à la fois la cause et l'occasion de la terrible tragédie qu'on a vue se dérouler il y a neuf mois en Cilicie et en Cœlésyrie »[26].

Mais le lecteur serait sans nul doute étonné en faisant la connaissance d'une autre appréciation de l'auteur qui est en contradiction avec celles que nous venons de citer, car elle prouve son intention de rejeter la responsabilité des massacres que sur Abdülhamid II : « L'holocauste de Cilicie, écrit-il, n'est certes pas l'œuvre des Jeunes-Turcs. La responsabilité de ce monstrueux attentat incombe toute à la réaction et au régime hamidien »[27]. Il va sans dire que par cette conclusion il met déjà les Jeunes-Turcs hors de responsabilité, en ne leur reprochant que de ne pas avoir accordé aux Arméniens les « réparations nécessaires ». En apparence, il est bizarre, d'autant plus à la lumière des jugements précédents de l'auteur, qu'il ait émis une telle idée éloignée de la réalité. À titre de commentaire citons toutefois qu'il n'avait probablement pas encore d'informations nécessaires sur le rôle décisif, dans la gestion de l'Empire, des Jeunes-Turcs ayant concentré dans leurs mains les rênes du pouvoir après la révolution de 1908. Cette circonstance était donc en quelque sorte un *talon d'Achille* pour tous les contemporains et Adossidès n'est certainement pas une exception.

Bien d'autres aspects des massacres sont abordés par Adossidès qui mériteraient d'être discutés : la participation des troupes à l'extermination des Arméniens, la réfutation de la soi-disant révolte arménienne, l'aide de bien de chefs locaux ottomans apportée aux Arméniens, l'autodéfenses de ces derniers dans différents endroits, l'interprétation de l'indifférence des milieux gouvernementaux européens et aussi l'attitude héroïque des diplomates anglais et français ayant sauvé beaucoup d'Arméniens[28].

Cela dit, citons pour conclure, la grande contribution d'Adossidès, l'un des premiers chercheurs ayant étudié les massacres des Arméniens de Cilicie de 1909. Ses descriptions, parfois prolixes, ont certainement beaucoup contribué à l'élargissement des connaissances de ses contemporains européens sur les massacres ciliciens. Dès lors, nous n'avons pas le droit

---

[26] *Ibid.*, p. 4.

[27] *Ibid.*, p. 78.

[28] Voir : V. Peghesyan, Les massacres des Arméniens de 1909 en Cilicie à travers le prisme de l'historiographie française, p. 59-63.

de le livrer à l'oubli. En somme, nous sommes complètement d'accord avec A. Mandelstam ayant noté en 1917 : « M[onsieur] Adossidès a fait, à l'égard des massacres de 1909, ce que M[onsieur] Lepsius a fait à l'égard des tueries de 1895, et Lord Bryce concernant les boucheries de 1915 »[29].

Varoujean Poghosyan

[29] **A. Mandelstam**, Le sort de l'Empire Ottoman, Lausanne-Paris, 1917, p. 203.

Cilicie génocide : évidences, notes, mémoires

AVANT LES MASSACRES

LES MASSACRES DE CILICIE

Au mois d'avril dernier, au moment précis où, à Constantinople, se jouait entre la Jeune-Turquie et l'autocratie hamidienne aux abois la partie décisive qui aboutit à la déposition d'Abdülhamid, un massacre effroyable s'accomplissait en Cilicie, une des plus belles régions de l'Asie Occidentale. En quelques jours, ce sol dont l'Arménien est le plus ancien possesseur, où regorgeaient les moissons, où abondait la vie, a été transformé en une terre de douleur et de mort. Par le nombre des victimes, par l'accumulation des misères et des souffrances, ce désastre rappelle plutôt un geste brutal de la nature, une explosion de forces cosmiques, convulsion de la terre on éruption volcanique, qu'une œuvre humaine : 20.000 morts, des cités saccagées, des villages entiers dont il ne reste que le souvenir, des champs ravagés, d'immenses fermes qui ne sont plus qu'un tas de cendres ; et au milieu de ces ruines, les débris d'un peuple, des milliers de veuves et d'orphelins, d'innombrables créatures sans toit, dépourvues de tout, vagabonds affamés que guettent la maladie et la mort, malgré la générosité des œuvres de secours. Et voici qu'on annonce une nouvelle catastrophe : le Sarus a débordé, inondant la ville d'Adana, et achevant d'emporter ce qui était resté de cultures dans la plaine ; la famine est atroce, le pays détruit. Il lui faudra longtemps pour se relever ou plutôt pour renaître à la vie.

Ce que, par un singulier euphémisme, on a appelé, à Stamboul, les troubles d'Adana, constitue en réalité un des plus monstrueux attentats que le martyrologe arménien ait eu à enregistrer. Les nouvelles ont filtré peu à peu, les témoignages se sont accumulés, la lumière s'est faite. La presse nous avait insuffisamment renseignés. Il est vrai que le public occidental ne s'intéresse guère à ce qui se passe dans cette lointaine Arménie. Les âmes compatissantes elles-mêmes sont lasses de s'émouvoir de ses malheurs. Quant aux chancelleries, elles s'accommodent, on le sait, de ce qui ne contrecarre ni ne menace les intérêts des financiers qu'elles protègent,

et elles ont pris la douce habitude de laisser égorger les Arméniens. De là vient sans doute que le drame d'Adana a passé presque inaperçu en Europe. C'est aussi parce qu'il avait coïncidé avec les événements de Constantinople qui, pendant quelques semaines, furent l'objet exclusif des préoccupations internationales : en effet le 13 avril se produisait à Constantinople le coup de réaction hamidienne ; le 14 on massacrait dans la province d'Adana.

Ce synchronisme a fait croire tout d'abord que les hécatombes de Cilicie avaient été préparées et exécutées par ordre d'Abdülhamid. Il y aurait cherché, selon les uns, une diversion au mouvement machiné par lui contre le comité « Union et Progrès » ; selon les autres, le moyen de discréditer le pouvoir des Jeunes-Turcs et de ressaisir son autorité, par un réveil du fanatisme des masses musulmanes, hostiles aux idées nouvelles. Le passé du personnage justifiait toutes ces hypothèses. Or, nul n'a pu fournir la preuve de sa culpabilité dans l'affaire de Cilicie. Il a bien été question de mystérieux émissaires de Yildiz parcourant peu avant le 13 avril les provinces ottomanes, porteurs de fonds considérables et d'un mot d'ordre qui devait passer sur toute l'Asie Mineure, mais ce point n'a pas été éclairci ; à moins toutefois que le gouvernement constitutionnel n'ait de parti-pris voulu étouffer la vérité : en dégageant la responsabilité d'Abdülhamid pour attribuer le massacre à une explosion de fanatisme musulman provoquée elle-même par les prétendues menées révolutionnaires des Arméniens, il atténuait du coup la responsabilité des autorités ottomanes d'Adana, et s'épargnait ainsi la peine de sévir contre les coupables. Toujours est-il qu'inspirée ou non par Abdülhamid, la tuerie de Cilicie fut l'œuvre de l'élément turc d'Adana, et qu'elle constitue un mouvement réactionnaire particulièrement caractéristique, dans son origine comme dans ses tendances, de l'état des esprits en Turquie d'Asie.

Nous sommes ici en présence d'une de ces questions où réapparaît l'hostilité de la race turque, la « race dominante » – suivant une expression qui n'est pas encore tombée en désuétude – contre une des « races dominées », qui sont les chrétiens de l'Empire. Cette hostilité, l'avènement de l'ère constitutionnelle ne pouvait certes suffire à la faire disparaître. Malgré l'ouverture d'un Parlement à Constantinople, la révolution ottomane ne s'est pas accomplie. Révolution ou évolution, il reste encore aux Jeunes-Turcs beaucoup à faire pour opérer la transformation politique et sociale dont ils ont arboré les principes, si tant est que cette transformation soit possible. Les doctrines libérales n'ont pas de prise sur les masses musulmanes, ce dont on ne saurait évidemment s'étonner. Le Turc d'Asie n'a pas accepté le nouveau régime ; il le subit ; il y est même manifestement hostile. Instinctivement il repousse toute réforme, surtout quand elle porte une marque étrangère et qu'elle tend à l'assimiler au chrétien. Ces cir-

constances n'expliquent que trop qu'un massacre d'Arméniens ait été possible sous le nouveau régime, et qu'il l'ait été aussi impunément après qu'avant l'établissement de la Constitution en Turquie.

* * *

Les grands massacres de 1895-1896 avaient été suivis d'une période d'accalmie : accalmie toute relative, car dans les provinces d'Anatolie où l'Arménien voisine partout soit avec le Kurde, soit avec le Turc, la persécution, sourde ou violente, n'a jamais cessé. Sauf en Cilicie, où elle jouissait d'une certaine sécurité, la race arménienne, vouée périodiquement aux agressions, aux razzias des bachi-bouzouks, aux exactions des fonctionnaires, des beys et des aghas, espèce de tyranneaux qui sont le fléau des provinces, allait en décroissant et en s'appauvrissant. Lorsque fut proclamée la constitution, la condition des Arméniens de Turquie était toujours extrêmement précaire. Aussi accueillirent-ils avec un enthousiasme sans bornes cette ère nouvelle dont ils espéraient leur délivrance.

Dans les fêtes qui au lendemain de la « Révolution » turque sont venues glorifier cet événement inattendu, dans les manifestations qui eurent lieu à Constantinople, à Smyrne et dans quelques centres d'Anatolie, Turcs et Arméniens fraternisèrent avec une particulière cordialité. Il se passa même des choses inouïes. L'on vit des prêtres arméniens et des « turbanais » musulmans, mollahs et *hodjas*, s'enlacer et échanger le baiser de paix. Dans les églises, des orateurs turcs flétrirent l'œuvre hamidienne ; des foules mahométanes rassemblées dans les cimetières prièrent pour les victimes des grands massacres. Les Arméniens, de leur côté, célébrèrent solennellement des services funèbres en mémoire des Jeunes-Turcs martyrs de la liberté ; les uns et les autres réconciliés, unis dans une même pensée de concorde et dans un même besoin de liberté, se disaient fils d'une même patrie, et déjà songeaient au commun labeur qu'appelait l'œuvre de relèvement.

De leur sincérité à l'égard d'une Turquie libérale, de leur loyalisme, les comités arméniens, qui sont l'élite pensante et militante de la nation, avaient déjà antérieurement à cette époque donné des gages. Lorsqu'en décembre 1907, vingt mois avant la victoire jeune-turque, le comité « Union et Progrès », qui était alors obscur, sans ressources et bien loin de prévoir son rapide succès, convoquait à Paris un congrès, pour arrêter un plan d'action contre le régime hamidien, seuls de tous les représentants des diverses races de l'Empire ottoman qui y avaient été conviés, les révolutionnaires arméniens *Drochaguistes* répondirent à cet appel. Les deux groupes ne tardèrent pas à se mettre d'accord, à sceller un pacte. En se so-

lidarisant avec les Jeunes-Turcs, les Arméniens entendaient naturellement travailler au salut de leurs congénères. Mais loin d'avoir des visées séparatistes, ils offraient leur concours à une entreprise tendant à régénérer la Turquie par l'établissement d'un gouvernement qui y ferait régner une paix basée sur la justice et le droit.

C'est que de tous les peuples divers et hétérogènes, musulmans ou non-musulmans, qui composent le vaste empire, ce sont les Arméniens, qui après les Turcs sont le plus attachés, le plus directement intéressés à la conservation de la Turquie. Les poètes, les patriotes, les révolutionnaires eux-mêmes qui jadis avaient conçu le rêve de reconstituer le royaume d'Arménie, ont abandonné cette généreuse chimère : comment réunir les membres de cette famille ethnique épars entre la Perse, la Turquie et la Russie ? Mêlés partout à des populations allogènes, ne constituant nulle part un noyau suffisant pour tenter avec une espérance de succès de rassembler ces tronçons, n'ayant pas, comme d'autres races de l'Empire ottoman, des frères émancipés et un coin de libre patrie qui pût être un centre d'attraction, préférant à tout prendre, et même au temps de leurs pires détresses, les maux du despotisme turc au système de sourde russification qui menace leurs congénères du Caucase dans leur existence nationale, les Arméniens ottomans étaient tout naturellement portés à soutenir le gouvernement des Jeunes-Turcs.

Il leur donnerait à eux, comme aux autres, la liberté, il leur garantirait tout au moins le droit à la vie et apporterait un adoucissement à leur sort.

Par une inconcevable fatalité, c'est précisément ce régime dont ils attendaient le salut, qui fut, comme on le verra, à la fois la cause et l'occasion de la terrible tragédie qu'on a vue se dérouler il y a neuf mois en Cilicie et en Cœlésyrie.

* * *

La Cœlésyrie n'a été atteinte par la catastrophe que dans sa partie septentrionale et sur certains points seulement : Antioche, Kessab, Beïlan, Kirikhan, les environs de Lattakié et d'Alexandrette. C'est surtout la Cilicie qui a été le théâtre du massacre. Cette antique province, dont les limites correspondent à peu près à celles du *vilayet* d'Adana, est placée à la jonction de la côte syrienne et de la côte micrasiatique. Elle entoure de sa grande plaine le golfe d'Alexandrette, et cette plaine est elle-même complètement fermée par une enceinte naturelle de montagnes, trouées de défilés et de gorges profondes.

À l'ouest et au nord, ce sont les terres hautes du Taurus, la Cilice Trachéodite des Anciens, région rude et froide ; au sud et au sud-est, c'est le pays plat, fertile et boisé de la Cilicie « champêtre », plaine d'alluvions qu'arrosent des cours d'eau, rivières ou véritables fleuves aux noms illus-

tres : le Pyramus, le Sarus, le Calycadnus, dans les eaux duquel périt Frédéric Barberousse, le Cydnus où se baigna Alexandre et que Cléopâtre remonta sur sa trirème d'or aux voiles de pourpre pour aller à Tarse au-devant d'Antoine. Peu de régions présentent plus de variété dans l'architecture, plus de contrastes et d'harmonie dans l'ordonnance des montagnes et des vallées. La magnifique âpreté de ses massifs, le charme des sites du bas pays, la richesse de sa végétation, les beautés naturelles de ses cités et de ses villages qui descendent à la rive entre les jardins et les verdures, font de la Cilicie la terre privilégiée de l'opulente Asie Mineure. Le sol humide, marécageux est insalubre, mais si gras que, cultivé à peine, il livre des moissons merveilleuses. Le blé, l'orge foisonnent. La vigne, le coton, l'oranger, le mûrier poussent en abondance. Ces dernières années, les machines agricoles modernes ont été introduites dans le pays, une industrie s'y est créée, les manufactures, les filatures, les minoteries s'y sont multipliées. La ligne Adana-Tarse-Mersine a donné au trafic un essor considérable. Le rail Constantinople-Bagdad va bientôt traverser le Taurus pour rejoindre la Mésopotamie en passant par l'Amanus. Le pays envisageait l'avenir avec une confiance sans cesse croissante. Aujourd'hui une énorme partie de ses richesses est complètement détruite. Le mouvement commercial est arrêté. Partout la misère et la famine.

Par sa configuration et sa structure, la Cilicie a toujours constitué une des positions stratégiques les plus importantes de l'Asie Occidentale. Son rôle a été considérable dans les grandes révolutions qui se sont accomplies dans cette contrée. Le défilé des « Portes Ciliciennes » le Kulek Boghaz des Turcs, qui se glisse dans la chaîne du Taurus, celui des « Portes de l'Amanus » qui au sud-est, donne accès à la Syrie et à la Mésopotamie, sont fameux dans l'histoire. C'est par là que se sont précipitées les armées des conquérants : Sésostris, Cyrus le Jeune, marchant contre son frère Artaxerxès, Alexandre le Grand, qui renouvela cette marche pour aller battre Darius à Issus, les Romains de Pompée, les Turcs, les Princes d'Arménie, et au cours du XIX^{e} siècle, Ibrahim l'Égyptien.

La Cilicie appartint successivement aux Perses, à Alexandre, aux Séleucides, aux Romains ; elle devint le champ de bataille des Byzantins et des Perses, fut envahie par le calife Moavièh, puis tour à tour occupée par les Arméniens, par les Turcs Seldjoukides, enlevée par les Croisés, ravagée par Tamerlan, et enfin conquise par les Ottomans. C'est au XI^{e} siècle que la Cilicie reprit son nom de Petite Arménie – qu'elle avait déjà porté au temps de Marc Antoine. À cette époque les Turcs envahirent l'Iran et la Grande Arménie. Ani, la capitale du pays, venait de succomber et avec elle l'indépendance nationale. Des populations arméniennes, fuyant l'in-

vasion, se réfugièrent sur les rives de la Méditerranée, trouvant bon accueil parmi les Grecs. Un grand nombre d'émigrés s'établirent alors en Cilicie, où les princes arméniens fondèrent cet État féodal de la Petite Arménie qui devint un royaume florissant, fit plus tard cause commune avec les Croisés, et fut même le dernier État occidental qui tint sur le sol d'Asie contre la poussée des armées de l'islam. Au XIV[e] siècle le pays fut envahi par les Turcomans, et vers la fin du XV[e] siècle conquis définitivement sur eux par Bajazet II, fils de Mahomet le Conquérant.

Les Arméniens de Cilicie, qui sont après les musulmans[30] les plus nombreux, constituent une population intelligente, laborieuse, entreprenante. Depuis un demi-siècle, grâce aux efforts des Mekhitaristes de Venise, ces savants ecclésiastiques arméniens qui ont si puissamment ravivé les souvenirs du passé littéraire et historique de la race, l'esprit national s'est ranimé, la culture s'est répandue parmi le peuple qui vivait jusque-là dans une profonde dépression et dans l'ignorance complète de son histoire. Le niveau moral et intellectuel du clergé, dépositaire des traditions de la nation, s'est également relevé. À côté de l'Église grégorienne, une communauté catholique s'est créée et enfin, par les efforts des missions américaines, une communauté protestante en pleine prospérité.

* * *

Les grands massacres de 1895-[18]96 avaient épargné cette région. Dans une étude[31] qu'il a consacrée à l'affaire de Cilicie, M[onseigneu]r Moucheg, archevêque d'Adana, affirme que plus tard un plan de tuerie fut préparé pour cette région, qui faillit être exécuté à deux reprises différentes, en 1906 et 1907. C'est Bahri pacha, alors gouverneur général d'Adana, qui aurait déjoué ce projet. Bahri, disent les Turcs, avait été gagné moyennant finances par ses administrés chrétiens. Quoi qu'il en soit, ce fonctionnaire a souvent eu à défendre les Arméniens de son ressort, qui, au cours de ces dernières années, étaient l'objet d'une sourde animosité de la part des musulmans. Cette animosité était motivée, d'abord, par l'immigration intermittente dans la plaine de Cilicie de familles arméniennes de l'intérieur, que chassaient la misère et les déprédations des Kurdes ; ensuite par la prospérité, la richesse de la population chrétienne de cette province. Dans le mouvement de migration, d'ailleurs très restreint, les Turcs croyaient découvrir une arrière-pensée politique : pour eux, si les

[30] La Cilicie proprement dite comprend, outre le *vilayet* d'Adana, quelques districts du *vilayet* voisin d'Alep. Avant le massacre, la population arménienne de la région se composait d'environ 120.000 âmes. Le *vilayet* d'Adana comptait à peu près 100.000 Arméniens. Les musulmans Turcs, Kurdes, Circassiens, Yourouks, sont au nombre de 170.000 environ. Il y a en outre 50.000 Grecs, 90.000 Ansariehs et Fellahins, Syro-Chaldéens et Juifs.

[31] *Les Vêpres Ciliciennes*, Alexandrie, 1909.

Arméniens venaient s'établir dans la plaine, déjà peuplée d'un élément congénère suffisamment dense, ce ne pouvait être qu'en vue de mieux préparer un soulèvement. Quant à leur bien-être matériel, à leur essor économique, il semble que les aghas turcs le regardaient d'un œil jaloux et qu'ils songeaient, au dire des Arméniens, à l'arrêter par une violente persécution qui du coup permît aux musulmans de s'enrichir eux-mêmes des dépouilles de leurs victimes. C'est possible ; c'est même vraisemblable. On sait que c'est en quelque sorte la règle dans l'histoire ottomane que le musulman vive sur le *raya*. De tout temps, principalement dans les provinces, les grandes fortunes turques ont été édifiées sur la spoliation brutale ou déguisée du chrétien. Au fond de tout massacre arménien, il y a un motif de ce genre. Le plus souvent même, le vol en a été l'unique mobile. À propos de l'affaire d'Adana, je lis dans un rapport, signé du D[octeu]r Christie, directeur du « Saint Paul's Institute » de Tarse :

Un fonctionnaire du gouvernement, parlant de la situation en Cilicie, disait : « Nous attendons que la ruche s'emplisse de miel, et alors l'occasion se présentera de le récolter... ».

Un peu partout dans le pays les biens des Arméniens étaient convoités. L'an dernier, des gens de la tribu Kerim agha, passant au village de Nadjarli, déclaraient aux paysans : « O *giaours*, vous semez maintenant, mais sachez qu'avec l'aide d'Allah, c'est nous qui recueillerons le fruit de vos travaux ».

La Constitution n'améliora point la condition des Arméniens. À certains égards, elle l'aggrava même. À Adana, comme en d'autres provinces, l'idée s'était accréditée parmi les musulmans, chez qui l'ignorance égale la crédulité, que la Constitution fut non seulement l'œuvre de ces Jeunes-Turcs sacrilèges, corrompus au contact des Francs, traîtres envers l'islam, mais encore et surtout celle des révolutionnaires arméniens cherchant à réaliser, à la faveur de la liberté, leurs idées séparatistes, et à créer un État indépendant. L'Asie Mineure mahométane n'en était que plus hostile à l'égard du régime parlementaire. Des émissaires de l'« Union et Progrès » avaient beau expliquer que le principe de la souveraineté populaire est inscrit dans les lois de l'islam, qu'il fut même la base du Khalifat primitif – c'est du moins ce qu'affirment les Jeunes-Turcs et les casuistes islamites – ces bons musulmans d'Anatolie n'ont jamais voulu voir dans la Constitution, cette invention de *giaours*, qu'une offense à leur religion et la revanche des races infidèles. Ne venait-on pas leur demander de regarder les chrétiens comme des frères, des égaux ? Comment tolérer cette égalité sans commettre un parjure, sans violer le Coran ?

Les beys influents, les *hodjas* et les mollahs fanatiques entretenaient soigneusement ce mécontentement, autant par conviction que par intérêt,

une loi égale pour tous menaçant de mettre fin à leur situation privilégiée. Désormais, se disait-on, on ne pourrait plus tondre, écorcher impunément les Arméniens : ils auraient des députés pour les défendre, des magistrats pour leur rendre justice, ils auraient jusqu'à des officiers dans l'armée qui commanderaient aux croyants eux-mêmes. Est-ce que déjà ces *rayas* ne levaient pas audacieusement la tête ? Certains d'entre eux ne s'étaient-ils pas avisés de réclamer par devant les tribunaux le recouvrement de vieilles créances, la restitution de terres usurpées ?

Ces circonstances n'eussent peut-être pas suffi à amener une explosion si, du côté arménien, des imprudences n'avaient été commises. Grisés par la liberté, les Arméniens de Cilicie se hâtèrent de jouir des droits que le nouveau régime leur conférait – en théorie ; ils s'oublièrent, et perdirent la notion du milieu où ils vivaient. Ils se mirent à organiser leur communauté, fondèrent des cercles où ils se réunissaient librement, entreprirent des conférences. Il n'y avait là rien que de très légitime. Mais dans un milieu où régnait une grande tension d'esprits, ces choses très simples prenaient une importance particulière aux yeux des Turcs. Il a été aussi question d'emblèmes séditieux, de représentations théâtrales révolutionnaires. Il n'y a dans ces accusations rien de sérieux ni même de très exact. On a bien donné à Adana et à Mersine des pièces historiques arméniennes, mais presque toutes ces pièces avaient été déjà jouées et publiées un demi-siècle auparavant sans que la censure ottomane s'en fût émue. La pièce la plus subversive[32] était un drame portant ce titre bizarre : *la Destruction de Sivas par Tamerlan,* où l'on voit tour à tour sur la scène le conquérant mongol, le dernier roi d'Arménie et un ange qui prédit à ce prince des choses merveilleuses. On jugea aussi très dangereuse une représentation de *Hamlet* que les Turcs prirent pour une œuvre arménienne : le roi dont le spectre apparaît sur la terrasse du château d'Elseneur était sans doute un roi d'Arménie, et les scènes sanglantes de la tragédie une allusion perfide aux massacres hamidiens ! Autrement fondés sont les griefs des Turcs contre un groupe d'exaltés qui, à Adana, créèrent un club patriotique où on se livrait à des manifestations nationales inoffensives en soi, mais où, du côté ottoman, on pouvait voir de véritables provocations.

Ce qui ajouta à l'irritation des Turcs c'est que, le nouveau régime institué, un grand nombre d'Arméniens se procuraient des armes. Au lendemain de la Constitution, les cœurs débordèrent de fraternité, mais les revolvers se vendirent par milliers ; dans toutes les provinces de l'Empire, chrétiens et musulmans s'empressèrent de s'en munir. Les musulmans d'Adana virent dans ces précautions de leurs concitoyens arméniens une preuve de plus des ténébreuses machinations qu'ils leur prêtaient. Au sur-

[32] Enquête turque.

plus ils ne pouvaient tolérer que des infidèles, jusque là taillables à merci, eussent l'audace de posséder ouvertement des armes à feu. Du reste, le sujet non musulman est, d'après la doctrine islamique, indigne de porter les armes, ce privilège étant réservé aux seuls croyants. Et ce dogme subsiste tout entier aux yeux des masses asiatiques, qui s'en tiennent à toutes les vieilles traditions. C'est encore là un préjugé que l'admission des chrétiens dans l'armée fera tomber avec le temps, à supposer que la loi sur le service militaire votée par la Chambre ottomane puisse triompher des grosses difficultés auxquelles son application va se heurter.

* * *

Dès l'automne de 1908, c'est-à-dire dès le troisième ou quatrième mois de l'ère nouvelle, se dessinait déjà en Cilicie un mouvement anti-arménien que menaient des *hodjas*, des notables, des chefs de tribus. Dans le *caza* de Boulanik, le *mufti* de Bagtché, Ismaïl Hakki, allait proclamant que la Constitution était l'œuvre des Arméniens, et invitait les fidèles à défendre le Cheri'i outragé. Son compère Guveli-Oglou Vely, s'adressant aux Arméniens, les engageait à ne pas trop se réjouir, ajoutant que leurs jours étaient comptés. Un certain Keur Ahmed, de Hadjine, exhortait ses coreligionnaires des environs à se tenir prêts... À Islahié, c'était le chef Kussé agha qui répandait la bonne parole. Il se plaignait amèrement du nouvel état de choses qui allait, disait-il, mettre bientôt fin à son autorité, au prestige de sa tribu, à ce qu'il appelait sa liberté. Il en concluait qu'il fallait attaquer les Arméniens. Un docte théologien, Arab Mollah, parcourait le *vilayet* en prêchant la guerre sainte. En plein marché d'Adana, des fanatiques plaisantaient les Arméniens : « O *giaours*, on va bientôt vous égorger ».

Vainement ceux-ci signalaient le danger, demandaient que des mesures fussent prises. Vainement leurs chefs ecclésiastiques, le patriarche de Sis, M[onseigneu]r Sahak, l'archevêque d'Adana, M[onseigneu]r Moucheg, prévenaient le gouverneur général du *vilayet*, Djévad bey, le ministre de l'Intérieur, le grand vizir Kiamil et son successeur Hilmi pacha. À Constantinople on était trop absorbé pour tenir compte de ces avertissements. Quant à Djévad bey, contrairement à l'accusation dont il a été l'objet d'avoir systématiquement caché la vérité à la Porte, il a été établi qu'il avait lui-même attiré l'attention du grand vizirat sur la gravité de la situation. Mais il cherchait à en rejeter la responsabilité sur les Arméniens. Il avait même représenté leur chef, l'archevêque d'Adana, comme un agent révolutionnaire dangereux, sans doute parce que ce prélat, très remuant et énergique, défendait courageusement et non sans quelque imprudence, les droits et les intérêts de ses ouailles.

Djévad, homme faible et timoré, n'était en réalité qu'un instrument entre les mains d'une coterie de riches et influents notables d'Adana, entre autres un certain Bagdadi Zadé Abdülkader. Au reste les antécédents de Djévad n'étaient pas très brillants. Créature d'Abdülhamid, il avait fait toute sa carrière à Yildiz, et l'on sait que ce n'est pas là un certificat de bonne conduite. Ses collaborateurs, ses subordonnés, n'avaient pas un passé plus reluisant. Le commandant militaire du *vilayet*, Remzi pacha, réactionnaire endurci, s'était signalé à la faveur de son maître en présidant au massacre de Marache en 1895. La gendarmerie était sous les ordres d'un espion hamidien, Ahmed bey. Le nommé Sislian, Arménien, traître envers sa race et agent provocateur avéré, remplissait les fonctions de drogman du *vilayet*. Beaucoup des *mutessarifs* et *kaïmakams* des districts, enfin la plupart des agents subalternes étaient à l'unisson ; car on sait qu'un des points faibles du nouveau régime ce fut – et c'est toujours un peu partout – le manque d'un personnel administratif à la hauteur de la situation.

Si, dans le gouvernement de la province d'Adana, l'élément jeune-turc n'était point représenté, il l'était très désavantageusement dans la section de l'«Union et Progrès » créée en cette ville. Actuellement encore, dans leur empressement à recruter le plus d'adhérents possible aux comités qui fonctionnent dans les provinces, les Jeunes-Turcs ne se montrent point rigoristes. À Adana leur comité était entre les mains de personnages fort peu recommandables qui, comme un certain Ihsan Fikri et son compagnon Ismaïl Sefa, exercèrent une influence funeste sur les esprits.

Grâce à la faiblesse, à l'incurie, à la corruption des autorités, le *vilayet* d'Adana était en pleine anarchie. Les abus, les vexations, étaient devenus fréquents. Il y eut même des meurtres isolés d'Arméniens. Dès le mois de février on colportait des bruits alarmants ; il n'était pas jusqu'aux enfants eux-mêmes qui ne s'en fissent l'écho. C'est ainsi que des fillettes turques fréquentant les écoles de la mission américaine, racontaient couramment avoir « entendu dire à la maison qu'on allait tuer tous les Arméniens »[33]. En mars, les musulmans devinrent extrêmement hostiles ; ils tenaient des propos menaçants. L'enquête aurait établi par la suite qu'ils étaient convaincus que les Arméniens méditaient un coup. Le Consul d'Angleterre à Mersine, M[onsieur] Doughty-Wylie, écrit dans son rapport :

Je suis d'avis que la grande majorité des Turcs croyaient réellement que leur pays, leur vie et leur religion étaient menacés. Ils étaient trop ignorants pour se rendre compte de l'invraisemblance de la chose.

Toujours est-il que l'idée d'un massacre avait fait du chemin. Le moment semblait d'autant plus propice à pareille entreprise, qu'au printemps les travaux des champs attirent dans la plaine cilicienne 30 à 40.000 ouvriers

[33] Rapport d'une missionnaire, miss E. Webb.

circassiens, yourouks, kurdes, qui constituaient un appoint précieux pour la rapide exécution de la besogne qui allait s'accomplir. Les Jeunes-Turcs affirment que le massacre n'a pas été organisé, qu'il a été l'effet du hasard, de la fatalité, du *Kader**. Les Arméniens soutiennent, au contraire, et nombre d'Européens qui furent témoins des événements sont de cet avis, que la tuerie a été voulue, préméditée, préparée de loin. Mettons que la chose était dans l'air, car il a suffi d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres. En tout cas, dit le rapport de M[onsieur] Doughty-Wylie, « le massacre commença dans des localités bien éloignées le même jour et presque à la même heure. Une provocation faite à Adana n'eut pu avoir cet effet, et j'incline à croire qu'une partie des autorités était d'avance au courant des massacres projetés ».

* En turc : fatalité. – *V.P.*

Cilicie génocide : évidences, notes, mémoires

II

LE PREMIER MASSACRE D'ADANA

Le 9 avril – vendredi saint du calendrier arménien – à Adana, le nommé Ohannès Yapoudji, assailli, pour la troisième fois, par deux Turcs, riposte à coups de revolver, abat l'un de ses agresseurs, blesse le second et disparaît. Fureur de la population musulmane qui réclame le meurtrier, accuse le gouvernement de laisser assassiner impunément des Turcs et de protéger les Arméniens. C'est un coup monté par la bande d'Abdülkader qui cherche à ameuter la foule en même temps qu'à justifier *a priori* le massacre qui se prépare, et à en rejeter la responsabilité sur les Arméniens. Cependant les autorités interviennent et répriment les manifestations ; mais à l'enterrement des deux Turcs, des discours violents, qui ajoutent encore à la surexcitation des esprits, sont prononcés par les *hodjas*.

Du 9 au 14, entre musulmans d'Adana ce ne sont que réunions et conciliabules. Ils se concertent jusque dans les boutiques du bazar et même dans les rues. Visiblement ils cherchent à provoquer les Arméniens. L'un d'eux vient-il à passer, on l'insulte, on le bouscule, on crache sur son passage, ou bien on l'accueille par des quolibets, par des ricanements. Le lundi de Pâques, 12 avril, deux Arméniens sont assommés dans la rue, et le lendemain 13 un troisième. On répand le bruit, d'ailleurs complètement faux, qu'un autre de ces *giaours* a outragé une femme turque et assassiné son mari. On affirme que les Arméniens se préparent à une exécution en masse de tous les Turcs, bref on a soin d'entretenir l'effervescence des esprits. C'est le début classique de tout massacre en Arménie. Dans l'après-midi du 13, la nouvelle arrive des troubles qui viennent d'éclater à Constantinople. Le Padischah, dit-on, va châtier tous les ennemis de la religion et imposer le respect de la loi du Cheri'i... Dans la soirée, la ville d'Adana est envahie par des paysans et des bachi-bouzouks turcs, kurdes, circassiens ; on les a fait venir des environs ou même de villages éloignés... Ils sont munis de matraques à grosses têtes hérissées de clous, de haches, de coutelas, de fourches ; quelques-uns seulement ont des armes à feu ; les autres iront s'en faire donner à la caserne.

Cependant chez le *vali* Djévad bey, il y a grand conseil, sous sa propre présidence. Fonctionnaires supérieurs, ulémas et notables turcs sont d'accord pour que l'on « sévisse » le lendemain contre les Arméniens. Seul le *Hakem*, président du tribunal, proteste contre cette décision[34] et propose que dans le cas où des troubles sérieux viennent à éclater on fasse un exemple en frappant les perturbateurs musulmans. Mais l'opinion contraire l'emporte. Les Arméniens assurent même que le *mufti* aurait en guise de conclusion prononcé la formule sacramentelle :

« Il est permis de tuer les mécréants et de s'approprier leurs biens ».

Cependant Djévad rassure ceux des étrangers ou des Arméniens qui, inquiets de l'attitude de la populace et de l'apparition des bachi-bouzouks, vont aux renseignements :

Mardi soir, à 9 h[eure], – écrit M[onsieur] William Chambers, un des chefs de la mission américaine, qui s'est distingué durant le massacre par son sang-froid, son activité et son admirable dévouement – je me rendis chez le gouverneur : il m'affirma que toutes les précautions étaient prises pour assurer l'ordre et la sécurité...

À peu près tout le monde ajoute foi à ces assurances. Aussi bien, le lendemain mercredi 14 avril, après trois jours de fêtes pascales, les écoles arméniennes, françaises, américaines rouvrent leurs portes aux 4000 élèves qui les fréquentent. Les vignerons, les cultivateurs s'en vont aux champs, les boutiquiers gagnent le bazar.

* * *

Dès le petit matin, de nouvelles équipes de massacreurs, qui se sont déjà fait la main en tuant dans les fermes des environs, pénètrent dans la ville. Détail à noter : tous les musulmans, du plus haut fonctionnaire au dernier malandrin, ont arboré le turban blanc. Cette coiffure, qui est celle des docteurs en théologie islamique, sert dans l'espèce à la fois d'emblème religieux et de trait distinctif, car dans le feu de l'action, on pourra mieux ainsi distinguer les croyants d'avec les infidèles. Une autre précaution sera prise pour que des confusions fâcheuses soient évitées : au marché, toutes les boutiques appartenant aux mahométans seront marquées du mot *islam* qui leur épargnera le sac et l'incendie. Dès 7 heures du matin, des attroupements se forment, principalement au marché où l'on débutera tantôt, et avant même que n'éclate le massacre, par le pillage des magasins arméniens, à commencer par les bijouteries. Des paniques se produisent, plusieurs marchands rentrent précipitamment leurs étalages, ferment leurs

[34] Le lendemain matin, au moment où éclatait la fusillade, le *Hakem*, en visite chez le consul de Perse, a dit : « Que pouvais-je faire du moment que le *vali* et le *ferik* (commandant militaire) ne m'ont pas soutenu ! »

échoppes. Cependant le *vali*, toujours bienveillant et paternel, prodigue les encouragements et ces assurances hypocrites dont l'Orient a le secret. Il persuade même aux chefs du clergé arménien d'aller exhorter le peuple à vaquer à ses occupations. Rien n'est à craindre. Il en répond, il le jure.

Je regrette de dire, écrit M[onsieur] Chambers, que moi aussi, confiant dans les paroles du *vali*, j'ai engagé nombre de commerçants à rouvrir leurs boutiques.

Nous possédons, sur les événements de cette matinée du 14 avril, de nombreux récits, dont quelques-uns très circonstanciés. Nous nous contenterons de reproduire quelques extraits d'un rapport adressé au major Doughty-Wylie, consul d'Angleterre à Mersine, par le Rév[érend] Herbert Adams Gibbons, professeur à l'école américaine de Tarse et correspondant du *New York Herald*. M[onsieur] Gibbons qui, comme M[onsieur] Chambers, s'est signalé par son courage et son dévouement pendant les terribles journées qui ont suivi, se trouvait dès 7 heures du matin « en tournée d'inspection » dans les rues du bazar d'Adana :

... Au marché couvert, écrit-il, je remarquai que les magasins arméniens n'étaient pas ouverts et qu'on fermait en toute hâte ceux qui se trouvaient à ses abords. Je m'arrêtai devant deux boutiques d'armuriers turcs, où des *hodjas* musulmans étaient en train de faire des achats. Puis je me rendis au quartier arménien...

... M[onsieur] Chambers et moi n'avions pas encore quitté le quartier, que nous rencontrâmes un jeune homme couvert de sang. Il avait été battu par des Turcs que nous croisâmes un peu plus loin, au tournant d'une rue. Toutes les voies étaient bondées de Turcs portant des bâtons avec de gros nœuds au bout. Ces bâtons n'avaient pas été ramassés en hâte, au moment même ; il était évident qu'on se les était procurés à l'avance. Les rues étaient au pouvoir des Turcs, déjà avant que les troubles n'eussent éclaté. J'insiste tout particulièrement sur ce point. Les Arméniens apeurés s'étaient retirés dans leurs quartiers, à l'exception d'une bande de jeunes gens, armés de revolvers et qui s'étaient concentrés au milieu du marché pour protéger leurs magasins[35]...

Nous nous mîmes en route pour le Seraï[36] avec l'intention de vous faire parvenir une dépêche et de faire des représentations au *vali* ; lorsque nous nous trouvâmes face à face avec le *Ferik*[37], accompagné du *locum tenens* de l'évêque arménien et suivi d'une garde de soldats. Nous nous joignîmes

[35] « Dans l'espoir d'éloigner les pillards », écrit M[onsieur] Gibbons dans un autre rapport.

[36] *Seraï* ou *konak*, palais du gouvernement. Dans la même cour se trouvent le *Bélédié*, bâtiment de la municipalité, les casernes et le bureau télégraphique.

[37] Le commandant militaire, Remzi pacha.

à eux. Comme nous nous engagions dans une des rues latérales qui mène vers le marché découvert, nous aperçûmes des pillards qui venaient de forcer une boutique et étaient en pleine besogne. Le *Ferik* se contenta de prendre à un des pillards son bâton et d'ébaucher un geste comme s'il voulait le frapper à la tête. Nous arrivâmes ensuite à l'entée du marché découvert. À 150 yards devant nous, une foule compacte en fureur était assemblée. Nous insistâmes auprès du *Ferik* pour qu'à la tête de ses soldats il déblayât le marché...

Remzi pacha proposa alors au vicaire Arsène, l'ecclésiastique arménien qui l'accompagnait, de le précéder d'une dizaine de mètres, promettant qu'en ce cas il le suivrait. Poliment, le vicaire lui répondit : « Après vous, mon général ».

Pendant qu'ils on étaient encore à discuter sur ce point, on entendit des détonations répétées. C'était des jeunes Arméniens qui, groupés au milieu du marché, tiraient en l'air. Nous pouvions suivre distinctement leur tir, voir leurs bras tendus et les revolvers braqués en l'air. Il n'en fallait pas davantage au *Ferik* pour déguerpir. Il fit volte-face et se réfugia au *konak*, d'où il ne sortit plus pendant des journées entières.

Plus loin, M[onsieur] Gibbons et M[onsieur] Chambers rencontrèrent un jeune officier turc ayant sous ses ordres une cinquantaine de soldats et « courant ostensiblement » vers l'endroit où on tirait – car en présence des étrangers on affiche toujours un grand zèle en des circonstances semblables.

Derrière les soldats, il y avait une bande de Turcs, brandissant des matraques, des sabres, des haches, des fourches. Ils étaient conduits par un vieillard à turban vert qui prononçait des imprécations contre les *giaours*. Nous arrêtâmes l'officier pour lui demander s'il avait l'intention de faire rétablir l'ordre par les individus qui l'escortaient. Il répondit qu'il ne leur avait pas demandé de le suivre. Nous lui fîmes remarquer qu'il ferait mieux de disperser cette bande plutôt que de la prendre sous sa protection et de lui permettre de se joindre ainsi aux autres perturbateurs. Comme nous parlementions, des passants bénévoles s'approchèrent et nous engagèrent à nous retirer et à ne pas nous mêler de ce qui ne nous regardait pas. En ce moment précis nous entendîmes un grand bruit : c'est le pillage des boutiques qui commençait sur ce point du marché...

* * *

Entre 9 et 10 heures du matin, des assassinats isolés sont commis au marché, dans les quartiers arméniens de Tospomahalessi et de Chabanié. Quelques blessés accourent à l'évêché. On désigne une délégation qui ira tenter une dernière démarche auprès du gouverneur : deux notables arméniens, David Urfalian et Artin Chadrikian, conseiller municipal et membre du comité « Union et Progrès », se rendent chez Djévad bey. Celui-ci re-

nouvelle ses promesses. Il charge Urfalian et Abdülkader, un des principaux ordonnateurs du massacre, d'aller calmer la population. Ils n'ont pas plutôt quitté le *konak* que, sur un signe d'Abdülkader, un gendarme abat Urfalian d'un coup de fusil. Quant à Chadrikian, il est mis à mort dans la salle des séances du Conseil municipal.

Revenons au rapport de M[onsieur] Gibbons, qui a assisté à cette scène avec M[onsieur] Chambers, le *vali*, des officiers et des magistrats qui se trouvaient tous dans une pièce voisine et pouvaient voir à travers un vasistas ce qui se passait dans la chambre du crime :

Un gaillard[38], armé d'un long sabre, s'élança sur lui... Il levait son sabre et le laissait retomber... Nous entendions les cris du mourant... Un autre groupe était en train d'assommer un autre Arménien, derrière une table, dans la même pièce. Dans l'escalier du bâtiment, on poignardait trois autres Arméniens. Le *vali* ne fit absolument rien pour arrêter cette tuerie...

Lorsque nous descendîmes, nous passâmes à côté des trois cadavres, horriblement mutilés. L'un d'eux même avait été déjà dépouillé de ses vêtements...

Dans un autre rapport, M[onsieur] Gibbons écrit :

D'innombrables musulmans affluaient toujours des campagnes, et le *vali*, malgré nos vives protestations, a fait distribuer à ce ramassis de bandits armes et munitions, en nous disant que c'étaient des réservistes.

Pour annoncer les premiers désordres à la Sublime Porte, Djévad bey télégraphie : « Les Arméniens en armes ont attaqué et massacrent les Turcs. Le *konak* est assiégé ».

L'évêché arménien essaye de faire parvenir au patriarcat de Constantinople un télégramme donnant une version plus exacte : le bureau télégraphique refuse de le transmettre...

Il va sans dire que les Arméniens n'ont attaqué personne. Ils se préparent seulement à se défendre. On n'a que trop reproché à leurs frères de s'être laissé jadis, lors des boucheries de 1894, 1895 et 1896, égorger comme des moutons : c'est qu'ils étaient alors complètement désarmés. Cette fois un grand nombre d'entre eux possèdent des revolvers ou des fusils de chasse. Aussi riposteront-ils vigoureusement.

* * *

Vers 11 heures, sur plusieurs points de la ville retentissent des coups de feu, d'abord espacés ; puis ils redoublent, se multiplient comme grêle. De partout des clameurs s'élèvent ; « Coupez, coupez les *giaours* ! » si sau-

[38] D'après d'autres rapports, cet individu était suivi d'une bande nombreuse.

vages qu'elles dominent par moments le crépitement de la fusillade. Et par toute la ville ce n'est plus qu'une chasse à l'homme, une ruée formidable sur un peuple fou d'épouvante. Hommes, femmes, enfants fuient de tous côtés, éperdus, sans direction, vont buter contre les murs, tombent comme foudroyés. On les tue à coups de fusil, à coups de couteau, avec des gourdins, avec des haches, avec des pierres. On voit des bandes de trente ou quarante individus s'acharner sur une même victime : un enfant porte les traces de 51 coups de sabre et de yatagan. D'autres bandits font le guet au débouché des ruelles, se jetant brusquement sur l'Arménien qui passe en fuyant. La troupe fait cause commune avec la populace. Il se trouve des officiers pour tenter d'arrêter leurs hommes, mais des *hodjas* interviennent qui ont vite fait d'entraîner les hésitants. Cependant, écrit le consul d'Angleterre :

Les *hodjas* étaient divisés. J'en ai rencontré qui essayaient de calmer la foule. D'autres s'étaient emparés de fusils et tiraient eux aussi.

On massacre sous les yeux des autorités, avec l'assistance des policiers qui font office de rabatteurs et signalent aux égorgeurs la proie qui va leur échapper. Et partout après le meurtre vient le pillage, après le pillage l'incendie.

Nous entendons – écrit une missionnaire catholique, sœur Marie-Sophie – le fracas des portes que l'on brise, des coffres-forts que l'on défonce, des meubles que l'on jette dans la rue...

Vers le soir, plusieurs incendies s'allument à la fois. On asperge les maisons de pétrole et on y met le feu. Des familles entières y sont asphyxiées, carbonisées. Les malheureux qui essayent de fuir le brasier sont assommés dans les rues par les légions d'assassins qui les traquent et les pourchassent.

Cependant dans trois de leurs quartiers les Arméniens tiennent bon. Sur plus d'un point ils résisteront 24 ou 48 heures, repoussant à plusieurs reprises les agresseurs, leur infligeant même de grosses pertes. À Ters-Kapou, ils s'empareront d'une mosquée et mettront en fuite les hordes turques. Ailleurs ils sont cinq à tenir en échec une forte bande. Quelques-uns font même d'audacieuses sorties pour se porter au secours de maisons arméniennes isolées. Par endroits les troupes elles-mêmes qui prennent part à l'assaut sont obligées de reculer : c'est que les assaillants, quoique plus nombreux et mieux armés, attaquent à découvert, alors que les Arméniens sont solidement barricadés dans certaines rues et se battent d'ailleurs avec le courage du désespoir. Les musulmans, « indignés, exaspérés, – écrit un consul dans une lettre privée – de voir les Arméniens se défendre » n'en sont que plus féroces.

[45] Près de 600 Grecs ont été massacrés aussi par erreur ou par mégarde, ce sont des orthodoxes, des Chaldéens, Syriens et autres. La perte matérielle est évaluée à 300.000 livres (soit 6.900.000 fr[anc]s).

Dans l'après-midi de cette première journée, arrive à Adana le vice-consul d'Angleterre à Mersine, major Doughty-Wylie. Sa femme l'accompagne. Tous deux accompliront, au cours des affreuses journées qui vont suivre, des prodiges de bravoure et de dévouement. Si malgré son attitude énergique vis-à-vis des autorités, le major Doughty-Wylie ne réussit pas à arrêter immédiatement le massacre, du moins il sauvera la vie à d'innombrables Arméniens. S'il était secondé de ses collègues, ses démarches auprès du *vali*, les avertissements et les menaces qu'il ne cesse de lui adresser, obtiendraient très probablement un effet radical, immédiat. Mais il agit isolément. Son collègue allemand est absent. Quant au consul de France à Mersine, bien qu'ayant nombre de nationaux et plusieurs établissements français à défendre, il n'apparaîtra pas une seule fois sur les lieux du sinistre.

Aussitôt arrivé, M[onsieur] Doughty-Wylie court chez le *vali* qui affirme être impuissant à arrêter les désordres. Voyant qu'il perd inutilement son temps, le consul se fait donner une escorte et parcourt les rues, essayant d'en imposer aux bandits. Devant les établissements des missions où se presse une multitude affolée, il poste des gardes. Mais ces soldats comprennent singulièrement leur tâche. Ils font le coup de feu tout comme les bachi-bouzouks, puis finissent par déguerpir. Le consul repasse, laisse une autre garde qui disparaît à son tour. C'est une poignée d'Arméniens qui se charge de défendre les missions.

Durant toute cette première nuit, écrit la missionnaire miss E. Webb, c'est à quelques jeunes Arméniens que nous dûmes notre salut[39]. C'était là de leur part un véritable acte de bravoure, car la population et les soldats rôdaient sans cesse autour de notre établissement.

Dans la soirée de mercredi le carnage s'est un peu ralenti, mais le pillage et le feu font rage jusqu'au matin :

Cette folie de destruction, note M[onsieur] W. Chambers, dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir.

* * *

Le lendemain jeudi, 15 avril, les choses s'organisent et s'exécutent plus méthodiquement :

De bonne heure – écrit le missionnaire américain Stephen Trowbridge – les troupes occupèrent les mosquées ; du haut des minarets, elles dirigèrent un feu nourri sur les quartiers arméniens.

Les bachi-bouzouks continuent à affluer. M[onsieur] Gibbons, qui est retourné au *konak*, écrit dans son rapport à M[onsieur] Doughty-Wylie :

[39] À l'École américaine.

À peine étiez-vous parti que des armes furent remises à ces hordes. Aucun de ces paysans ne portait d'uniforme mais ils réclamaient tous des armes, en vociférant. Je protestai auprès du *vali* contre cette distribution d'armes. Il répliqua que c'étaient des réservistes, la fleur et la gloire, disait-il, de l'armée ottomane, et qu'il les avait convoqués lui-même pour mettre plus rapidement fin aux troubles. J'ai renouvelé ma protestation en faisant remarquer au *vali* que lui-même ne pouvait pas être bien sûr que ces gens appartînssent à la réserve, car on distribuait des armes indistinctement à la foule. Je menai le *vali* à la fenêtre et lui fis voir que les officiers n'avaient point de liste en mains, que les hommes ne formaient pas de compagnies et n'étaient pas commandés. Je lui fis en outre observer qu'à leur façon de manier le fusil on voyait bien que ces soi-disant réservistes n'avaient jamais eu une arme entre les mains... L'un d'entre eux ne sachant même que faire de la cartouchière qu'on lui avait donnée, essayait de la fourrer dans sa poche. À voir les efforts désespérés de ces individus pour se mettre en rang et simuler une manœuvre, il y aurait eu de quoi éclater de rire, si les circonstances n'avaient pas été aussi tragiques...

Cette fois, la troupe prend une part prépondérante au carnage, au sac, à l'incendie.

Je me rendis de nouveau au *konak*, écrit le consul anglais, chemin faisant je vis des soldats se livrer au massacre.

Entre maints incidents de ce genre, en voici un que rapporte M[ada]me Doughty-Wylie :

À côté de chez nous, une maison[40] où s'entassaient cent cinquante Arméniens, vieillards, femmes et enfants, fut incendiée. Les soldats y avaient mis le feu et comme les fenêtres étaient grillées, personne n'a pu s'échapper : tous ces malheureux ont été brûlés vifs...

Les réguliers donnent des assauts en règle contre les quartiers arméniens. Finalement ceux de Tospomahallessi et de Chabanié sont complètement détruits. M[ada]me Doughty-Wylie écrit encore :

Le quartier voisin a été attaqué et anéanti par des soldats...

C'est un tel déchaînement de fanatisme destructeur que l'on redoute un massacre d'Européens. À l'école protestante, deux missionnaires américains, Rogers et Maurer, qui essaient d'éteindre un incendie, sont tués net « par cinq Turcs, écrit dans son rapport le consul britannique, qui avaient précédemment promis de ne pas les toucher. Pendant que nous transportions les deux corps, on ouvrit le feu d'un minaret voisin ». Du haut d'un autre minaret, on tire sur un jésuite, le Père Sabatier qui se tient sur la terrasse de

[40] La maison en question était située dans le quartier de Yeni-Mahallé.

[41] La blessure de M[onsieur] Doughty-Wylie, qui est grave, l'oblige à s'aliter. Il reçoit l'hospitalité chez M[onsieur] Tripani, notable grec, dont la maison a été transformée en ambulance. Dix jours après, le second massacre d'Adana ayant éclaté, M[onsieur] Doughty-Wylie réapparaîtra sur les lieux.

l'École française. Dans l'après-midi, le consul d'Angleterre est lui-même grièvement blessé au bras[41], mais c'est par un Arménien, « qui a été probablement induit en erreur, écrit le major Doughty-Wylie, par mon uniforme militaire, et m'a pris pour un officier turc, ou était peut-être, à force de terreur et de désespoir, hors de lui-même et ne savait plus ce qu'il faisait ».

... Plusieurs de ces officiers[42], note M[onsieur] Gibbons, exprimèrent l'opinion que c'était bien fait, puisque le consul s'était mêlé de ce qui ne le regardait pas.

On observe chez les officiers jeunes-turcs eux-mêmes une hostilité marquée à l'égard des chrétiens en général. Cependant, sauf le meurtre des deux Américains précités, on se garde bien d'attaquer les étrangers. D'ailleurs, la consigne est formelle : Adil bey, sous-secrétaire d'État au ministère de l'Interieur, répondant à la dépêche du *vali*, vient de télégraphier de Constantinople : « Ne touchez pas aux Européens », ce qui implique qu'en revanche on peut continuer à exterminer les Arméniens.

La boucherie se poursuit donc tout le long de la journée du 15, de la nuit et du lendemain, vendredi, 16. Ce sont mille scènes de carnage, d'horreur et de luxure que l'imagination s'efforce en vain de se représenter. La ville est au pouvoir de gens qui n'ont plus rien d'humain. Ils accourent, tuent, coupent, taillent, et repartent haletants, ruisselants de sueur et de sang, hurlant comme des fauves. Ils font irruption dans les maisons, dans les églises et les écoles bondées de réfugiés. Les victimes, par centaines, s'élancent dans les rues, petites et tortueuses, cherchant une issue, et brusquement elles sont arrêtées par un incendie, par des amas de cadavres et de blessés, véritables barricades de chair humaine[43], ou par d'autres bandes d'assassins. Sur certains points, on abat les Arméniens par groupes de cent ou deux cents dans un tout petit espace. Et toujours après les assommades [sic] vient la curée. On déménage les mobiliers, que l'on charge et l'on emporte sur des charrettes. On aperçoit même des femmes turques qui courent les bras chargés de butin, et jusqu'à des enfants qui s'en vont courbés sous les dépouilles. Puis on inonde de pétrole les maisons ; elles s'allument une à une. Elles sont en bois pour la plupart et flambent comme paille, éclatent comme des feux d'artifice. Cependant, quoique cernés de

[42] Il s'agit d'officiers jeunes-turcs.

[43] « Des malheureux par milliers étaient traqués à coup de fusils, de haches, de bâtons, si bien que dans certaines rues il y avait des murailles de corps entassés et des fleuves de sang », écrit dans une lettre d'Adana, en date du 8 nov[embre], M[onsieur] Léopold Favre, le philanthrope genevois qui a visité le théâtre du sinistre pour y faire une enquête et distribuer aux survivants les secours du comité philarmène helvétique. (*Le Journal de Genève*, 20 décembre 1909).

« Un Jésuite, qui eut le courage de sortir pendant l'émeute, me montre un ruisseau où littéralement le sang coulait comme l'eau après une pluie d'orage ». *Au pays des massacres*, par Jean d'Annezay, Bloud & C^ie^, éditeurs, Paris [, 1910, p.23].

tous côtés par la soldatesque, par la canaille, par les flammes, quelques groupes d'Arméniens résistent encore dans certaines rues.

* * *

À Adana, comme dans le reste de la province, le mot d'ordre est de ne frapper que les Arméniens. Dans plusieurs cas cette consigne est forcée et au tableau final figureront bien quelques centaines de Grecs et de Syriens, mais c'est par exception ou par méprise qu'ils auront été tués. Le mouvement est dirigé contre la race haïe, les Arméniens. Et parmi ceux-ci, l'on s'acharne surtout contre les hommes. Tout comme chez les peuplades primitives et chez les sauvages, c'est en quelque sorte de tradition, dans les guerres de l'islam et dans ces tueries collectives que l'on organise en pleine paix, d'exterminer les mâles ; quant aux femmes et aux enfants, on les réduit en esclavage et on les convertit à la foi du Prophète. On épargne surtout les jeunes filles, qui servent à peupler les harems. Sur ce point également, la règle a été violée dans le massacre d'Adana, et d'innombrables créatures, femmes, vierges, enfants en bas âge, ont été immolés avec une férocité inouïe, le plus souvent après avoir subi les derniers outrages.

D'une façon générale, ce qui frappe, dans les événements de Cilicie, c'est la cruauté, le cynisme incroyable que l'on a mis à anéantir tout un peuple.

On lit dans le rapport de la commission d'enquête turque :

Les musulmans, grisés par l'odeur de la poudre, ont commis des atrocités qui ont fait verser des larmes même à nous autres militaires.

M[ada]me Doughty-Wylie écrit :

Les Turcs tuent les hommes à demi et pendant que les malheureux baignent dans le sang, leurs femmes sont violées sous leurs yeux...

Car on ne se contente pas de massacrer. On mutile, on supplicie :

Nous entendons, écrit sœur Marie-Sophie, les cris déchirants, les hurlements des malheureux qu'on éventre et qu'on torture.

Beaucoup de témoins racontent que des Arméniens furent attachés par les deux jambes, la tête en bas, et fendus à coups de hache, comme bêtes de boucherie. D'autres furent liés avec des cordes et étendus sur un lit de bois auquel on mit le feu ; d'autres encore furent cloués vivants sur les planchers, sur des portes, sur des tables.

Il y a aussi des jeux atroces, des farces sinistres. On prend des Arméniens, on les ligote, et sur leurs genoux immobilisés on découpe en tranches ou on scie leurs enfants. Le Père Benoît, de la mission française, rapporte un autre trait :

Les bourreaux jonglaient avec des têtes fraîchement coupées et même, sous les yeux des parents, ils lançaient en l'air des petits enfants qu'ils recevaient à la pointe de leurs coutelas.

Les supplices sont tour à tour grossiers ou savamment raffinés. On sou-

met certaines victimes à une série de tortures appliquées avec un art consommé, de manière à prolonger la vie dans la chair du martyr afin de faire durer la fête : on les mutile lentement, méthodiquement, en leur arrachant les ongles, en leur écrasant les doigts, en leur tatouant le corps au moyen de fers incandescents, puis on leur scalpe le crâne, enfin on les réduit en bouillie que l'on jette en pâture aux chiens. À d'autres, on brise petit à petit les os, on les crucifie ou on les fait flamber comme des torches. Tout autour des patients, des groupes se forment qui se récréent à ces spectacles et applaudissent chaque geste des tortionnaires.

Parfois ce sont des abominations infernales, des orgies sadiques. On découpe à un Arménien les extrémités du corps, puis on l'oblige à mâcher ces morceaux de sa propre chair. On étouffe des mères en leur bourrant la bouche de la chair de leur propre enfant. À d'autres, on ouvre le ventre et, dans la plaie béante, on enfonce, après l'avoir écartelé, le petit que tout à l'heure elles portaient dans leurs bras[44].

---

[44] En 1895 des supplices analogues furent infligés aux Arméniens. C'est ainsi qu'à Malatia et ailleurs, on a détaillé sur la place publique de la chair d'Arménien en découpant le patient encore vivant. Les tortionnaires d'Adana ont cependant surpassé ceux des précédents massacres. M[onsieur] Antonio Scarfoglio, envoyé spécial du *Matin* à Adana, à publié dans ce journal (n[os] du 5 et du 7 juin 1909) deux récits détaillés des horreurs qui y ont été perpétrées. Voici un extrait du récit en question.

« ... On passait aux femmes après les hommes, après les maris. On les déshabillait, on leur coupait les pointes des seins qu'on obligeait les enfants à mâcher. Des fois, ils leur promettaient la vie sauve pourvu qu'elles baisassent le canon du fusil, et alors ils leur déchargeaient l'arme dans la bouche ; d'autres fois encore, ils les violaient seulement, puis les chassaient nues à travers les rues à coups de crosse.

Dans une ferme, ils avaient surpris toute la famille Burdikian, composée du mari, de la femme, de deux enfants mâles et d'une fillette de six ans. La femme, âgée de vingt-huit ans, s'était jetée à leurs pieds en criant pitié. Ils avaient souri et lui avaient répondu : – Nous aurons pitié, nous aurons pitié, tu vas voir.

Puis, ayant lié le mari au pied du lit, ils avaient pris la femme, l'avaient mise complètement nue et, avec trois gros clous, l'avaient clouée au mur, un clou pour chaque main, un pour les pieds. Avec la pointe d'un yatagan ils avaient tatoué sur son ventre un des symboles chrétiens ; puis tandis que, folle d'épouvante, elle se taisait et regardait de ses yeux écarquillés, ils avaient conduit le mari devant elle au milieu de la chambre, l'avaient déshabillé, l'avaient enduit de pétrole et l'avaient allumé comme une torche. Le corps avait pris feu gaiement en grésillant, les cheveux avaient fait une flambée, la chair était calcinée et détachée avant qu'il ne mourût... Eux, ils dansaient et chantaient, autour du bûcher humain, des hymnes chrétiens. Les enfants pleuraient dans un coin, la femme regardait du haut de son mur, les bras ouverts, tout son jeune corps offert, avec son ventre sanglant, devenu tabernacle. Puis on lui avait coupé les seins et forcé les enfants à sucer cette chair saignante ; on lui arracha les ongles, on lui coupa les doigts, lui trancha le nez, lui brûla les cheveux. Enfin, sous ses yeux d'agonisante, on scia la tête aux enfants mâles, on violenta la fillette, puis on leur enleva le foie et le cœur, que l'on mit dans la bouche de la mère en criant :

« Sainte Vierge Marie, sauve-les ! Viens, descends. Ne vois-tu pas qu'ils meurent ? C'est le cœur, tu sais, que tu manges, le cœur de tes fils, tes fils chers, que tu aimais tant, de tes fils, si jolis, si blonds !... »

On l'acheva à coups de hache.

Et encore et encore. Dans une autre ferme, on avait surpris une femme enceinte avec son mari ; on avait ouvert le ventre de la malheureuse, on avait arraché le fœtus, et ayant attaché un bout du cordon ombilical à la main droite de la martyre, on l'avait obligée à traîner à travers les rues le petit cadavre... Une femme avait été écorchée vivante et avant l'opération on lui avait coupé la peau du front et on l'avait rabattu sur ses yeux...

Le Turc a de grandes qualités : il est brave, loyal, humain, doux – sauf, on l'a dit cent fois, quand il coupe des têtes. – Trop prompt à obéir à la voix du fanatisme, il se réveille de sa torpeur aussitôt qu'il subit certaines excitations criminelles qui lui viennent généralement de haut, et laisse apparaître alors tous les instincts de sa nature asiatique. Les atrocités signalées dans ces pages ne furent pas toutes l'œuvre de vrais Turcs, mais encore de Circassiens et de Kurdes, race foncièrement cruelle. Ajoutons qu'il s'est trouvé des Osmanlys pour faire preuve d'humanité en sauvant la vie à des Arméniens. À Adana, le nommé Osman effendi leur ouvrit toute grande la porte de sa maison. Un autre, Halil effendi, aidé de ses fils, a offert l'hospitalité à une cinquantaine de ces malheureux qu'il a hébergés pendant plusieurs jours. Des officiers, comme Husseïn Daïm bey et Ali Rahmi effendi, ont fait également leur devoir. Malheureusement, on ne saurait citer que peu de cas semblables.

* * *

Le vendredi 16 avril, M[onsieur] Doughty-Wylie fait parvenir un message à Djévad bey, le sommant d'arrêter la boucherie. Il ajoute qu'il y va de sa tête et de celle du commandant militaire Remzi pacha. Est-ce cette menace, est-ce lassitude et satiété, toujours est-il que dans l'après-midi on mit fin au massacre. Entre temps, Djévad a convoqué ulémas et évêques, notables turcs et arméniens. Escortés de soldats, ils se sont réunis au *konak*. M. G..., ingénieur français, rentré à l'instant même d'une course dans la plaine d'Adana, est présent à cette réunion ; y assistent également d'autres Européens, notamment des missionnaires qui s'interposent entre les deux partis et prêchent la concilialion. M. G... note dans son carnet :

Voici le vicaire de l'évêque arménien grégorien et un autre curé arménien. Tous deux ont l'air doux – trop doux – et résigné ; puis c'est l'évêque arménien catholique, M[onseigneu]r Terzian, que l'on a toutes les peines du monde à contenir et à emêpecher de crier à la face des pachas et des officiers turces leurs odieux attentats... La délibération commence. On entend à tout instant des coups de fusil. Tout le monde vent en finir, mais on n'arrive pas à se mettre d'accord. Les autorités turques demandent que les Arméniens rendent les armes. M[onseigneu]r Terzian y consent, à la condition que l'on désarme aussi les musulmans. Cette prétention paraît inouïe aux ulémas...

Sur l'esplanade il arrivait des gens peureux qui croyaient pouvoir s'échapper à travers la campagne. Les Turcs les laissaient approcher tranquillement, les encourageant même par des mots de pitié, et quand ils étaient tout près, presque sûrs d'avoir la vie sauve, les bras ouverts et les lèvres souriantes, ils les abattaient à bout portant.

Une femme était venue ainsi confiante, jusqu'à eux ; ils l'avaient prise, lui avaient d'un coup de gourdin défoncé les côtes droites ; puis, après s'en être servis à trente ou quarante, ils l'avaient enfoncée dans la boue, jusqu'à la tête. Et elle était restée là avec son côté droit défoncé, geignante. De temps en temps, submergée par la boue, sa tête douloureuse se levait avec fatigue, surnageait un moment sur le flot noir, soufflant sang et eau, regardait, puis retombait, sans force ».

D'autre part, le *vali* demande aux chefs de la communauté arménienne de signer un document où ils se reconnaissent les auteurs des événements qui se déroulent. C'est tout à fait le procédé hamidien. Les Arméniens, indignés, repoussent cette proposition. Enfin, on se sépare, en se promettant d'agir chacun de son côté. M. G... note encore :

Les coups de feu s'espacent... Le soir, cependant, des pillards de la dernière heure arrivent des villages éloignés et réclament leur part de butin.

Quelques homicides individuels, quelques maisons incendiées encore, et l'apaisement se fait. Mais la ville n'est plus qu'un immense charnier. Les autorités font enlever les morts. On les jette dans le Sarus ou bien on les incinère par tas énormes. Mais il y en a trop. On ne peut les faire disparaître tous. Beaucoup de cadavres, pendant trois ou quatre jours encore, joncheront les rues, où ils seront la proie des chiens.

À la date du samedi 17, M. G. écrit :

Nous avons traversé la ville sous escorte. Le bazar est complètement saccagé, détruit. Il ne reste que les murs en brique... À mon grand étonnement, une boutique est intacte : c'est celle d'un musulman... Les meurtriers de la veille, pleins d'assurance, se promènent dans les rues ; ils emplissent les cafés. En bons Turcs, ils semblent revenus à leur apathie habituelle... En rentrant au *konak*, nous croisons des tombereaux de cadavres qu'on va jeter au fleuve pour aller plus vite...

Ça et là d'autres cadavres qui sont la proie des mouches et des chiens. Les ruisseaux sont teints de sang...

Extrait d'une lettre du Père Benoît qui s'est aussi hasardé à travers la ville :

Précédé d'un drapeau, je m'enfonçai dans les principaux quartiers. Quel morne silence ! Les magasins sont affreusement saccagés, les maisons sans portes. Les incendies continuent dans les ruelles ; des files de cadavres à demi décomposés gisent dans des mares de sang, parfois si nombreux qu'on a peine à passer sans les piétiner. Pendant vingt minutes, je marchai dans le sang humain.

M. Chambers mande :

Je ne sais ce qui se passe à la campagne, mais en ville, ç'a été plus atroce et plus diabolique que le massacre d'Erzeroum en 1895.

Dans la campagne – on le verra plus loin – où cette fureur homicide s'est rapidement répandue, dès le premier jour, la population arménienne est passée au fil de l'épée, plusieurs villages flambent à la fois. D'heure en heure des estafettes arrivent à Adana, annonçant aux autorités militaires la destruction des villages : « Osmanié est achevé ; Hamidié est exterminé »[45] et ainsi de suite.

[45] Rapport de M[onsieur] Stephen Trowbridge.

Cilicie génocide évidences, potes, mémoires

LE DEUXIÈME MASSACRE D'ADANA

Le chef-lieu de la province semble pourtant désormais à l'abri d'un retour offensif de la sauvagerie musulmane. Après la boucherie qui a duré trois jours et trois nuits, on peut croire que les Turcs, soûlés de crimes et gorgés de butin, feront grâce à une population décimée, broyée, crevant de misère et de faim. Les deux tiers de la ville arménienne ont été rasés ; la plus grande partie du marché saccagée. Il ne reste donc plus grande chose à brûler ou à voler. Les survivants sont d'ailleurs sous la sauvegarde des autorités : on leur garantit pleine sécurité. Et en attendant qu'arrivent les troupes constitutionnelles détachées de son armée par Mahmoud Cherket pacha, marchant sur Constantinople, et expédiées à Adana pour y rétablir l'ordre, on fait venir des troupes fraîches de Damas et de Beyrouth. Enfin, le 21 avril, des navires de guerre européens viennent mouiller en rade de Mersine. La présence de ces bâtiments fera, n'est-ce pas, réfléchir les fanatiques. Cette fois, l'Europe ne se croise pas les bras en regardant assassiner un peuple...

Cependant les Turcs ne sont pas contents. Ils se moquent et s'irritent tour à tour de cette opération de police internationale. L'organe jeune-turc *Itidal* paraissant à Adana, sous la direction d'Ihsan Fikri, membre de l'«Union et Progrès », s'en prend aux Arméniens, coupables d'avoir provoqué cette intervention étrangère dans une affaire d'ordre intérieur... On apprend que les officiers européens viendront de Mersine se rendre personnellement compte de l'étendue du désastre. Une délégation turque se porte auprès du consul britannique et le prie de faire en sorte que cette visite n'ait pas lieu, car elle ne manquerait pas de produire « une très fâcheuse impression ». Nonobstant, les officiers anglais, puis les français sont venus et cette fois le consul de France lui-même s'est dérangé, car il les accompagne. – Le samedi 24 avril, leur enquête terminée, ils regagnent le bord.

Retenons cette date du samedi 24 : c'est celle de la prise de Constantinople par les Jeunes-Turcs ; c'est aussi ce jour-là qu'arrivent à Adana les

bataillons constitutionnels de l'armée rouméliote ; et c'est le lendemain dimanche, 25, qu'éclatera le deuxième massacre, bien plus effroyable que le premier.

Dès le jeudi 22, les Arméniens étaient prévenus. À cette date, l'*Itidal,* dans un article virulent, où le Jeune-Turc Ismaïl Sefa se faisait l'interprète de l'opinion turque, disait :

« La besogne accomplie n'est pas encore suffisante. Nous n'avons fait qu'une trêve. Mais nous verrons bien quelle sera la fin de tout cela... ».

C'était clair et net.

Entre temps, les autorités jettent en prison nombre d'hommes valides, des Arméniens, bien entendu. Elles perquisitionnent soigneusement dans les maisons restées debout et confisquent toutes les armes. L'ordre est formel : tous les Arméniens doivent rendre pistolets et revolvers ; c'est la condition même, déclarent les fonctionnaires, civils et militaires, du maintien de la tranquillité. Les Arméniens, complètement démoralisés, accablés sous la catastrophe, laissent faire ; toute velléité d'opposition serait d'ailleurs vaine.

Il va sans dire que l'on n'a eu garde de désarmer les musulmans. Tout au contraire, on a préparé fusils, gourdins, munitions, et jusqu'aux pompes et au pétrole qui alimenteront les incendies. On a réquisitionné aussi de nouveaux renforts d'assommeurs, on a mobilisé les pompiers, bref on a tout prévu, tout préparé afin que cette fois, il soit procédé à l'opération de façon rapide, radicale, infaillible.

La plus grande partie de la population arménienne de la ville, privée de ses foyers, s'entasse dans les églises, les écoles et les missions. Là, se sont également réfugiés après le 17, les gens des campagnes environnantes – presque tous des femmes et des enfants, les hommes ayant été exterminés – fuyant les bandes qui y sévissent.

Nul Arménien ne peut quitter la ville. Ainsi concentrée en quelques endroits, cette multitude sera facilement cernée et brûlée comme de la vermine.

* * *

Le dimanche 25, arrivent les troupes jeunes-turques. Dans la matinée et dans l'après-midi des services religieux sont célébrés dans les églises. On se reprend à espérer ; mais les bataillons constitutionnels n'ont pas plutôt pris leurs quartiers à Kichla-Meïdany, aux portes de la ville, qu'autour du camp des détonations retentissent. Ce sont des coups de fusil tirés par des soldats et des gens de Djévad, mais on a tôt fait de persuader aux Roumé-liotes, déjà très mécontents d'avoir à défendre les chrétiens contre leurs propres coreligionnaires, que des Arméniens sont venus les attaquer, que ces *giaours* sont en rébellion, qu'ils ont massacré les musulmans, et qu'ils méditent une nouvelle agression. L'effet de ces accusations est foudroyant,

et lorsqu'un peu plus tard, vers 5 heures de l'après-midi, les bandes scélérates s'élancent à l'assaut des bâtiments qui donnent asile aux réfugiés, l'on aperçoit les soldats de l'armée libératrice qui marchent à la tête des massacreurs et des incendiaires. Voici la grande institution arménienne Abgarian, collège et pensionnat, où sont parqués 2000 êtres humains, dont beaucoup de malades et de blessés, survivants de la tuerie de la semaine dernière. Les troupes viennent cerner l'établissement, les pompiers l'arrosent de pétrole, et les uns et les autres y mettent le feu au moyen de grandes torches fumeuses ou de ballots de colon enflammé. Bientôt l'école n'est plus qu'un immense brasier, d'où monte, parmi les clameurs atroces des victimes, une odeur âcre, asphyxiante, de chairs qui brûlent.

Un témoin oculaire me disait : « À travers un grand trou béant, j'aperçus sur un amas de cadavres déjà carbonisés, des créatures qui se traînaient en hurlant, se débattaient, se tordaient comme des damnés. Puis, je ne vis plus rien : l'horrible vision s'évanouit dans un tourbillon de fumée, d'étincelles et de flammes. Tout autour de ce bûcher, les soldats constitutionnels formant un grand cercle, criblaient de balles tous ceux qui tentaient de s'échapper ».

Ce dernier détail est confirmé par les récits de tous les témoins.

Après l'école Abgarian, c'est le tour des autres écoles, des églises, de l'évêché arménien, de l'église grecque, du pensionnat tenu par les sœurs de Saint-Joseph, du collège français Saint-Paul ; tous ces édifices qui abritent également des Arméniens, sont sans cesse envahis par d'autres fuyards que les bandes pourchassent à travers les rues.

Cette fois, écrit sœur Marie-Sophie, ils ne se contentent pas d'entrer chez nous par les portes : ils escaladent les terrasses, ils grimpent par les colonnes jusqu'aux balcons. On dirait des grappes humaines suspendues. Sous nos yeux, les balles frappent ces pauvres gens. L'affolement est pire que la première fois.

Passons rapidement sur ces événements où se renouvellent les mêmes forfaits, les mêmes atrocités, que ceux qui ont déjà été signalés. L'un après l'autre, tous ces bâtiments s'allument et s'effondrent. Enfin, le dernier reste de la ville arménienne, un grand pâté de maisons, flambe comme une forêt de bois sec. Dans cette nuit du 25 et le lendemain 26, un véritable ouragan de feu passa sur Adana. Et la curée battit son plein pendant 24 heures, sans interruption. Les soldats constitutionnels y prirent une part active, et quelques jours plus tard on les vit traverser, sous les ordres de leurs officiers, les rues de Mersine, et se réembarquer, les bras chargés de butin.

* * *

Dans la matinée de lundi, le major Doughty-Wylie, quoique encore souffrant de sa blessure, – il a le bras fracturé – se rend chez le *vali*, parle haut et ferme. Peu après, vers midi, les trompettes sonnent la fin du massacre. Mais sur plus d'un point soldats et bachi-bouzouks ne s'arrêtent pas en si beau chemin. Le collège français de Saint-Paul, où il y a plus de 6000 réfugiés, est enveloppé de flammes :

Nous montons sur les terrasses, écrit le père Benoît, pour jeter de l'eau sur le feu, mais du haut des minarets, les Turcs fusillent les sauveteurs.

Les Frères s'épouvantent, perdent la tête, ne savent plus comment sauver leurs protégés ; mais voici qu'apparaît le consul anglais amenant quelques soldats. Il a obtenu que tous ces malheureux soient conduits au *konak*, le *vali* répondant de la vie de chacun d'eux. Malgré l'incendie qui cerne le collège, les Arméniens sont si terrorisés qu'ils ne consentent à en sortir que si le consul les prend sous sa protection et que si les Frères et les Sœurs les accompagnent. Et alors, par les rues encombrées de blessés, de cadavres et de décombres, se déroule l'immense et lamentable cortège. Peu après, le feu gagnait la maison des Frères, la chapelle, la bibliothèque ; tout fut anéanti. Avant d'avoir été détruite, la bibliothèque fut saccagée, tous les livres mis en pièces. Au *konak* on fouillait les Arméniens, les femmes surtout, avec la dernière brutalité, « sous prétexte – écrit une Anglaise, miss Wallis – de saisir des armes, en réalité, pour les alléger du peu d'argent qu'ils pouvaient avoir sur eux ». Puis on les réunissait autour d'une espèce d'arc de triomphe édifié lors de l'établissement de la Constitution, et on les forçait à acclamer Abdülhamid « le padischah bien aimé ». Après quoi, on les envoyait camper en plein air.

Cette procession de gens exténués, affamés, fous de terreur, écrit miss Wallis, était arrêtée souvent dans sa marche par des incendies ou par des tas de cadavres. Beaucoup tombaient dans ces brusques changements de direction et étaient alors piétinés, écrasés par ceux qui suivaient.

Finalement ce misérable troupeau alla s'engouffrer dans une grande usine grecque, celle de M[onsieur] Tripani. Ils étaient là jusqu'à 14.000. 5000 autres ont trouvé abri dans une fabrique allemande.

Ils y étaient tellement serrés, écrit M[onsieur] Léopold Favre, le philantrope genevois déjà cité, qu'on ne pouvait pas y pénétrer pour leur distribuer du pain. Au bout de vingt-quatre heures, l'infection devint telle que les soldats turcs refusaient d'en approcher. Comme on ne savait pas comment déterminer cette masse énorme à se mettre en mouvement, un officier d'un bateau anglais a eu l'idée de faire annoncer que la distribution de pain aurait lieu là où on voulait établir le camp, et il a bien fallu que ces malheureux s'y rendent.

Dans l'après-midi du 26 on s'occupa d'enlever les morts. On les char-

geait sur des charrettes qu'on allait vider dans le Sarus. Escortant ces convois, des gamins turcs s'amusaient à larder de coups les cadavres, à leur crever les yeux, à leur piquer les joues avec des baguettes taillées en pointe... Le mardi 27, les excès se ralentirent. Vers le tard, une fusillade prolongée occasionna une dernière alerte. Mais ce n'était plus qu'une salve en l'honneur du nouveau sultan Mehmet V. Dans la soirée, les navires de guerre mouillés devant Mersine étaient brillamment illuminés pour fêter ce glorieux avènement. À fleur d'eau, entraînés par les courants, glissaient lentement des cadavres, gonflés et mutilés, des têtes, des troncs, d'informes débris humains, que le fleuve avait charriés jusqu'à la mer. Jamais, dans les eaux du golfe d'Alexandrette, on n'avait vu une telle affluence de requins. Pendant plusieurs jours les officiers assistèrent à ce spectacle, dont ils ont recueilli des documents photographiques[46].

Le mardi 27 les excès se ralentissent, sans s'arrêter tout à fait : la grande église protestante fut incendiée ce jour-là. Les meurtres isolés, les incendies surtout, continuèrent pendant toute une semaine. Jusqu'aux premiers jours de mai, le feu et le pillage se poursuivirent encore : le 4 mai, les soldats cambriolaient une grande fabrique allemande.

C'est ainsi que tous les quartiers arméniens d'Adana, – et ces quartiers formaient toute une ville, – ont été complètement rasés. Quelque temps après la catastrophe, un voyageur qui a parcouru ce vaste espace couvert de cendres a écrit :

Un ingénieur anglais évalue à $3^1/_2$ kil[omètres] la superficie des ruines. Personnellement, j'ai pu y errer quatre heures sans repasser aux mêmes endroits : la ruine est totale. Seule demeure intacte la ville musulmane pouilleuse et sordide, sans vie, engaînant de sa lèpre et de sa haine les quartiers qu'elle assassina[47].

Et M[onsieur] Léopold Favre, qui a visité Adana au mois de novembre, dit de son côté :

Je suis monté avec M[onsieur] Chambers sur la terrasse de sa maison et de là il m'a expliqué la topographie de la ville, la marche des attaques, les progrès des incendies. Devant nous s'étend à très peu de distance, toute une ville de pans de murs noircis ; de grands squelettes d'églises dominent tout le reste. C'est un chaos de ruines...

[46] Voir notamment l'*Illustration* du 12 mai 1909.

[47] *Les Vêpres ciliciennes*, dans la *Revue*, 1er novembre 1909, par M[onsieur] G. Vayssié.

Cilicie génocide : évidences, notes, mémoires

IV LE MASSACRE DANS LE VILAYET D'ADANA

Dans la province, le massacre n'a pas été moins atroce que dans le chef-lieu. Actuellement encore, et mieux que toute voix humaine, les ruines racontent cette destruction des petites villes, des bourgades et des campagnes de Cilicie qui, suivant l'expression de M[onsieur] William Chambers, « ont été comme plongées dans une fournaise allumée sept fois ».

Dès le 14 avril, le mot d'ordre partait d'Adana. Il y a une fameuse dépêche-circulaire datée de ce jour et lancée par le *vali* aux autorités de son ressort : « Les Arméniens nous ont attaqués ; envoyez les réservistes et prenez des mesures pour protéger les musulmans de votre district ». Dans plusieurs localités, les Turcs étaient déjà tout prêts ; dans le *sandjak* du Djébèl Béréket, qui fut le plus éprouvé, ils furent enrôlés, équipés par les soins du gouverneur en personne, Assaf bey, et lancés à l'assaut des chrétiens sur un signe de ce fonctionnaire. Là comme partout, ils opérèrent suivant les mêmes règles, tuant, rapinant les biens, les récoltes, les bestiaux, rasant les maisons, « enlevant les jeunes filles en masse, pêle-mêle avec les bêtes de somme et les troupeaux, et les emmenant loin pour les soustraire aux recherches »[48], convertissant à l'islamisme des femmes, des enfants et même des hommes, qu'ils n'épargnaient qu'à la condition qu'ils abjurassent leur croyance. En plusieurs cas, bien qu'eussent été accomplis jusqu'au bout toutes les formalités et tous les rites, y compris la circoncision, on se ravisait au dernier moment et on supprimait ces néophytes malgré eux, purement et simplement, ou en les torturant, tout comme ceux qui s'étaient montrés rebelles à la foi musulmane.

Comme à Adana, dans le reste de la province la tuerie s'accompagna fréquemment de supplices et de pratiques infâmes. Les femmes elles-mêmes n'y échappèrent pas toujours.

[48] Rapport de la mission allemande.

Il y a quatorze ans, relativement peu de femmes et d'enfants ont péri. Cette fois on en a exterminé un grand nombre délibérément[49].

Le Père Joseph, supérieur de la mission des Carmes, écrit de son côté :

Des femmes, des enfants, des fillettes furent outragés, déshonorés, pendus aux arbres, écrasés sur les rochers... Quand les colliers des femmes ne pouvaient s'enlever facilement, on taillait la tête à coups de couteau. Pour avoir les pendants d'oreilles, on arrachait les oreilles et, pour avoir les bracelets, on coupait la main aux filles et on les achevait dans les bras de leurs mères.

De M[onsieur] Lawson Chambers :

On lançait des Arméniens dans la rivière, les mains liées, et on s'amusait à tirer sur la tête des malheureux comme sur une cible, chaque fois qu'ils remontaient à la surface...

Du Père Rigal, de la mission catholique :

À un *derder*, pour l'obliger d'apostasier, on troua les yeux avec un coutelas circassien à double tranchant, qu'on retournait dans l'orbite ensanglantée comme on creuse un morceau de bois avec une tarière. Avec ce même coutelas, on lui arracha la langue et on lui cassa les dents.

D'un rapport américain :

À un homme on a bourré la bouche de poudre et on y a mis le feu au moyen d'une allumette.

Certains détails peuvent seuls donner une idée de la sauvagerie de ces brutes. À Ayas, un certain nombre d'Arméniens s'étant cachés dans l'église, les Turcs l'envahissent, s'emparent d'eux et, les faisant sortir un à un, ils les saignent tranquillement sur les dalles du préau, lorsqu'un vieillard s'avance parmi les assassins en se lamentant : aveugle, chargé d'années, il mourra sans avoir accompli ce devoir de conscience, cette œuvre pie aux yeux d'Allah, d'immoler lui-même un chien de chrétien !... Qu'à cela ne tienne ! On lui amène un Arménien bien ficelé, on le couche à terre et, pendant que quatre hommes l'y maintiennent, l'aveugle, d'une main qui peut à peine retenir le couteau, s'écrime sur le cou de la victime.

On dit souvent, remarque M[onsieur] Léopold Favre, que les Turcs ne sont ni fanatiques ni cruels, qu'ils tuent pour piller ou par ordre. Comment expliquer le cas d'un riche propriétaire turc qui a tué lui-même six pauvres domestiques arméniens qui travaillaient chez lui ? Des cas analogues ont été fréquents, mais ils ont eu leur contre-partie.

En effet, des lettres d'Européens et d'Arméniens signalent la conduite humaine et généreuse de musulmans, chefs, notables ou paysans turcs, et même kurdes ou circassiens. À Hamidié, le nommé Zekeria bey a sauvé des Arméniens ; à Osmanié, un certain Sabri effendi en protégea 18 autres

[49] Rapport de la mission allemande.

pendant trois jours ; mais la populace survint qui les réclama, leur creva les yeux, et les coupa en morceaux. Ailleurs encore – comme à Kessab, où des Turcs se sont battus contre des Arabes pour leur arracher la femme Apigian, que ceux-ci allaient hacher – de braves gens ont défendu ou délivré des victimes. Des fonctionnaires civils et militaires se sont distingués par leur fermeté et leur énergie. Le *mutessarif* de Mersine, Essad bey, a réussi à grande peine à prévenir la tuerie dans cette ville. Son collègue de Césarée, Djemal bey, a risqué sa vie pour maintenir l'ordre et, au plus fort des troubles, il n'a pas cessé de visiter et de réconforter les Arméniens réunis dans les églises et les écoles. Le préfet de Lattakié a sauvé la ville d'un massacre. Le gouverneur général de Harpout a pu retarder l'exécution d'un projet d'extermination de tous les Arméniens, jusqu'à ce que ce fût trop tard pour qu'on tentât de le réaliser. En revanche, de nombreux représentants de l'autorité ont pactisé, quand ils ne les ont pas menés eux-mêmes, avec ces innombrables tueurs d'hommes qui ont répandu le sang, non seulement dans un accès de fanatisme, mais de propos délibéré et avec une cruauté froide.

En tout ceci, ce qui impressionne plus encore que le massacre dans les villages, c'est cette effrénée chasse à l'homme à laquelle les musulmans se sont livrés dans les montagnes, où ils poursuivaient les fugitifs jusque dans les grottes et les cavernes, dans la plaine, où ils les traquaient, par les grandes routes, à travers les champs, en lançant parfois des molosses à leurs trousses. Plusieurs semaines après, les voyageurs pouvaient apercevoir en bordure des routes et des sentiers des ossements blanchis ; d'innombrables victimes n'eurent d'autre sépulture que la poussière des chemins ou les pierres des précipices. D'autres furent devorés par les chacals et les oiseaux de proie, et une Arménienne a pu écrire dans une lettre privée, qui n'était point destinée à la publicité, ce mot effrayant :

Un voyageur qui vient de franchir les Portes Ciliciennes raconte qu'on ne voit plus un seul vautour dans la montagne. Les charognes des animaux y pourrissent intactes. Les oiseaux de proie préfèrent chercher leur pâture dans la plaine, où ils trouvent des régals de chair humaine.

* * *

L'on ne saurait donner ici un tableau complet ou un récit détaillé des scènes dont chaque ville et chaque village a été le théâtre. Ce lugubre bilan serait par trop fastidieux. Partout se répètent avec monotonie des forfaits et des horreurs identiques, perpétrés selon des méthodes qui ne varient guère. Bornons-nous à feuilleter seulement un dossier où sont consignés des témoignages de sources diverses et qui se corroborent les uns les autres avec une trop cruelle précision.

Quelques extraits nous permettront de dégager de ces événements une impression d'ensemble.

Voici d'abord le carnet de M. G... déjà cité. Le 15 au matin, ce voyageur se trouve dans une auberge sur la route de Missis, à 30 kil[omètres] d'Adana :

Au lever du jour, nous sommes réveillés par des coups de feu. Les Tcherkess sont arrivés ! C'est aujourd'hui le tour de Missis. Il y a un affolement général. Ce sont des cris déchirants. Les femmes et les enfants se sauvent. Le *bimbachi*[50] ne dispose que de vingt soldats, tirant sans hésiter sur un chrétien, si le chef le commande, mais cherchant à éluder le commandement s'il s'agit d'un frère musulman. L'officier essaye de parlementer avec les Tcherkess qui ont pour lui un grand respect. Ils lui embrassent les mains, se disent ses enfants, affirment ne pas vouloir faire du mal aux Européens, mais demandent qu'on leur laisse tuer des Arméniens. Le commandant veut les en dissuader. Ils ne comprennent pas son insistance à défendre ces chiens de *giaours*. Enfin ils se mettent à l'œuvre ; les Turcs s'en mêlent. Ceux des Arméniens qui sont armés se défendent tant qu'ils peuvent, barricadés dans leurs maisons, mais ils sont en minorité...

Nous savons par d'autres témoins que ce premier massacre a été vite réprimé. Mais aussitôt que l'officier commandant la gendarmerie de Missis fut parti pour se porter au secours de Hadjine, Turcs et Tcherkess ont repris la besogne interrompue. À Missis, n'ont survécu au massacre que 80 personnes du sexe féminin et 6 mâles, en comptant les enfants à la mamelle. Dans ce bourg où seuls deux Arméniens exerçaient le métier de forgeron, les Turcs, ne voulant pas se trouver plus tard au dépourvu, avaient pris la précaution de les mettre en sûreté, non sans les avoir forcés à se convertir à l'islamisme.

Un grand nombre de jeunes filles de Missis ont été brûlées vives. Comme la maison où elles étaient réfugiées flambait, la plupart d'entre elles s'attachèrent ensemble par les cheveux, s'engageant ainsi à ne pas se séparer et à mourir plutôt que de tomber entre les mains des Turcs. Une d'elles qui cherchait à se dégager, un individu lui ayant promis la vie sauve, fut repoussée dans les flammes par sa propre mère. D'autres femmes poursuivies par les rues échappèrent au déshonneur en se jetant dans la rivière. Ces derniers détails sont rapportés dans six documents émanant de divers missionnaires.

Revenons à l'ingénieur français, M. G..., qui a regagné à toute vitesse Adana en voiture et sous escorte, emmenant quelques Arméniens qu'il a réussi à sauver :

Nous commençons à apercevoir des colonnes de fumée. Ce sont de

[50] Major. Cet officier se portera plus tard au secours de Hadjine.

riches fermes arméniennes qui sont en feu. Celles qui appartiennent aux Turcs sont intactes. Nous voyons à 500 mètres de la route le quartier arménien du village d'Indjirlik qui flambe ; plus loin ce sont des bandes de Turcs postés pour assommer les Arméniens en fuite. J'ai le souvenir d'un homme à cheval galopant à une allure vertigineuse pour sauver sa vie. Nous découvrons à tout bout de champs des cadavres de paysans arméniens.

À Indjirlik il y avait 145 maisons arméniennes ; toutes furent détruites. Sur une population de 700 âmes, 60 survécurent, dont 28 mâles.

Après Indjirlik, ce fut le tour du petit village de Christiankeuï, – où sur 45 maisons trois seulement furent oubliées, – d'Abdi-Oglou (500 morts) et des hameaux d'alentour. Extrait d'une lettre sur les incidents d'Abdi-Oglou ; elle est d'un Arménien :

Les instigateurs du massacre d'Abdi-Oglou, Kibaren Oglou Mehemet et son frère Ismaïl extorquèrent 400 l[ivres] t[urques] au riche de l'endroit, Agop, en lui garantissant, ainsi qu'aux membres de sa famille, pleine sécurité. Ils les conduisirent à Missis où ils furent forcés de renier leur foi...

La fille d'Agop, Loussaper, femme de Bagdadlian et sa belle-sœur Sarah Bagdadlian furent emmenées avec les hommes... Mehemet proposa à Sarah de l'épouser et demanda Loussaper pour son frère. Mais Sarah ayant repoussé l'offre de Mehemet, celui-ci, exaspéré, la terrassa. L'enfant qu'elle tenait dans ses bras resta pourtant sain et sauf, ce que voyant une femme turque prit une pierre et en assomma le petit. Quant à Ismaïl, il déclara à Loussaper que ses parents étaient morts et que si elle voulait être sa femme, le village tout entier leur appartiendrait à eux seuls. Loussaper ayant refusé, comme sa belle-sœur, Ismaïl lui arracha l'enfant qu'elle portait et l'écrasa contre le mur. Loussaper persistant dans son refus, il saisit son second fils Ohannès et le tua sous les yeux de la mère. Elle même mourut finalement sous les coups de l'assassin.

* * *

À Tarse les troubles durèrent du vendredi 16 avril au samedi 17. Ils ont éclaté, d'après le rapport du consul d'Angleterre, quand la populace de la ville fut grossie de 400 réservistes, arrivés d'Adana par train spécial, aussitôt terminé le massacre de cette ville. Ils commencèrent par supprimer deux Arméniens employés à la gare, puis, se joignant aux Turcs de la ville, ils se mirent à l'œuvre :

On avait propagé ici le bruit, écrit le D[octeu]r Christie, que le révolutionnaire Guegderélian, à la tête de 15.000 cavaliers arméniens, marchait sur la ville. Cette fausse nouvelle devait stimuler le zèle des hordes mu-

sulmanes... La populace fut invitée au son des trompettes à se porter à l'hôtel du gouverneur, où des centaines d'armes avec munitions furent distribuées par les fonctionnaires du gouvernement.

Autre lettre de Tarse, émanant de M. J., professeur au Collège américain de cette ville :

Les chrétiens n'opposèrent aucune résistance mais s'enfuirent : 400 se réfugièrent dans les marécages du Cydnus, 3000 entrèrent dans notre cour. Rien n'avait été sauvé, pas même une couverture... Nous entendions la fusillade dans les rues voisines, les hurlements des pillards, les cris des femmes et des enfants...

Le pillage et l'incendie continuèrent pendant toute la journée de vendredi. La nuit, la lueur était encore si forte que nous pouvions lire et écrire. Au matin plus de 800 maisons n'étaient plus qu'un tas de décombres. Toute la nuit nous entendîmes des gémissements et des lamentations mêlés aux pleurs des enfants affamés.

L'incendie continua jusqu'au matin, brûlant 797 maisons qui avaient été préalablement mises à sac. Comme il restait encore 3 maisons debout, les bachi-bouzouks vinrent y mettre le feu le dimanche 18.

Ici comme partout la troupe participa à la besogne :

Des soldats, écrit le D[octeu]r Christie, nous ont déclaré par la suite avoir reçu l'ordre de tuer les Arméniens. D'ailleurs nous les vîmes faire feu du haut des minarets.

En fait de victimes, à Tarse même il y en eut un nombre restreint : 73 dans la ville même ; 242 autres Arméniens ont été exterminés dans la banlieue, et 138 dans un village proche de Tarse, Kozolouk, complètement incendié.

Dans la plaine d'Adana, il y avait un très grand nombre de fermes appartenant à des Arméniens. Elles furent toutes saccagées. À la date du 22 avril, M[ada]me Doughty-Wylie écrivait :

Dans chaque ferme, il y eut entre 100 et 200 morts. Les fermes turques n'ont pas été incendiées, mais tous les ouvriers chrétiens qui y travaillaient furent tués.

Le Père Rigal dit :

Dans la ferme appartenant à l'évêché arméno-catholique, 160 personnes ont été massacrées. On a jeté leurs cadavres dans les puits.

D'un Anglais, M[onsieur] J.-L. Booth, qui a visité ce district deux mois après l'extermination :

Une ferme grecque fut entièrement incendiée et tous les ouvriers, au nombre de 400, massacrés. À mon passage, de nouveaux ouvriers étaient occupés à y récolter de l'avoine ; ils découvraient constamment des cadavres de leurs amis dans les moissons où ceux-ci s'étaient réfugiés. Les Turcs avaient exploré cette ferme de 500 acres pendant trois jours et pas

un chrétien ne leur échappa. Durant ma visite, nous trouvâmes six cadavres.

À Hamidié, plus de 600 hommes ont été tués (le 15 avril) au marché, dans leurs boutiques ; 400 maisons, 4 écoles, 2 églises ont été brûlées.

Le massacre, mande le Père Rigal, a été si subit et si rapide, que le plus grand nombre a été surpris et frappé sur place. Quant aux ouvriers des fermes, ils ont été poursuivis et assommés comme des bêtes fauves. Cinq cents cadavres en décomposition empestent la campagne.

Leur tâche consommée, les bandits fouillaient consciencieusement ce charnier pour détrousser les morts. De toute la population de Hamidié, 373 survivants, dont 3 hommes.

À Osmanié (15 avril), comme on distribuait à la populace des armes dans le local même du gouvernement, les Arméniens inquiets demandèrent au gouvernement ce que cela signifiait. On leur répondit que les paysans allaient donner la chasse aux détenus de la forteresse de Payas, qui s'étaient évadés[51]. Aussitôt après, le travail commençait. Il dura plusieurs heures et prit fin par un grand feu de joie : 180 personnes, vieillards, femmes et enfants, s'étaient tapis dans la petite église du bourg ; des Turcs défoncèrent la terrasse de l'église et vidèrent à l'intérieur des bidons de pétrole enflammé ; d'autres, armés de fusils, gardaient la porte. Cinq semaines plus tard, le Père Rigal relevait les traces de cette scène :

À l'intérieur, au-dessus du parquet, sur le mur blanc, en partie cachées par les décombres, se voient encore dessinées des ombres noires représentant des formes humaines crispées par la douleur. Ce sont les victimes dont les chairs, calcinées contre les murs, ont imprimé dans la chaux ces hideux décalques.

À Kharné (15 avril), on débuta par l'exécution de tous les membres mâles de la riche famille Ekiz oglou, dont on enleva les femmes et les enfants, puis on attaqua maison par maison le quartier arménien. Assis à l'entrée du village, un vieillard tout blanc, aux mains tremblotantes, donnait les instructions et dirigeait le massacre. Une centaine d'hommes, retranchés dans une maison, opposaient aux assaillants une courageuse resistance. N'arrivant pas à les réduire, les Turcs arrêtèrent la fusillade et leur firent des ouvertures de paix ; les Arméniens, confiants, se portèrent au-devant de leurs ennemis et tout aussitôt cernés, désarmés, furent traînés dans un ravin et poignardés jusqu'au dernier.

[51] On leur avait ouvert les portes de la prison pour les lâcher sur les villages voisins d'Antioche. Voir plus loin : le massacre d'Antioche.

Voici quelques passages d'une lettre écrite par la femme du pasteur arménien de Kharné, qui a été assassiné. Cette femme, qui avait recherché vainement les restes de son mari, finit par se cacher avec d'autres femmes dans une étable :

Les Turcs ayant découvert notre retraite, nous réclamèrent de l'argent. Ils nous sommèrent alors de renier notre religion pour nous faire musulmanes...

... Tozjian et son fils Samuel offrirent à un agha 80 l[ivres] t[urques] pour avoir la vie sauve. Il prit l'argent et les hébergea pendant deux jours. Puis il essaya de les convertir. Ils refusèrent : il les tua. Pour le même motif, Agopian et son fils Avedis eurent le même sort... Pendant deux semaines nous avons dû errer dans la montagne, sans autre nourriture que des herbes et des racines. Enfin, le D[octeu]r H. Sheppard et des Allemands sont venus nous chercher et nous ont conduits à Marache. Durant le trajet, notre caravane devait à tout instant s'écarter de la route, obstruée de cadavres. C'était ceux de plusieurs centaines de villageois venus de loin pour travailler dans la plaine... Dans les rues mêmes de Kharné, il y avait des tas de cadavres que les pillards avaient dépouillés et laissés tout nus. D'autres Turcs survenaient qui les frappaient du pied en jurant : « O *giaours* éhontés, comment osez-vous vous montrer ainsi ».

À Kharné, sur 190 Arméniens, hommes valides, 9 ont survécu. Six jours après la boucherie, 7 jeunes gens qui redescendirent de la montagne en toute confiance furent aussitôt arrêtés et décapités sur un billot.

Dans certains récits, on relève des passages d'un laconisme saisissant. Une jeune fille décrivant à une de ses amies la destruction de ce même village de Kharné, dit :

J'ai cherché en vain le corps de mon frère Manough. Je n'ai trouvé que sa tête... Toute ma famille a péri, tous nos biens sont entre les mains des Turcs...

Nous nous précipitions dans les maisons des notables turcs, mais leurs femmes nous fermaient impitoyablement la porte.

Le missionnaire qui transmet cette lettre y joint la note suivante :

Ce qui est arrivé à Kharné s'est répété dans tous les villages voisins. Au sud-est, se trouvait un hameau arménien comptant en tout 27 âmes. Un brave homme de Turc – comme il y en a beaucoup – les recueillit tous pendant un jour. Mais la foule alla exiger qu'ils lui fussent livrés. Elle les fit sortir, et un à un les assomma sur une large dalle, devant la maison.

Dans certains villages, comme à Kenness, pas un homme n'a échappé. Réfugiés à Hissar, les habitants de Kenness s'étaient remis entre les mains du chef Juji bey, qui les fit tous massacrer et dépouiller, après leur avoir promis de les conduire sains et saufs à Hissar. Femmes et enfants furent épargnés. Mais, lorsque plus tard, on les ramena dans leur village, ils se

trouvèrent trop exposés aux familiarités des musulmans d'alentour, et l'on a dû faire venir d'Aïntab, pour les établir à Kenness, quatre familles arméniennes avec leurs hommes afin que cette petite population ne soit pas tout à fait sans défense.

Passons à Hassan-Beyli :

Hassan-Beyli était un beau village, très prospère, éparpillé dans une vallée escarpée. Il comptait 2000 Arméniens : population intelligente, industrieuse, adonnée principalement à la sériculture. Le 16 avril, alarmés de ce qui se passe dans les villages voisins, les habitants de Hassan-Beyli chargèrent une délégation d'aller s'aboucher avec les aghas turcs. Ceux-ci les rassurent sur tous les tons. Ils sont cependant de connivence avec les bandes de malfaiteurs qui viennent le lendemain cerner le village et n'y pénètrent d'ailleurs que sur un avertissement céleste. Nous lisons dans un exposé de la mission américaine :

Ils attendaient un signe d'en haut. Si le vent rabattait la fumée de leur côté, c'est qu'Allah serait hostile à leur entreprise ; si au contraire elle se portait du côté du village, c'est qu'ils pouvaient la poursuivre sans inquiétude. La dernière alternative se produisit et ils s'en réjouirent fort... Devant l'incendie, la population se sauva vers le nord-est, sur les collines, abandonnant ses maisons et tous ses biens. Les femmes s'étaient à la hâte revêtues de haillons, afin de ne pas exciter la convoitise des Turcs.

Quelques hommes organisent la défensive : armés de carabines de chasse, ils se battent pendant deux jours à l'abri de barricades improvisées et repoussent efficacement toutes les attaques. Mais le troisième jour, les musulmans arrivent par centaines. Le Père Labardin, supérieur de la Trappe d'Akbès, écrit à propos de l'investissement de Hassan-Beyli :

... Lorsque le *mufti* de Bagtché leur eut apporté d'Osmanié des armes et des munitions de guerre fournies par les magasins militaires, toute résistance devint impossible.

Les Arméniens décident de battre en retraite. Le rapport américain déjà cité continue :

... Sur les collines, ce furent des scènes déchirantes. Les maris ne pouvaient se détacher de leurs femmes... Mais il était encore possible que les femmes et les enfants fussent épargnés, tandis que le seul espoir des hommes était dans la fuite. Ils s'en allèrent par groupes dans les montagnes, vers Marache et Islahié. Les femmes de leur côté cherchaient à s'éloigner le plus possible de leur village. Pour la plupart, ces malheureuses avaient autour d'elles toute une marmaille. Femmes et enfants errèrent, durant deux jours et deux nuits, sur les collines, craignant surtout pour les jeunes filles. Elles se barbouillèrent la figure de boue pour se don-

ner un aspect répugnant. Enfin, sur la promesse d'être protégées, elles gagnèrent Bagtché avec leurs enfants. Là, on les enferma dans l'église, où elles étaient si serrées les unes contre les autres que, pendant plusieurs jours, elles durent se tenir debout. Elles étaient affamées. De temps en temps on leur donnait un peu de pain. Trois fois on tenta de mettre le feu à l'église où elles étaient parquées, et la nuit les soldats rôdaient tout autour, cherchant à enlever les jeunes filles.

Quant aux hommes, plus de 300 furent abattus sur les collines, dans les bois, dans les grottes, où les Kurdes les avaient poursuivis pendant quinze jours. Il ne reste guère d'hommes valides à Hassan-Beyli.

La femme du prêtre arménien protestant a perdu son mari, ses deux fils, ses quatre frères et de nombreux autres parents... Hier 13 juin, les veuves et les orphelins ont gagné la montagne pour enterrer leurs morts. Ce furent des scènes de désespoir indescriptibles. Une femme était là, entourée de ses quatre brus, toutes veuves, et de ses petits enfants, tous orphelins, ses quatre fils ayant été tués. Une autre femme cherchait, pour les ensevelir, les restes de son père, de son mari, de ses trois frères, de ses deux beaux-frères et d'un sien neveu... Il n'y a aucun doute que les musulmans ont voulu extérminer la population arménienne pour s'établir dans ses propriétés.

Comme les maisons de Hassan-Beyli étaient disséminées dans des jardins, on a dû les brûler une à une, séparément, après les avoir pillées. On a mis douze jours pour achever ce travail. Ci : 416 maisons, 56 boutiques, 3 écoles, 2 églises.

À Bagtché, on opéra dans des conditions semblables : 113 tués, 115 maisons incendiées – sur un total de 127. Le primatturc Eukkech, fils de Hakk Baba, tua à lui seul, à coups de hache, 45 Arméniens, que des hommes lui apportaient tout ligotés.

Dans ce village furent concentrés les sinistrés du district. Fonctionnaires et aghas s'étaient engagés à les proteger : il s'occupaient surtout d'en faire des prosélytes. Ils les laissaient d'ailleurs mourir de faim et de soif :[52]

Tous les puits, excepté celui du quartier turc, avaient été souillés. Trois puits étaient remplis de cadavres. Pendant les premiers jours, les sinistrés burent l'eau mêlée de sang d'un petit ruisseau, jusqu'à ce qu'un bon Turc eut obtenu qu'ils vinssent puiser de l'eau dans le puits qui n'était pas infecté.

Dans un autre village proche de Bagtché, à Lapajli, 120 maisons ont été livrées aux flammes ; 146 hommes exécutés. Vingt autres bourgs et villages du district du Djébèl Béréket et des *cazas* limitrophes, Islahié,

[52] Rapport allemand au « Deutscher Hülsbund in Orient » de Francfort.

Khassa, Yarpouz, Guev-Tchaïr, Euzerli – où 200 Arméniens se sont bravement défendus, – plus loin, Karatach, Ayas, etc., sont mis à feu et à sang.

À Ayas, bourgade située sur le littoral, on a opéré, dès le 15 avril, d'après une liste arrêtée d'avance : pas un Arménien adulte n'a été oublié. Ici, le massacre a été particulièrement vite mené : il dura quatre heures, accompagné et suivi de vol, de viol et d'incendie. Tués : 77 chrétiens, dont 71 Arméniens et 6 Grecs. Extrait des documents de la mission américaine :

... Une jeune femme nouvellement mariée, qui venait d'être enlevée par un Turc, suppliait son mari, un Grec, de lui tirer un coup de revolver pour lui épargner un déshonneur pire que la mort. Il la tua effectivement, et fut à son tour abattu par l'homme qui avait tenté de ravir sa femme.

... L'Arménien Artine fut laissé pour mort dans un coin parmi quelques cadavres. Comme peu après les meurtriers vinrent à repasser par-là, aperçevant une femme tout éplorée à côté d'Artine, ils s'approchèrent et jetèrent des pierres sur l'homme. Puis ils s'en allèrent et revinrent avec des cordes. Artine fut alors traîné jusqu'au rivage, tout couvert de sang. Il criait : « Je ne suis pas mort ; pour l'amour de Dieu, achevez-moi ! » Son supplice dura longtemps. Enfin, il expira et on le jeta dans la mer.

* * *

Remontons au nord de la Cilicie, dans les parages de Sis et de Hadjine. Voici d'abord l'affaire de Saï-Guetchid. Le 16 avril, 14 voyageurs, 13 Arméniens et 1 Grec – dont 7 prêtres de l'Église protestante – se rendant à Adana, se trouvaient sur la route de Sis à Hadjine, lorsqu'ils apprirent ce qui se passait dans la plaine.

Ils allèrent aussitôt réclamer la protection du *mudir* de Saï-Guechid, Hadji bey, qui les reçut avec bienveillance, les assurant qu'il répondait de leur vie. Le lendemain, survinrent de nombreuses bandes menées par Hadji bey en personne : elles s'emparèrent des 14 voyageurs et des 78 habitants arméniens de Saïd-Guechid, les dévalisèrent et les mirent tous à mort. Les femmes furent outragées et pas plus que les enfants elles ne trouvèrent grâce. La femme du *mudir* Hadji bey, gaie et souriante, assistait à toute cette scène du haut de son balcon. Le lendemain, on enleva les cadavres et on les précipita dans un profond ravin.

Dans toute la région comprise entre Sis et Hadjine, dès le 17 avril, plusieurs méfaits furent commis, des villages furent ensanglantés, quelques-uns seulement saccagés et détruits : Romlou, Kars, Karakeuï, Char, etc. Tout autour de Hadjine, dans les vignobles et les champs de blé, on pour-

suivit les Arméniens pendant deux semaines. C'est par plusieurs centaines que se chiffrent les habitants de Hadjine qui ont péri dans cette chasse à l'homme.

La ville elle-même de Hadjine, qui compte une nombreuse population arménienne et relativement très peu de Turcs, n'a pas été éprouvée. Ici, ce sont les Arméniens qui ont exercé des représailles contre les Turcs : ils ont tué, après l'avoir torturé, un officier turc, suspect d'avoir organisé la tuerie dans la banlieue, et deux autres musulmans. Toutefois, sur l'intervention des ecclésiastiques et des notables arméniens, la vie des Turcs fut placée sous la sauvegarde des chrétiens. Ceux-ci, suffisamment armés, résolurent de s'opposer à toute attaque. Le 21, des phalanges de pillards se concentraient autour de la ville : rien que de Fekké, il en était venu plus de 300, tous armés de martinis. L'investissement de la ville commença, mais les Arméniens réussirent à les tenir à distance. En dépit des ordres télégraphiques (23 avril) du gouvernement général d'Adana, d'avoir à rendre les armes, ils tinrent bon jusqu'à l'arrivée (25 avril) du *bimbachi* de Missis qui dispersa les assaillants, et rétablit l'ordre, secondé par les Arméniens dont il approuva l'attitude, les engageant même à conserver leurs armes pour parer à toute éventualité d'un retour offensif.

Dans un autre district, celui de Deurt-Yol, dans la plaine de l'Issus, les chrétiens eurent à soutenir pendant dix jours – du 16 au 26 – un véritable siège. Il y avait dans cette petite ville jusqu'à 13.000 assiégés, les paysans des villages d'alentour, Odjakli, Ghazi, Tchaïli, etc., que les Kurdes dévastaient, s'étant joints aux habitants de Deurt-Yol. D'après le rapport du vice-consul d'Angleterre à Alexandrette, beaucoup des assiégeants étaient armés de martinis. Le missionnaire américain, M[onsieur] Kennedy, qui a joué en cette affaire le rôle de parlementaire entre Turcs et Arméniens, ajoute que les munitions des assaillants provenaient des dépôts du gouvernement.

Le troisième jour du siège, les Kurdes coupèrent l'eau et livrèrent assaut sur assaut. À deux reprises, et par suite de l'intervention du vice-consulat britannique et de la mission américaine, les Kurdes s'engagèrent par serment, les autorités militaires et le gouverneur du Djébèl Béréket sur parole, à arrêter les hostilités. À chaque fois, ils violèrent leurs promesses, et lorsque finalement, grâce aux efforts de M[onsieur] Kennedy et à l'apparition de vaisseaux de guerre européens dans le golfe d'Alexandrette, des troupes furent expédiées pour délivrer Deurt-Yol, elles eurent soin de mitrailler au préalable la ville.

D'autres localités, comme Akbès et Cheklé, eurent à subir un siège qui ne dura pas moins de 17 jours, du 14 avril au 1er mai. Akbès et Cheklé durent leur salut à M[onsieur] Roqueferrier, consul de France à Alep, qui, à

la tête de 200 cavaliers, accourut pour protéger ses nationaux, les Lazaristes d'Akbès et les Frères de la Trappe de Cheklé. M[onsieur] Roqueferrier, dont l'attitude énergique a été très louée, est mort depuis à Alep, des suites d'une maladie contractée au cours d'une tournée sur le théâtre des massacres.

Cilicie génocide : évidences, notes, mémoires

V

LE MASSACRE DANS LE VILAYET D'ALEP

Passons maintenant dans le *vilayet* d'Alep qui, moins éprouvé que celui d'Adana, a pourtant été par endroits le théâtre de forfaits du même genre.

À Antioche, dès les premiers jours d'avril, on parlait ouvertement d'un plan de massacre, élaboré par les gens de la « Ligue mahométane », d'accord avec les autorités. Le 16, le 17 et le 18, on mobilisa les tueurs d'hommes, on prépara les instruments de mort. Les Arméniens, alarmés, n'osaient plus s'aventurer hors de leurs maisons, tenaient leurs magasins fermés. Le D[octeu]r James Martin, directeur de la mission protestante, écrit :

Dans l'après-midi du lundi[53] les autorités de la ville, de même que les chefs musulmans, donnèrent des assurances encourageantes aux Arméniens. « Pourquoi, leur dirent-ils, n'ouvrez-vous pas vos boutiques ? Vous n'avez rien à craindre ». Et ils les invitèrent à une « conférence amicale » dans l'église arménienne. Les Arméniens s'y rendirent, accompagnés de leur évêque d'Antioche et d'autres ecclésiastiques. Ils offrirent du sirop et du café à leurs visiteurs mahométans pendant que ces derniers leur prodiguaient des marques d'amitié et ne leur parlaient que de paix... Cette réunion tenue pour proclamer la liberté et la fraternité n'avait pas encore pris fin que déjà le massacre commençait... Confiants dans les promesses des Turcs, les Arméniens avaient négligé de prendre des mesures de défense et ils furent pris au dépourvu.

Divers témoins rapportent qu'ils furent attaqués à la fois par les troupes[54], par les assassins stipendiés et par les 400 (460 d'après le rapport du vice-consul d'Angleterre à Alexandrette) criminels de la citadelle de Payas, qu'on avait lâchés tout exprès, et qui gagnèrent Antioche après avoir anéanti le village voisin de Kirikhan.

Reprenons la narration du D[octeu]r Martin :

---

[53] 19 avril.

[54] De l'aveu de l'organe jeune-turc *Tanine* lui-même, 31 mai (13 juin), 1909.

Armes et munitions étaient sans cesse fournies par le dépôt du gouvernement aux réservistes comme aux volontaires engagés pour les massacres. Ceux dont les provisions s'épuisaient y venaient se les faire renouveler.

Rapport de la mission allemande :

Les musulmans, qui s'étaient coiffés du turban blanc, couraient à la caserne se faire donner des armes. Je demandais à l'un d'eux ce qui se passait. « Ce n'est rien, dit-il, c'est le quartier arménien qui brûle ».

Un bout de dialogue :

– Combien en as-tu tué ? demande un Turc à un autre.

La réponse m'échappa, mais elle était accompagnée d'un geste éloquent. L'individu interpellé qui tenait en main un grand coutelas le porta avec satisfaction à ses lèvres et à son front.

On massacre durant deux jours et deux nuits. Comme à Adana, comme partout, on s'acharne sur les hommes.

Le D[octeu]r Martin écrit :

L'évêque, son collègue et un curé avec 14 autres Arméniens furent assommés dans le sous-sol de l'église. Les ecclésiastiques ont été soumis à des traitements ignobles et à des tortures. Une bible fut fixée sur la poitrine de l'évêque et a été brûlée en même temps que sa barbe...

... Le lendemain matin, les chefs mahométans prirent de force possession des femmes... De jeunes personnes ont été emmenées dans la montagne par la pire racaille... On rapina toutes les maisons, on n'oublia même pas une épingle.

M[onsieur] Léopold Favre, qui a visité Antioche en octobre, écrit :

Le quartier arménien est situé à une des extrémités de la ville, isolé du centre par un quartier turc, celui des égorgeurs. Il est formé de ruelles étroites, tortueuses, resserrées entre des murs. Dans ces murs sont percées de petites portes qui donnent entrée chacune dans une cour sur laquelle la maison est bâtie. Ces portes, enfoncées au moment du massacre, ont été refaites depuis et sont hermétiquement fermées. Nous nous en faisons ouvrir quelques-unes. Tout a été pillé, les maisons sont absolument vides, les volets arrachés et pendants. Par-ci, par-là, sur les planchers, une large tache brunâtre que l'on a recouverte de sable ; près d'une ouverture, dans un mur, la marque d'une main ensanglantée ; dans une maison, le sang a coulé à travers les planchers supérieurs ; cinq hommes ont été égorgés au premier étage et un au rez-de-chaussée ; leurs femmes et leurs enfants assistaient à la boucherie. Une femme qui nous accompagne a perdu en quelques minutes son père, sa mère, trois frères, sept cousins.

Nous arrivons au sommet du quartier à l'église arménienne. La cour est remplie de meubles brisés, de débris, de matelas, de chiffons, d'objets de toute sortes. C'est ce que les Turcs ont rendu des objets pillés, rien que

des choses sans valeur, des matelas dont ils ont gardé la laine pour eux, presque pas un objet utile n'a été restitué. Dans un angle de la cour se voit la maison du prêtre arménien. On lui a enduit la barbe de pétrole et on y a mis le feu, puis on l'a jeté du premier étage. Il y avait une masse de réfugiés dans le jardin et dans l'église même. L'intérieur a été criblé de coups de feu, on a sorti les hommes cachés entre la voûte et le toit et on les a égorgés. Le haut du jardin est fermé par un gros mur qui donne sur la campagne ; les collines rocheuses sont tout près ; les Arméniens adultes ont réussi à gravir ce mur et à sauter au dehors ; on les a poursuivis dans la montagne jusqu'à ce que le dernier homme ait été tué.

Les cadavres furent jetés dans l'Oronte ; d'autres enfoncés dans une fosse, sous une couche d'ordures et de détritus. D'après le D[octeu]r Martin, des êtres vivants y auraient été ensevelis.

Le nombre des victimes à Antioche est de 141, dont 6 jeunes filles. Survivants mâles : 22. Le reste de la population, « 685 femmes et enfants, note M[onsieur] Stephen Trowbridge, est aujourd'hui complètement réduit à la mendicité ». En outre le quartier arménien n'étant en contact avec la ville que par le quartier turc, il est maintenant impossible pour ces femmes de réintégrer leurs maisons :

Elles seraient, écrit M[onsieur] Léopold Favre, journellement en butte aux choses les plus pénibles ou même les plus odieuses. Elles ne pourraient aller chercher de l'eau à la fontaine. Que faire de celles qui n'ont aucun parent dans quelque village ou quelque ville voisine ? La question paraît presque insoluble ; quelques-unes sont déjà chez des connaissances dans le quartier grec, mais cela ne peut durer. Il y en a encore une centaine dans une maison louée par le gouvernement, une quarantaine en comptant les enfants chez le missionnaire Martin, et on ne voit aucune solution.

Nous avons fait cette après-midi une distribution d'argent à ces malheureuses ; il faut qu'elles puissent dès maintenant acheter leurs provisions pour l'hiver. Quel lamentable défilé...

... Dans une famille elles sont quatre veuves ; la mère a eu son mari tué à Adana, son fils tué ici laissant une veuve et deux enfants, et elle a encore deux filles qui ont perdu leurs maris. Une femme sanglote en recevant son aumône ; le père est mort et elle a trois enfants en bas âge ; après c'est une vieille toute courbée qui a à sa charge deux filles, veuves aussi ; une autre vieille femme a eu ses quatre fils tués ; une autre a perdu son père, trois frères et un beau-frère. Ce que ce défilé représente d'épouvante dans le passé et de détresse pour l'avenir est impossible à dire.

Après Antioche, ce fut le tour de Kessab et des environs. Kessab est une bourgade située sur le Mont Cassius, la plus haute sommité de la

chaîne qui sépare la plaine d'Antioche de la plaine d'Alexandrette. Cette bourgade et les neuf villages qui l'avoisinent étaient habités par une population énergique, résistante, pleine d'activité, de 8000 Arméniens.

Le massacre d'Antioche terminé, les bandes, renforcées de nombreux autres paysans, montèrent à l'assaut de Kessab. Toute la vallée de l'Oronte a été mobilisée pour cette attaque à laquelle, d'après le rapport officiel de la commission turque, 30.000 musulmans prirent part. Beaucoup d'entre eux avaient reçu armes et munitions dans la petite ville d'Ordou, bien que le gouverneur Hassan Hussein eût promis à une députation arménienne de Kessab de défendre ses administrés chrétiens. Ce fonctionnaire a eu même soin de retenir à Ordou les gendarmes que le *vali* d'Alep avait expédiés pour protéger les sujets américains et italiens à Kessab et qui profitèrent de l'occasion pour piller, sous la direction de leur commandant Selhan agha, le village de Kaladouran.

À la nouvelle que les Turcs marchaient sur Kessab, 140 Arméniens, armés de méchants fusils, se postèrent en avant du bourg pour donner au reste de la population le temps de gagner la montagne. Pendant une demi-journée ils purent tenir les assaillants en échec, mais finalement, débordés de tous côtés, voyant leurs positions tournées, ils se retirèrent en bon ordre, et le village fut alors complètement envahi.

Les Turcs et les Arabes qui pénétrèrent dans le village, raconte M[onsieur] Trowbridge, avaient une telle soif de pillage qu'ils en oublièrent de poursuivre l'arrière-garde des chrétiens... Les pillards finirent même par se battre entre eux : dans les magasins de soie ce furent des scènes particulièrement sauvages. Ils emportèrent aussi, avec une hâte fiévreuse, du bétail, des mulets, des ustensiles, des vêtements, des chiffons, puis ils mirent le feu au village... Ils étaient si absorbés par le pillage, que durant cette première journée, 153 Arméniens seulement furent massacrés. C'étaient pour la plupart des vieillards et des infirmes.

Pendant ce temps 5000 êtres humains abandonnant les villages, gagnaient les hauteurs et de là redescendaient à travers les gorges à Kaladouran, au bord de la mer.

Les détails de cette fuite sont épouvantables, écrit M[onsieur] Léopold Favre. Dans une des maisons un peu à l'écart, les habitants se sont vus entourés par les Turcs ; une jeune femme dit à son mari : « Tue-moi, que je ne tombe pas entre leurs mains » ; et le malheureux à moitié fou la tue ; sa jeune sœur assistait à cette scène, et a été presque folle jusqu'à ces derniers temps. Dans une autre maison, un père resté auprès de sa fille malade fut brûlé avec elle... Un groupe de femmes qui avait erré toute la journée rencontrèrent le soir un vieux Turc et se jetèrent à genoux en criant : « Ne nous tuez pas ». Il les rassura et leur indiqua une grotte, où elles purent se cacher ; mais une bande de Turcs passa et s'arrêta tout près ; ils commen-

cèrent à se disputer pour le butin. Un enfant d'une femme arménienne, âgé de dix jours, se mit à crier. Les autres femmes, affolées, lui disaient : « Fais-le taire ou nous sommes perdues ». Au bout d'un moment le petit s'était tu. Le lendemain matin, quand les Turcs se furent éloignés, les femmes dirent à la mère : « Comment l'as-tu fait taire ? » Elle leur dit : « Regardez-le ! » Il était mort sur ses genoux, elle l'avait étranglé.

Les réfugiés de Kessab recueillis dans la baie de Bazit par le cuirassé français *Jules Ferry* ont été transportés à Lattakié, où la population musulmane préparait déjà des haches pour un massacre général. Le *mutessarif*, agissant avec la plus grande énergie, a réussi à déjouer ce plan. Quelques jours après, ces haches se vendaient pour rien sur le marché de Lattakié.

Après avoir campé huit jours en cette ville, cette troupe de 5000 fugitifs fut conduite, sous escorte, dans ce qui avait été ses villages.

À la date du 20 novembre, M[onsieur] L. Favre écrivait :

C'était le dénuement le plus complet, il ne restait que la moitié des maisons et dans les autres il n'y avait plus ni ustensile de cuisine, ni un matelas, ni une pièce de toile : rien ! À ce moment, tous étaient égaux ; les gens qui, comme le D[octeu]r Apigian ou d'autres notables, avaient, à force de travail, réussi à se faire une situation, qui avaient eu de jolies maisons bien meublées, un petit capital placé dans l'industrie de la soie, étaient aussi pauvres que le dernier des misérable, et ils le sont encore ; ils en sont réduits à recevoir du gouvernement leurs trois sous par jour et à compter sur les secours qui leur seront envoyés du dehors. M[ademoise]lle Chambers a fait des merveilles pour procurer des vêtements, des couvertures et des ustensiles de cuisine. Mais encore à l'heure qu'il est, il n'y a pas plus d'un matelas et d'une couverture passable pour cinq ou six personnes.

À Kessab, 530 maisons, à Ekizolouk, 40 sur 60 furent incendiées, à Duzagaz une trentaine. Les environs de Beïlan et d'Alexandrette, Archaï, Margheslik, Sooukloukk, Kuzelli ont été éprouvés dans des proportions analogues ; à Kanlu-Dora 24 maisons sur 33 ont été brûlées ; à Atuk, 58 sur 60 ; à Kirikhan 66 maisons et presque autant de boutiques. Dans ce dernier village, on a massacré dans des conditions particulièrement odieuses. Sur la promesse écrite du chef musulman cheikh Omar agha, les Arméniens renoncèrent à toute résistance et se laissèrent désarmer ; après quoi, on leur déclara que ceux-là seuls seraient laissés libres qui embrasseraient l'islamisme. La plupart ayant refusé d'abjurer furent égorgés sans merci. Les autres qui firent leur profession de foi musulmane eurent bientôt le même sort. Voici, abrégés mais exactement transcrits, les passages d'un rapport de la mission protestante :

On les conduisit au *tekké* du cheikh Omar agha. Le vieillard, en les apercevant, de s'écrier : « N'amenez pas ici ces infidèles ». Ces paroles furent le signal d'un meurtre collectif qui fut consommé très rapidement... 99 hommes de Kirikhan furent ainsi égorgés, en deux fois...

Après quoi, les Kurdes enlevèrent les femmes les plus jeunes ; le reste des femmes et des enfants fut gardé chez le vieux cheikh qui les renvoya plus tard à Beïlan...

Quelques Turcs voulurent emmener une femme, Ekili Hosep, jeune mariée qu'ils venaient de rendre veuve ; à plusieurs reprises, ils l'attachèrent à la selle d'un cheval, mais en se débattant de toutes ses forces elle réussissait à se dégager de ses liens. Les Turcs exaspérés finirent par lui enlever tous ses vêtements et après l'avoir ainsi exposée aux regards et aux insultes de nombreux assistants, ils la massacrèrent de la plus barbare façon.

Sur d'autres points de la province d'Alep, les musulmans se livrèrent à des violences semblables. À Marache même, quarante Arméniens, surpris dans les rues, furent torturés et assommés (16 avril), mais le gouverneur arrêta à temps ce commencement de massacre. En revanche dans le district de Marache, notamment à Kichifli, à Orchan-oglou, dans seize autres villages, dans les fermes et dans les champs, on a tué, pillé et brûlé avec sauvagerie.

Dans le *caza* d'Andérine, plusieurs villages ont été détruits. N'ont été épargnés que ceux dont la population a passé à l'islamisme...

Dans la plaine de Geoksun, plus au nord, cinq villages ont été pillés. Les habitants se sont réfugiés partie à Geoksun et partie à Zeïtoun. Geoksun lui-même a été sauvé grâce à l'attitude du *kaïmakam* et à l'intervention des Circassiens qui pendant une semaine, du 17 au 24, armés d'excellents martinis, ont tenu en échec un millier de Turcs, de Kurdes et d'autres Circassiens.

Mais arrêtons ici ce récit d'horreurs. Notons seulement que ces événements ont eu une profonde répercussion dans toute l'Asie Mineure. Encore au mois de mai, il y avait danger de troubles sanglants à Kars, à Malatia, à Diarberkir, à Mouch, à Erzeroum. Sans la victoire remportée par les Jeunes-Turcs sur la réaction hamidienne, nul doute que la tuerie n'eût gagné l'Anatolie tout entière.

VI LE BILAN DES MASSACRES

Parlant des événements de Cilicie, M[onsieur] Roqueferrier, consul de France à Alep, qui avait assisté aux événements d'Erzeroum en 1895 à dit : « Je croyais avoir vu tout ce qu'un être humain peut voir d'horreurs. Ce que j'ai vu cette fois l'a surpassé »[55]. Divers autres témoins sont du même avis. Les précédentes tueries arméniennes, ordonnées à Yildiz, furent pratiquées sur un signe et s'arrêtèrent partout à jour fixe, à point nommé, lorsqu'on eut jugé assez abondante l'effusion du sang. Rien dans ces hécatombes n'avait le caractère d'un mouvement populaire, et les manifestations anti-chrétiennes qui les avaient marquées étaient tout artificielles, machinées pour les besoins de l'entreprise. À Adana, on a vu la même préméditation ; ici encore les choses se sont préparées et ont été exécutées suivant un mot d'ordre. Mais il y a eu réellement cette fois accès d'arménophobie parmi les Turcs et crise de fanatisme musulman, dus aux causes multiples plus haut exposées, et surtout à l'idée que l'islam serait, sous un régime constitutionnel, à la merci de la chrétienté. C'est ce qui explique l'intensité particulière du carnage de Cilicie et le si grand nombre de victimes sur un espace relativement restreint.

Au lendemain de cet attentat, la Porte faisait transmettre par les agences à la presse d'Occident, la dépêche suivante[56] :

Suivant un télégramme du gouverneur d'Adana, il y aurait eu dans toute cette province 1455 Arméniens tués et 382 blessés, alors que les musulmans auraient bien plus souffert et auraient eu 1924 tués et 533 blessés.

Plus tard, le gouvernement jeune-turc a reconnu qu'il y avait eu erreur : il rectifia en avouant 5249 Arméniens morts. Mais ce chiffre reste encore bien au-dessous de la vérité.

Laissons de côté les exposés des missionnaires qui parlent couramment de 25 et 30.000 morts. Voici d'abord la déclaration faite à la Chambre fran-

[55] Rapports des missionnaires catholiques.

[56] Le *Temps*, 12 mai 1909. La plupart des journaux publièrent cette dépêche avec la mention : « de source officieuse ».

çaise, dans sa séance du 17 mai 1909, par M[onsieur] Pichon, ministre des Affaires étrangères :

Il serait difficile de fixer le nombre des victimes ; d'après les communications qui ont été reçues par le département des affaires étrangères, elles se sont élevées à plusieurs milliers, peut-être vingt mille.

Prenons le premier rapport que le consul l'Angleterre, major Doughty-Wylie, adressa à la date du 22 avril à son chef, l'ambassadeur de Grande-Bretagne, à Constantinople. En voici le dernier paragraphe :

... Dans la ville d'Adana il semble qu'il y ait eu environ 2000 morts d'enterrés. En outre, un grand nombre de cadavres ont été jetés dans la rivière. Une fraction considérable de ces 2000 étaient des musulmans tués dans les rues, en faisant le coup de feu dans le quartier arménien[57].

Dans les villages au sujet desquels on ne saurait encore donner un chiffre exact, les pertes ont été énormes. Je pourrais les estimer entre 15 et 25.000. Parmi ceux-ci, très peu de musulmans, si tant est qu'il y en ait eu. (Of these very few if any can be Moslems).

Écrit immédiatement après le premier massacre d'Adana, ce rapport n'embrasse que la première période des troubles. À la date du 22 avril le chiffre de 25.000 était exagéré. Mais celui de 15.000 se rapprochait certainement de la vérité[58].

Voici maintenant la statistique publiée (septembre 1909) par le patriarcat arménien grégorien de Constantinople, après enquête faite sur place par ses délégués :

Arméniens Grégoriens.....		
» catholiques.....	18.839	
» protestants.....		
Grecs.....	1250	
Syriens.....	850	
Chaldéens.....	422	
Total.....	21.361	

Au mois de juin, deux députés, l'Arménien Babikian et le Turc Youssouf Kemal, furent chargés par la Chambre ottomane d'ouvrir une enquête sur le théâtre des événements. Voici leurs relevés dans l'ordre où ils ont été consignés dans leur rapport respectif :

[57] On se rappelle que pendant le premier massacre d'Adana, les Arméniens en se défendant ont infligé des pertes aux musulmans.

[58] Nous n'avons pu avoir communication du rapport où M[onsieur] Doughty-Wylie a fourni une statistique définitive.

Chiffres de Babikian.

Arméniens Grégoriens	17.975
» protestants	655
» catholiques	210
Grecs, Syriens, Chaldéens	745
Musulmans	620

Chiffres de Youssouf Kemal.

(*Vilayet* d'Adana).

Musulmans	1186
Arméniens Grégoriens	4597
» protestants	
» catholiques	
Syriens	418
» catholiques	62
Chaldéens	133
Grecs	33

(*Vilayet* d'Alep).

Musulmans	11
Douteux (?)	75
Arméniens	566

En résumé :

Totaux de Babikian.

Musulmans	620
Chrétiens divers	745
Arméniens	18.660

Totaux de Youssouf Kemal.

Musulmans	1197
Chrétiens divers	646
Arméniens	5153

Entre les deux totaux concernant les Arméniens tués, l'écart est énorme. Celui de Babikian se rapproche à peu de chose près, – il se trouve même au-dessous – du chiffre approximatif donné par M[onsieur] Pichon, de la statistique du patriarcat arménien, de l'évaluation sommaire du consul anglais, des calculs des missionnaires. Youssouf Kemal a relevé 5153 Arméniens pour les deux *vilayets* : or, rien que dans la ville d'Adana, il y a eu entre le premier et le second massacre plus de 5000 Arméniens tués et brûlés. Et malheureusement il faut bien admettre que les morts atteignent au bas mot le chiffre de 20.000.

* * *

Pour établir ce bilan approximatif, il ne faut pas se borner aux relevés faits dans les centres, villes ou villages, où l'on a massacré. Il y a bien des localités, proches ou même éloignées du *vilayet* d'Adana, qui n'ont point été atteintes et qui pourtant furent très éprouvées. Au printemps, de tous les points de l'Anatolie descendent par milliers dans la plaine cilicienne les ouvriers arméniens, que les travaux des champs y attirent. En avril dernier, il y en avait plus de 15.000, occupés principalement au sarclage du coton : il en était venu même de Sivas, de Baïbourt et d'Erzeroum. Beaucoup d'entre eux, surpris dans les fermes, dans les champs, dans les auberges, sur les grandes routes, ont partagé le sort de la population

sédentaire. Dans le district de Harpout, où grâce aux mesures prises par le *vali*, l'ordre n'a pas été troublé, il manque 1000 hommes. Dans le district de Marache, où on a relativement peu tué, 700, la plupart égorgés dans la plaine ; dans le même cas se trouve la région de Hadjine, où l'on a compté plus de 1500 morts. De petits villages, où pas un coup de fusil n'a été tiré, sont restés sans un homme valide. C'est ainsi, qu'entre Césarée et Sivas, à plusieurs kilomètres de la scène du drame, Gueremek a perdu 250 hommes, Chefrine 100, Bourhan 50. Au sud, dans le *vilayet* d'Alep, cinq villages, qui, grâce à la présence des navires de guerre européens dans la baie de Suédieh, n'ont été ni pillés ni même attaqués, ont perdu 97 hommes, tués à coups de hache dans une forêt ; 61 autres ont disparu. On pourrait citer bien des cas semblables, dont il convient de tenir compte quand on calcule le nombre de vies humaines qui ont été fauchées. Nous pouvons donc être sûrs de ne pas exagérer en adoptant le chiffre minimum de 20.000 Arméniens tués et brûlés, entre le 14 et le 30 avril. Mais la lugubre nomenclature ne s'arrête pas là. Il faut encore y inscrire tous ceux qui, ayant échappé aux meurtriers et aux incendiaires, ont succombé plus tard a leurs blessures, à la famine et surtout aux épidémies qui éclatèrent dans les villages infectés par l'odeur des cadavres, dans les camps où étaient concentrés les survivants.

À la date du 11 août, M[onsieur] Doughty-Wylie écrivait dans une lettre privée que « dans la seule ville d'Adana, il y avait 19.000 affamés ». Dans une lettre en date du 5 août, M[onsieur] Chambers disait : « 7000 Arméniens sont en danger de mort ». Voici un extrait d'un rapport de la mission catholique à l'« Œuvre d'Orient » de Paris :

Des milliers de personnes sont parquées là-bas dans un champ sans abri. Ces malheureux sont sans pain, sans vêtements. Vingt, trente enfants meurent chaque jour de la rougeole, des fièvres, de la petite vérole, surtout de la faim. Des blessés agonisent faute de soins...

Voici un passage d'un rapport de la mission américaine :

Nous parcourons le camp... La nuit, les femmes couvrent leurs enfants avec de misérables haillons ou avec des herbes. D'autres accroupies, grelottantes, entourent de leurs bras étroitement leurs enfants... Un homme essaye de garantir contre le froid quatre orphelins en partageant entre eux un lambeau de sac... Hier, quinze enfants sont morts de la rougeole, deux bébés de faim...[59]

[59] D'unt autre témoin : « Quelques-unes emportent des débris de bois demi-calcinés pour faire un peu de feu dans les campements. Ils ont ainsi le crève-cœur de brûler eux-mêmes ce qui reste de leurs maisons et leurs meubles. Ils ramassent aussi, tels des chiffonniers, les haillons sanglants ou noircis qui, dans leur indigence absolue, sont encore de précieux restes...

... Ces jours derniers, on leur a donné quelques tentes où ils se serrent l'un contre l'autre à étouffer,

Mêmes scènes dans les campements des districts, dans les villages.

À la date du 31 octobre, M[onsieur] Léopold Favre écrivait de Marache :

Avant-hier, la diaconesse – chef de l'hôpital allemand a passé quelques heures dans un village, à 4 kilomètres de Marache. C'est un village de 70 maisons ; il y avait 4 ou 5 malades par maison, malades de tout âge, d'une épidémie de dysenterie des plus violentes. Ces gens se nourrissaient depuis longtemps de racines et d'une sorte de grosse herbe. Leur village avait été brûlé ; mais les maisons nouvelles, ou plutôt les réduits, sont très malsains. Ils n'ont qu'une vingtaine de matelas pour 400 habitants, presque pas une couverture. Dans beaucoup de régions, ces Arméniens vont disparaître par la misère, la mauvaise nourriture, les maladies de toutes sortes, et pourtant ils sont incroyablement résistants. Cela fend le cœur. On voudrait pouvoir tout secourir, et l'on sent que ce que l'on fait n'est qu'un palliatif momentané.

À fin août le « Bible House » de Constantinople recevait d'Adana une liste où était porté le nombre des affamés et indigents à secourir. Voici quelques chiffres : à Adana 20.000, à Marache 14.000, à Alexandrette et Deurt-Yol 9000, à Kessab 3000, à Bagtché 1500, entre Tarse, Mersine et Antioche plusieurs milliers, etc., etc.

* * *

À la colonne des victimes, il faut encore inscrire tous ceux qui sont sortis de cet enfer infirmes, estropiés, impuissants pour tout travail ; ceux qui ont été frappés de folie et encore les femmes et les enfants convertis à l'islamisme, les jeunes filles enlevées, outragées, claustrées à tout jamais pour remplir un rôle cruel et bestial. On fit en Cilicie une moisson abondante de jeunes filles dont quelques-unes furent vendues par lots ou au détail. Un mois après le massacre, on vit arriver à Sivas, à neuf jours de marche d'Adana, un convoi de vierges achetées comme esclaves. D'autres cargaisons de chair vivante furent dirigés sur divers points d'Anatolie. Plus tard, par suite des réclamations des autorités ecclésiastiques arméniennes, ravisseurs et trafiquants ont dû restituer une partie de leurs proies. Mais en quel lamentable état les malheureuses, de toutes jeunes enfants pour la plupart, étaient réduites[60]. Presque toutes portaient en elles le fruit des infamies qu'elles eurent à subir. Il en est qui se sont donné la mort ; d'autres

---

mais c'est peu de choses pour tout ce monde ; le reste couche en plein air, à terre sous les arbres ou sous des manteaux étendus pour les préserver de la rosée. Car après l'accablante chaleur des jours d'Orient, une fraîcheur glacée tombe dans la plaine des montagnes neigeuses, pénètre dans ces pauvres corps de citadins habitués au confortable. Et les maladies les déciment. Si cela devrait durer longtemps, il n'en resterait bientôt plus... *Au pays des massacres*, par Jean d'Annezay [p. 13, 18] ».

[60] « Les musulmans de la basse classe, dit M[onsieur] Jean d'Annezay, se vantent impudemment de leurs forfaits de tout genre. Les notables, plus prudents, n'en causent qu'en petit comité. L'un d'eux dit en riant devant un Européen qu'*à partir de dix ans, il n'a plus de filles arméniennes, plus que des femmes* ». Ibid. [, p. 29-30] .

furent recueillies dans des hospices pour être soignées. À Constantinople, des dames de la société arménienne ont organisé une œuvre où des orphelines de Cilicie, dont beaucoup âgées à peine de douze ans, attendent leur délivrance.

* * *

Pendant que se poursuivait le massacre, une partie des populations côtières ont fui le pays. Rien de plus pitoyable que ces épaves d'un peuple dispersées à tous les vents au hasard des navires qui les ont recueillies.

À demi-morts d'épouvante, de fatigue et de faim, la plupart ne se souvenaient plus de grand-chose. À plusieurs il fallut de longs jours avant de recouvrer la mémoire. Certains ne savaient point de combien de membres se composait leur famille avant le drame, et des semaines ont été nécessaires souvent pour reconstituer un foyer non pas détruit, mais simplement dispersé. Tel individu tenu pour mort avait gagné l'Égypte, tandis que sa femme s'était réfugiée à Chypre et ses enfants en Syrie[61].

De même, au lendemain des troubles, ceux qui malgré l'interdiction de quitter le pays, réussirent à se sauver, ont gagné Chypre, le Liban, l'Égypte, l'Amérique. Durant tout l'été, les églises arméniennes du Caire et d'Alexandrie étaient remplies de réfugiés « dont plusieurs n'avaient pas pu changer de linge depuis les événements du mois d'avril »[62]. Depuis, bon nombre d'entre eux se sont décidés à rentrer dans le pays natal et à essayer d'y refaire leur vie. Ils y trouvèrent à peine de quoi s'abriter :

Le mauvais temps et les nuits plus froides ne permettent plus de vivre sous les tentes comme pendant les beaux jours. Tous ces débris de familles, décimées ou dispersées, ont donc reflué peu à peu vers Adana, qui n'a plus que des ruines informes pour recevoir et loger ses habitants ! Tous ces malheureux grouillent maintenant dans d'infects taudis.

Dans une cour de moins de vingt mètres carrés, j'ai compté soixante personnes ; la terre nue pour plancher, pas même la natte qu'on trouve partout, jusque dans les maisons les plus pauvres. Pour toit une terrasse délabrée qui laisse passer l'eau comme un crible. Pauvres gens ! Ils seraient mieux en plein champ ; ils auraient la moisissure en moins, et en plus un air respirable.

Si vous aviez la curiosité de visiter les quartiers incendiés, vous seriez surpris, comme je l'ai été, de voir surgir du sein des ruines des ombres blotties sous une sorte de toiture noire et basse, que son peu d'élévation a

[61] *La Revue*, 1er nov[embre] 1919, les *Vêpres ciliciennes*, par Georges Vayssié.

[62] Rapport de la mission catholique (« Œuvre d'Orient » de Paris).

préservée de l'incendie, et qui maintenant sert de refuge et d'asile à ses propriétaires. C'est dans ce nid de hiboux qu'ils grelotteront cet hiver et attendront les beaux jours[63].

Dans la ville d'Adana, 1190 maisons, 5 écoles, 6 églises, tout le marché arménien avaient été la proie des flammes. Nous avons vu qu'à Tarse 800 maisons avaient brûlé, à Hassan-Beyli 416, à Bagtché 115, à Lapajli 120, à Indjirlick 145, à Osmanié 200 ; que dans maints bourgs, villages et hameaux il n'était plus resté une seule maison debout. Dans le seul district du Djébèl Béréket, 915 habitations – sans compter les boutiques et les échoppés – 6 églises, 12 écoles ont été consumées. Le député Youssouf Kemal a noté dans son rapport 5189 immeubles à reconstruire en Cilicie. Et ce chiffre est bien inférieur à la réalité. Une personnalité jeune-turque ayant enquêté à Adana, voulant atténuer la gravité de la catastrophe, m'a expliqué que la plupart de ces maisons n'étaient que de misérables cahutes de brique et de boue, sans valeur aucune. Qu'importe, puisqu'elles servaient à abriter une famille. Au reste, non seulement dans les villes comme Adana, Tarse ou Antioche, mais même dans les villages, couverts aujourd'hui de décombres, s'élevaient naguère bien de belles maisons de pierres, de solides constructions en maçonnerie. N'oublions pas, enfin, que ce ne furent pas seulement des foyers détruits, mais encore des champs dévastés, des machines agricoles, des bestiaux, des marchandises, des mobiliers volés, bref, un anéantissement, une dévastation effroyables. Et parmi ce peuple qui a connu le bien-être, l'aisance, la prospérité, c'est aujourd'hui un dénuement complet, une misère d'autant plus alarmante qu'il a été frappé à la tête, privé surtout de pères et de soutiens de famille.

[63] Rapport de la mission catholique (« Œuvre d'Orient » de Paris).

VII APRÈS LES MASSACRES

Au lendemain des atrocités de Cilicie, la Porte révoqua le gouverneur général Djévad, le commandant militaire, général Remzi, qu'elle remplaça respectivement par le Kurde Zihni pacha Baban-zadè, contre la nomination duquel protesta le patriarcat arménien, et le colonel jeune-turc Mehmed Ali bey. Soldats et irréguliers qui avaient trempé dans la tuerie furent licenciés, l'ordre rétabli dans une certaine mesure, l'état de siège proclamé. On annonça aussi l'intention de châtier les coupables avec la dernière sévérité. En fait, voici comment se passèrent les choses :

Il n'est malheureusement que trop certain que les nouveaux gouvernants s'occupent bien plus d'accuser les Arméniens que de rechercher les vrais coupables. C'est par centaines qu'on arrête les Arméniens, alors que les instigateurs des massacres restent impunis et dirigent même avec insolence l'œuvre de la justice[64].

Sur la façon dont se poursuivit cette œuvre de justice, les témoignages sont nombreux et unanimes. Voici celui de M[ada]me Doughty-Wylie :

Toute l'activité des autorités turques consiste à arrêter de pauvres Arméniens innocents et à les torturer jusqu'à ce qu'elles réussissent à leur extorquer des aveux de crimes imaginaires. Hier, pendant qu'on m'amenait un homme mutilé, il fut arrêté et conduit en prison. Je n'ose songer à son sort.....

La commission désignée par le Patriarcat arménien, chargée d'ouvrir une enquête au mois de mai, rendait compte de la situation dans les termes suivants, qui – on le verra plus loin – n'étaient point exagérés :

Nous sommes en mesure de vous assurer que la loi martiale n'a été proclamée que contre les Arméniens. Les Turcs, et principalement ceux qui furent les promoteurs des massacres, circulent librement dans les villes. Le journal *Itidal* continue à publier des articles de nature à exciter les Turcs

[64] Rapport de la mission américaine.

contre les Arméniens. Nous nous sommes adressés aux autorités, demandant à ce qu'un terme soit mis à la campagne dangereuse de cette feuille ; mais notre requête est restée sans effet. Nous avons formé une commission spéciale qui nous assistât dans l'accomplissement de notre mission. Mais l'autorité locale a arrêté et emprisonné un des membres de cette commission, M[onsieur] Kevork Couyoumdjian. En même temps on a mis en état d'arrestation un des notables de Mersine, M[onsieur] Dikran Achikian...

... Nulle facilité n'est accordée à ceux des Arméniens qui veulent se rendre d'une localité à une autre. Nulle sécurité n'existe non plus pour eux. La commission d'enquête siégeant à Adana a réprimandé les archevêques catholique et grec au sujet des dépêches qu'ils ont transmises sur la situation. Le président du comité local « Union et Progrès »[65], commissaire près la direction du chemin de fer, remplit très mal ses devoirs[66].

Abdülkader, un des principaux auteurs du massacre, son fils Abdurrahman, Ihsan Fikri[67], Ismaïl Sefa, Gulekli Tewfik, Bochnakzadé Salih, Batoumlou Osman et autres meneurs turcs, les assassins, les officiers et les fonctionnaires, leurs complices, tous étaient en liberté. Par un raffinement d'ironie, Abdülkader fut chargé de présider une espèce de comité ottoman de secours aux sinistrés. Et comme un Européen en exprimait son étonnement au *vali* Zihni pacha, celui-ci de répliquer vivement qu'Abdülkader était le plus honorable citoyen d'Adana.

Sur la façon dont procédèrent certaines « commissions de secours », un témoin m'a raconté ceci :

Des femmes se présentaient pour se faire accorder un subside. On leur demanda :

– Où est votre mari ?

– Tué.

– Votre fils ?

– Tué.

– Il vous est impossible de faire valoir vos droits, puisque vous n'êtes pas représentées par un homme.

Et on les renvoya sans autres formes de procès.

D'autres commissions furent chargées, dans les localités éprouvées, de l'opération délicate de veiller à la restitution du butin.

---

[65] Le rapport est daté de Mersine.

[66] Il s'agit d'un certain Osman bey, qui avait pris une part active au massacre dans la région de Tarse-Mersine.

[67] « Ihsan Fikri était hors de lui-même, comme un chasseur devant sa proie : ce soir-là, il prononça devant un nombreux public musulman son fameux discours de Saldjilar, qui était comme l'appel d'un général à son armée. Je puis dire, la main sur le cœur, que le principal responsable du massacre c'est Ihsan Fikri ». (Déclarations de Husseïn Daïm bey, ex-alaï-bey d'Adana, l'officier ottoman qui s'est admirablement conduit pendant toute cette affaire, au *Loussaper Arev* du Caire (n° du 1er novembre 1909).

On fait semblant de rendre une partie des objets volés, mais tout ce qui a de la valeur a été expédié loin et mis en sécurité. Dans bien des cas les pillards avérés ne sont pas même inquiétés et se servent, par exemple, ouvertement et impunément d'objets de ménage sous les yeux de leurs propriétaires. Comme en beaucoup d'endroits tous les membres d'une famille entière ont été exterminés, il arrive souvent que personne ne reste pour se plaindre d'avoir été dévalisé.

Cet extrait d'un rapport américain est corroboré par les lettres de différents missionnaires et de délégués des comités de secours internationaux. Il faut pourtant noter les efforts faits par certains fonctionnaires turcs pour faire rendre gorge aux pillards. À Kessab, le secrétaire du gouvernement militaire d'Alep a poursuivi les coupables avec une vigueur inusitée et réussi à faire rentrer les paysans arméniens en possession d'une partie de leurs biens et du quart des troupeaux enlevés.

Ces actes de fonctionnaires consciencieux d'autant plus méritoires qu'ils contrastaient avec l'indifférence, voulue on non, de la majorité du personnel gouvernemental, ne furent pas nombreux. En général la façon dont les autorités ont traité les indigents, les affamés, les malades et les blessés fut inqualifiable. La condition de tous ces misérables eût été encore plus douloureuse s'il ne s'était pas trouvé des hommes et des femmes – ces mêmes missionnaires, et quelques commerçants et industriels étrangers ou indigènes qui avaient donné des preuves de courage pendant le cours des massacres – pour s'empresser de soulager tant d'infortunes. Sous la présidence du major Doughty-Wylie et de son admirable femme un comité s'est formé organisant les ambulances, les orphelinats, les camps de concentration ; des fonds leur sont venus d'Angleterre, de France, de Suisse, d'Amérique, de Constantinople. De son côté le Parlement ottoman à voté successivement des crédits de 30.000 et de 200.000 l[ivres] t[urques], en faveur des sinistrés et pour la reconstruction des écoles et des maisons. Malheureusement ces secours sont tout à fait insuffisants, et malgré cet élan de charité internationale, malgré le magnifique dévouement des membres du comité, des êtres humains sont littéralement morts de faim. Ajoutons que sur la somme de 30.000 l[ivres] t[urques] la moitié seulement a été distribuée. « Le reste, écrivait à la date du 11 août le consul d'Angleterre, a passé on ne sait où ». Des abus ont été également commis dans le maniement du fonds de 200.000 l[ivres] t[urques], en certaines localités « où l'argent reste collé entre les doigts des fonctionnaires », écrit un autre témoin. Le *vali* actuel Djemal bey a eu la franchise de le reconnaître.

Djemal bey a pris possession de ses fonctions au mois d'août. C'est un officier distingué, homme de la nouvelle école, plein de bonne volonté,

qui a maté les agitateurs musulmans jusque là tout puissants et a pris énergiquement en main l'œuvre de relèvement. Si ses efforts n'ont pas eu des résultats pratiques plus satisfaisants, c'est qu'ils se heurtent à de grosses difficultés matérielles, et que le personnel dont Djemal bey dispose n'a guère changé. Encore au mois d'octobre le gouvernement n'avait rien fait pour la reconstruction des maisons et de plus il avait, pour des raisons d'édilité, fait défense absolue de bâtir. Depuis lors à Adana, à Marache, à Antioche, dans bien d'autres districts un certain nombre de maisons ont été réédifiées par les soins du comité international de secours et avec l'assistance de Djemal bey. Mais tout ce qui a été fait est bien peu de chose, et la famine et la misère sont épouvantables dans toute la région de Cilicie où la sécurité est d'ailleurs loin d'être rétablie complètement.

* * *

Examinons maintenant quelle fut en face de cette catastrophe l'attitude de la Chambre ottomane, du gouvernement constitutionnel, du parti jeune-turc.

Dès que la nouvelle du premier massacre fut connue à Smyrne, le comité « Union et Progrès » de cette ville dépêcha à Adana une commission qui s'efforça de calmer les esprits. De son côté, le comité de Constantinople, une fois débarrassé d'Abdülhamid, tourna son attention vers la Cilicie, et annonça son intention d'y organiser des expéditions disciplinaires. La Porte déclara aussi être résolue à agir avec la dernière sévérité et à remplir tout son devoir : « Faites-nous quelque crédit, disait Férid pacha, ministre de l'Intérieur, sous peu je mettrai tout en ordre ».

Quant à la Chambre ottomane[68], qui, grâce au système de géométrie électorale appliqué par les Jeunes-Turcs, se compose d'une énorme majorité turque, elle se montra plus réservée. Les premières dépêches officielles dont il fut donné lecture attribuaient aux musulmans un nombre de victimes plus grand qu'aux Arméniens, d'où la conclusion toute naturelle que c'étaient ces derniers qui avaient été les agresseurs. Il a fallu l'intervention énergique de quelques députés arméniens, notamment de M[essieurs] Zohrab et Bartgès [Vardgès] pour que le débat prît une tournure plus sérieuse. Le sous-secrétaire d'État à l'Intérieur Adil bey, pris à partie au sujet de sa dépêche : « Ne touchez pas aux Européens » se défendit mollement. Deux ou trois orateurs jeune-turcs célébrèrent les avantages de la fraternité des races, un seul député turc, Arif Ismet, flétrit l'attitude des autorités d'Adana et la Chambre se tint pour satisfaite. Depuis, dans toutes les séances où on essaya d'aborder la question, le Parlement ne mit pas plus d'empressement à l'examiner de près. Il se contenta de voter les crédits proposés par le gouvernement pour assister les sinistrés. Enfin, il chargea deux dé-

[68] Les Arméniens y comptent dix députés.

putés, l'Arménien Babikian et le Jeune-Turc Youssouf Kemal, d'aller faire sur place une enquête. Les deux délégués arrivèrent à Adana le 29 mai. Trois jours après Babikian laissa son collègue poursuivre son enquête et mena la sienne séparément. Trois semaines plus tard il revint à Constantinople. Les déclarations qu'il fit à la presse locale ne laissèrent pas de produire une vive impression, et amenèrent certains organes turcs à changer sensiblement de ton sur la question d'Adana. Le rapport de Babikian conclut à la non-culpabilité des Arméniens, à la responsabilité des autorités et de l'élément musulman, enfin à la partialité de la cour martiale. Babikian devait en donner lecture à la Chambre vers les premiers jours du mois d'août. Le 1er août il fut emporté brusquement par une brève maladie et on n'entendit plus parler de son rapport. Quant à Youssouf Kemal, son exposé, très différent de celui de son collègue, tend à faire retomber sur les Arméniens la meilleure part des responsabilités, impute à faute aux autorités leur faiblesse, admet des circonstances atténuantes pour la population musulmane d'Adana. Mais ce document non plus ne fut pas produit. Youssouf Kemal, abandonnant son mandat de député, ayant été nommé inspecteur des étudiants ottomans de Paris... Et c'est ainsi que la question d'Adana a été enterrée par la Chambre ottomane.

Quant à la Porte, elle a pris les mesures propres à conjurer le retour de désordres sanglants. Mais loin de chercher à établir les responsabilités, elle n'a fait qu'ordonner des simulacres d'enquêtes, surtout préoccupée d'atténuer l'impression que les tueries d'Adana pouvaient produire à l'étranger. Elle a dissimulé le nombre des victimes, dénaturé la vérité sur l'origine et les symptômes des troubles, affirmé qu'il était inexact que des Arméniens avaient été contraints d'embrasser l'islamisme, qu'ils s'y étaient convertis de plein gré[69]. Hilmi pacha prétendit même que « jamais les soldats des 2me et 3me corps d'armée » – les soldats « constitutionnels » dont on sait le rôle durant le deuxième massacre d'Adana – « ne sont capables de pareils méfaits »[70]. Les faits précis plus haut exposés nous permettent de révoquer en

[69] Dès le commencement, la diplomatie ottomane a si bien usé de ce procédé de démenti systématique, qui est traditionnel dans la politique de la Porte, que bien des grands journaux comme le *Temps* ou le *Times* ont pu être induits en erreur. Six jours après le premier massacre, le *Temps* (21 avril), disait dans son Bulletin de l'étranger : « Les nouvelles d'Asie Mineure, si elles ne sont pas sensiblement meilleures qu'hier, ne sont pas pires. Il n'y a pas eu de massacre, tout au plus des menaces... » On massacrait du 25 au 28 à Adana et le *Times* du 27 publiait une dépêche de Constantinople annonçant que Mahmoud Chevket pacha a reçu des télégrammes satisfaisants d'Adana et de Mersine ».

[70] Là dessus, voici un aveu, dépouillé d'artifice ; il est d'un soldat qui, dans une lettre datée de Mersine 20 mai, adressée à ses parents, interceptée et se trouvant, d'après la *Frankfurter Zeitung* entre les mains d'un consul, écrivait : « Nous sommes partis d'Andrinople il y a quarante jours, nous nous sommes rendus à Gallipoli, puis à Mersine, de là à Adana. Là nous avons déclaré la guerre aux Arméniens, nous avons tué 50.000 de ces chiens infidèles, dont le sang a inondé les rues, nous avons arrêté

doute cette assertion. Nous avons d'ailleurs sur ce point les déclarations formelles de M[onsieur] Pichon, ministre des Affaires étrangères de France, à la Chambre des députés (séance du 17 mai 1900) :

Il est arrivé malheureusement – a dit M[onsieur] Pichon – comme M[onsieur] Denys Cochin l'a rapporté, que des troupes qui avaient été envoyées pour prévenir et réprimer les attentats y ont, au contraire, participé. Le fait est exact. Il s'est produit tout à fait au début des troubles, à la date du 25 avril.

D'autre part, le gouvernement ottoman, aussi bien que le comité « Union et Progrès », ayant conscience de la force du parti réactionnaire, plutôt que de se risquer à sévir contre les coupables, ont préféré broder le thème d'une révolution arménienne : c'est la formule dont on se servait à Yildiz pour justifier les massacres. Les Arméniens s'étant défendus dans les quelques endroits où ils étaient en état de le faire, ils furent représentés comme des agresseurs et des rebelles. En outre, on a cherché à démontrer que le fanatisme musulman n'est qu'une légende et enfin à nier que les autorités aient eu une part quelconque aux massacres.

Toutes ces allégations s'accordent mal non seulement avec les faits mais encore entre elles. Attribuer les atrocités d'Adana à des menées révolutionnaires arméniennes, c'est y voir un châtiment, une œuvre de répression ; c'est, dès lors, les ratifier, et en quelque manière les légitimer ; c'est aussi avouer la participation à cette œuvre de répression de ces mêmes fonctionnaires qu'on a prétendu décharger.

Le comité « Union et Progrès » n'a pas eu non plus le courage d'envisager en face et de reconnaître la vérité. De ce côté aussi on a essayé de faire endosser la responsabilité du désastre aux Arméniens. Un Jeune-Turc, membre influent du comité, Hakki bey, attaché militaire à l'ambassade ottomane à Vienne, se faisait l'interprète des sentiments de ses collègues lorsqu'il disait au correspondant du *Temps* (28 mai 1909), à Vienne :

On exagère. Votre presse européenne ne nous montre pas toujours beaucoup de bienveillance. En fait nous savons aujourd'hui que les troubles d'Adana furent fomentés de Constantinople. Nous avons saisi des dépêches qui prouvent que le comité arménien cherchait une intervention de l'Europe.

Mis en demeure par les Arméniens de faire la preuve de ce qu'ils venait d'avancer en produisant copie de ces dépêches, Hakki bey a préféré garder le silence.

Dès la proclamation de l'état de siège en Cilicie, c'est-à-dire depuis le mois de mai, quatre cours martiales ont fonctionné, deux à Adana, une troisième à Erzine et une autre à Marache. Leurs membres, m'a dit un dé-

---

ceux qui avaient survécu et les avons livrés au gouvernement ». *(Frankfurter Zeitung,* 20 juin 1909).

puté turc, avaient été « triés sur le volet », c'étaient « des Jeunes-Turcs convaincus et éprouvés ». Dans le premier rapport soumis à la Porte par la cour martiale, en juillet, on trouve le passage suivant :

Dans l'espoir de se rendre indépendants, les Arméniens ont prêté l'oreille aux suggestions des agents de la propagande révolutionnaire qui considéraient le littoral d'Adana, habité par de nombreux étrangers, comme un terrain autrement favorable que le Kurdistan à la préparation d'un mouvement insurrectionnel.

On a vu, au début de cette étude, combien tendancieuse est l'accusation portée à cet égard contre les Arméniens. Sur ce point, le rapport du consul d'Angleterre, major Doughty-Wylie, est formel :

Je ne crois à aucune révolution arménienne visant à créer un royaume indépendant à la faveur d'une intervention étrangère. Si les Arméniens avaient poursuivi un but semblable, ils se fussent retirés en masse, dans les montagnes, où ils auraient pu mieux se défendre. Ils n'auraient jamais laissé tant de milliers de moissonneurs, dont beaucoup étaient des frères et des parents de ceux d'Adana, épars sans armes dans la campagne. De plus, il est ridicule de supposer que même les Arméniens armés, qui ne l'étaient que de revolvers et de fusils de chasse, se pussent croire capables de faire face à l'armée ottomane. Quant à une intervention étrangère, la plus mince connaissance de la politique les eût convaincus de l'absurdité d'une telle idée.

Dans ce même rapport, le major Doughty-Wylie rend responsable le gouvernement local, « qui, dès le début, aurait pu réprimer les indices de désordres ».

Se rendant aux raisons du Patriarcat et des députés arméniens, le conseil des ministres lui-même finit par rétracter officiellement les accusations portées contre les Arméniens de Cilicie, en déclarant, dans une circulaire adressée le 1er août aux gouverneurs des provinces, que, depuis l'établissement de la Constitution, l'activité des comités « *Drochak* » et « *Hintchak* » n'avait rien de révolutionnaire ; qu'au contraire ces comités avaient témoigné leur loyalisme envers « un régime à l'instauration duquel ils avaient coopéré », que les Arméniens « ne se sont point départis de leur fidélité au puissant gouvernement ottoman », que « la terrible calamité » fut le résultat d'un « malentendu » et d'« une interprétation erronée donnée par quelques ignorants aux griefs que les Arméniens, se basant sur la liberté et la Constitution, avaient formulés contre ceux qui, s'inspirant des procédés tyranniques de l'absolutisme, ont voulu troubler la concorde fraternelle entre les éléments ottomans », que « l'origine du désastre est attribuable au manquement des fonctionnaires à leurs devoirs », que « tout cela ressortait des

enquêtes de la cour martiale » et que « les véritables instigateurs de ces tristes événements seront punis conformément à la loi ».

* * *

Malgré ces déclarations officielles, les tribunaux militaires ont persisté à juger les Arméniens comme rebelles, sans permettre d'ailleurs à ceux-ci de faire la preuve du contraire ; à mener leur enquête avec l'assistance des fonctionnaires les plus notoirement compromis ; à se laisser diriger par les provocateurs et les organisateurs des massacres ; enfin à se baser sur de fausses dépositions aussitôt qu'il s'agissait d'inculper un chrétien, et à récuser les dépositions des Arméniens dès qu'elles visaient un musulman ou qu'elles étaient susceptibles d'innocenter leurs congénères.

Sur la partialité des cours martiales, nous possédons de nombreux témoignages[71]. Bornons-nous à quelques citations empruntées aux rapports de la mission américaine, qui sont particulièrement précis.

L'Arménien qui ose témoigner contre un musulman s'expose à de sérieux dangers. De témoin à charge, il est aussitôt transformé en accusé, et comme on trouve nombre de témoins pour faire n'importe quelle déposition, les Arméniens jugent plus prudent d'abandonner l'accusation et de garder le silence.

D'un autre rapport :

Bien des gens sont gardés en prison par suite des fausses accusations dont ils ont été l'objet. Il semble que chacun puisse être arrêté et emprisonné sur un mot prononcé par un musulman. Je ne connais aucun cas où le témoignage d'un Arménien appelé à déposer ait été accepté.

Dans cette hâte à inculper les Arméniens, on va jusqu'à assigner en justice des individus trépassés plusieurs mois avant les troubles. Parmi les vivants, ce ne sont pas seulement ceux qui ont défendu leur vie, la vie et l'honneur de leurs familles, qui sont jetés en prison après un jugement sommaire, mais encore des gens qui, durant le massacre, ont eu soin de se cacher.

Un Arménien a été condamné à 10 ans de prison. Il avait des témoins prêts à déclarer que, durant les massacres, il était réfugié dans l'école des jésuites. Ses témoins n'ont pas été cités. En revanche, c'est sur le faux témoignage de trois musulmans qu'on s'est basé pour le condamner.

Autre fait relaté dans plusieurs rapports : le 14 avril, au moment où

---

[71] Voici celui de Husseïn Daïm bey, l'officier turc plus haut cité, qui eut le courage de faire la déclaration suivante à un rédacteur du *Loussaper Arev*, du Caire (1er nov[embre] 1909) :

« Les cours ont partout conduit l'œuvre de justice dans une direction et avec un esprit différents. Les Arméniens étaient déjà tellement écrasés, tellement terrorisés, que le fait de se présenter devant les cours martiales était pour eux une seconde torture. En un mot, ce n'est pas sur des faits réels que les sentences ont été prononcées, mais pour prononcer des sentences arrêtées d'avance, on cherchait et l'on produisait des faits ».

éclataient les premiers désordres, l'Arménien Giragos Kechichian se trouvait dans le local de la Banque ottomane – établissement européen – où il était allé pour toucher une avance de 400 l[ivres] t[urques] sur une partie de sésames. Il y resta durant quatre jours, jusqu'à ce que le danger d'être massacré ait disparu. Or, malgré l'attestation du directeur et du personnel de l'établissement, Kechichian, accusé par deux musulmans, ses ennemis, d'avoir pris part aux troubles a été condamné à la peine capitale !

Comme pour mieux prouver que les Arméniens s'étaient révoltés, la cour martiale a infligé, par contumace, à l'évêque d'Adana, M[onseigneu]r Moucheg, qui fut représenté comme le chef des rebelles, 101 ans de travaux forcés. Se trouvant en Égypte au moment de l'attentat, il s'était pourtant embarqué immédiatement pour regagner son diocèse, mais il s'était vu interdire l'accès du territoire ottoman.

D'autres ecclésiastiques, comme le vicaire épiscopal de Deurt-Yol, l'évêque de Hadjine furent traités comme de vulgaires criminels. Le cas de ce dernier, M[onseigneu]r Nersès Danielian, est particulièrement typique. Durant les troubles, ce prélat avait déployé beaucoup d'énergie pour empêcher que les Arméniens de la ville de Hadjine, plus nombreux que les musulmans, se livrassent à des représailles. Il avait fait poster une garde arménienne à l'entrée d'une mosquée et organisé la protection des familles turques. Les musulmans ont d'ailleurs déposé en sa faveur par devant la cour martiale de Marache. Nonobstant, il fut emprisonné, et ce n'est qu'après deux mois de protestations et de démarches actives que le patriarche arménien a pu le faire relaxer.

À propos de Hadjine, on lit dans une lettre d'une missionnaire, M[ademoise]lle Rose Lamber, que quelques-uns d'entre les musulmans impliqués dans les tueries qui ensanglantèrent les environs de Hadjine, ayant été interrogés par la cour de Marache, ont reconnu qu'ils s'étaient mis en campagne sur les faux bruits répandus par les Turcs de Hadjine, que les Arméniens les avaient attaqués. À tous ces assommeurs, on se contenta de donner de bons conseils, après quoi on les renvoya purement et simplement. Par contre, on opéra nombre d'arrestations parmi les Arméniens.

Ceux-là mêmes qui avaient distribué du pain aux Arméniens chargés de la garde de la ville, ou qui, le premier jour, avaient conseillé la fermeture des boutiques du marché, durent comparaître devant le tribunal. Beaucoup furent reconnus coupables et renvoyés devant la cour supérieur d'Erzine, qui en condamna 22 à la détention dans la forteresse de Payas ; 33 autres attendent la sentence des juges[72].

[72] Cette lettre est datée du 31 juillet.

Au sujet des incidents de Hadjine, un autre missionnaire, M[onsieur] Fowle, écrit à la date du 3 août :

Le crime des Arméniens de Hadjine consiste en ce que quelques primats avaient approvisionné de poudre et de pain les hommes chargés de défendre la ville contre les Turcs, et aussi en ce que ces gardes ripostaient de temps en temps à la grêle de projectiles des assaillants, afin de les tenir à distance jusqu'à ce que fussent arrivées les troupes expédiées par le gouvernement. À leur apparition, ces troupes furent accueillies avec des cris de joie et de reconnaissance. Pourtant ce sont ces gens par qui la ville avait été protégée et sauvée qui ont été condamnés, comme s'ils eussent été les fauteurs des troubles. Quant aux Turcs qui avaient dirigé une attaque contre Hadjine, on estima qu'ils méritaient d'être acquittés... À l'heure qu'il est 54 Arméniens de Hadjine sont en prison. Pas un Turc n'a été condamné.

M. Lawson Chambers, missionnaire canadien, résume la situation d'un mot : il proteste de sa vive sympathie pour les Jeunes-Turcs, mais se dit obligé de reconnaître que « la première mesure prise par eux a consisté à jeter en prison ceux des Arméniens qui ont échappé au massacre ».

Pour nous qui avons assisté à tout, écrit une autre missionnaire, miss E. Webb, l'injustice est criante.

Mais voici qui est encore plus grave que les cas qui viennent d'être signalés. En maintes circonstances, les autorités ont usé de moyens violents, notamment de la bastonnade, soit « pour obliger des innocents à se reconnaître par écrit coupables, ou à porter de faux témoignages »[73], soit pour obtenir telle ou telle déclaration.

Télégramme en date du 20 août émanant d'un membre du comité international du secours :

Dix-sept chefs arméniens de Deurt-Yol ont été emprisonnés à Payas, et pendant six jours on a exercé une pression sur eux pour les contraindre à demander une amnistie générale et à retirer toute réclamation d'indemnité pour les pertes éprouvées.

Autre dépêche, même source :

Les hommes de Deurt-Yol sont traités avec une grande cruauté, placés dans les parties les plus malsaines de la prison, et torturés.

* * *

On ne pouvait cependant pas réserver aux seuls innocents les rigueurs de la justice, et il a bien fallu arrêter, emprisonner ou pendre quelques musulmans. Ceux-ci furent choisis non parmi les promoteurs, mais dans le tas de pauvres hères qui, bien qu'ayant sur la conscience pas mal de crimes, étaient en somme moins coupables que ceux qui les avaient menés

[72] Cette lettre est datée du 31 juillet.

au massacre. De plus, on a eu soin de leur adjoindre un certain nombre d'Arméniens, dont les uns avaient eu l'incroyable audace de se défendre contre leurs agresseurs, alors que les autres n'avaient même pas cela à se reprocher. Il paraît qu'on ne pouvait se passer d'englober ainsi des boucs émissaires dans un semblant de répression générale, et cela afin de désarmer les griefs de l'élément turc, point accoutumé à voir des coreligionnaires expier le sang chrétien qu'ils avaient versé. Cela permettait au surplus d'accréditer la légende qui représente les Arméniens comme ayant provoqué les troubles. C'est ainsi qu'au mois de juin eut lieu à Adana l'exécution de 9 Turcs et de 6 Arméniens. Au début, ayant fait cet exemple, alors que, d'autre part il avait rempli les prisons d'Arméniens, le premier conseil de guerre, présidé par Kenan pacha, estima sa mission terminée.

Nous avons, dit le rapport officiel de la commission, appliqué la peine de mort à 15 individus, dont 9 Turcs et 6 Arméniens. Mais si nous voulons user de la même rigueur à l'égard de tous les coupables, il faudrait condamner à mort 7 à 8000, aux travaux forcés 10 à 15.000 et à des peines plus légères plus de 80.000 individus. Si vous jugez nécessaire de priver l'agriculture de bras, nous établirons une zone militaire autour de la ville et infligerons ces punitions.

Ainsi, sur plus de 100.000 individus, assassins, pillards ou incendiaires, les juges jeunes-turcs avaient cru opportun de n'en condamner à mort que 9, et encore en y joignant 6 chrétiens innocents. Il est vrai que si on avait voulu frapper tous les criminels, il eût fallu établir plusieurs milliers de potences. Mais on pouvait du moins s'attendre à ce que la justice atteignît quelques personnages qui avaient, les uns, dirigé et organisé, les autres, toléré ou secondé le massacre. Il n'en fut rien. Trois mois après la tuerie, et par suite des incessantes protestations du Patriarcat arménien, la Porte ordonna que fussent traduits en justice quelques-uns des principaux coupables ; les peines qui leur furent imparties ne sont pas seulement dérisoires mais encore platoniques. Le *vali* Djévad bey fut condamné à six ans d'interdiction des fonctions administratives, puis, sur les réclamations du patriarcat, à la même peine à perpétuité. Remzi pacha a eu trois mois de prison, que d'ailleurs il n'a pas purgés. Ihsan Fikri fut censé être déporté ; en réalité, laissé libre de voyager, il se rendit d'abord au Caire, puis gagna Constantinople.

Abdülkader fut acquitté ; on le pria seulement de s'éloigner pendant quelque temps d'Adana et de voyager de son côté. Le cas d'Assaf bey, le préfet de Djébèl Béréket, est particulièrement typique. Ce fonctionnaire avait notoirement, ouvertement préparé la tuerie dans les districts ressortissant à son autorité. C'est lui qui arma et lâcha sur les villages arméniens

30.000 assommeurs, et commanda cette armée comme un général en campagne ; c'est encore lui qui, pour attiser le zèle des massacreurs d'Adana, lança des télégrammes où il représentait les villageois arméniens marchant sur la ville. Cet homme a été acquitté par le conseil de guerre siégeant à Erzine. Malgré la promesse réitérée du conseil des ministres au Patriarcat, qu'il serait procédé à la révision de son procès[74], Assaf est toujours en liberté. Au mois de novembre, il a visité Paris. Bien qu'on pût dès lors le condamner en toute tranquillité, toute contrainte par corps étant à son endroit plutôt malaisée, il ne semble pas qu'on s'y soit sérieusement décidé.

---

[74] Le *Tasviri-Efkiar*, organe jeune-turc, dirigé par Ebuzzia-Tewfik, député d'Attalia, dans son n° du 6/19 juillet 1909, appréciait cette décision dans les termes suivants :

« Nous estimons que des jugements rendus par des cours martiales, qu'ils portent acquittement ou condamnation, ne comportent pas de révision. Aussi protestons-nous contre ceux qui taxent d'injustice ou de partialité la cour d'Erzine, à l'égard de laquelle nous avons une confiance absolue et qui, nous en sommes persuadés, a jugé selon sa conscience seulement ».

Sauf de rares exceptions, le langage que la presse jeune-turque a tenu sur les affaires d'Adana, a été lamentable. Répondant aux griefs formulés par les journaux arméniens, l'*Ikdam* (28 août/9 septembre) disait :

« Notre gouvernement constitutionnel ayant envoyé sur les lieux des troubles, des conseils de guerre, a eu soin d'appliquer la justice dans la mesure du possible ».

Du *Sandjak* (30 mai/12 juin) :

« Nos concitoyens arméniens ayant cherché à présenter au monde les scènes d'Adana dans toute leur horreur et leur sauvagerie, ont éparpillé un peu partout veuves et orphelins. Mais est-ce que les Turcs tués pendant les massacres sont en bois, et les orphelins qu'ils ont laissés, ne compte-ils donc pas ? Nous autres Turcs, nous nous comportons dans tous nos actes en vrais Ottomans, en considérant comme Ottomans tous nos concitoyens. Malheureusement ceux-ci ne répondent pas à nos sentiments et à nos idées ».

Toutefois, certains organes turcs flétrirent hautement les attentats de Cilicie. Dans le *Siperi-Saikaï-Hurriet* (n° du 6 juillet), après avoir évoqué le souvenir des vêpres arméniennes de 1895 et attribué la responsabilité de celles de 1909 au régime hamidien, l'auteur de l'article, un officier turc, disait :

« Des orphelins, des veuves, affamés, nus pieds, errent çà et là, des milliers de familles fuient la patrie. Nous sommes convaincu que le gouvernement remplit tout son devoir, mais ce qui s'est passé constitue une calamité si grande que cela suffirait à occuper un gouvernement pendant des années. Il n'est pas de sacrifices que nous ne devions nous imposer pour remédier à cette catastrophe, parce que la prospérité de la patrie exige que de telles plaies soient guéries le plus tôt possible ».

Voici dans le *Tanine*, l'organe jeune-turc le plus répandu, un article d'une noble femme, M[ada]me Khalidè Salih :

« ... Je viens à vous, Arméniens ! Au nom de cette race qui a consacré la liberté, je vous demande pardon, écrasée de douleur et de honte, pour les malheurs inouïs qui vous accablent. Au nom de ma race, je sens le besoin de pleurer à genoux sur les tombes de ceux, grands et petits, qui tombèrent martyrs, et je partage la douleur de ceux que cette épouvantable catastrophe a forcés à enterrer leurs bien-aimés.

... Et maintenant la parole est à vous, ô grande et jeune nation ottomane... En avant, compatriotes ! Ce sont là nos frères arméniens, vos compagnons de lutte, qui ont versé leur sang pour la liberté... Si vous ne les vengez pas eux, leurs femmes et leurs enfants, si vous ne punissez pas les criminels qui ont déshonoré notre race, il me semble que la Jeune-Turquie demeurera entachée d'une souillure d'éternelle honte... ».

Et voici dans ce même journal (le *Tanine*, 10 juillet), sous la signature de son directeur, le député Husseïn Djahid :

« ... Des hommes, des femmes, des enfants ont été massacrés, brûlés, étranglés avec une cruauté brutale. Environ 20.000 de nos compatriotes ont été exterminés, des familles entières anéanties, des orphelins restés sans protection. Tout le monde civilisé se détourne avec dégoût de ce spectacle... ».

À force de doléances, de démarches et d'instances, le Patriarcat arménien a fini par obtenir, à défaut des réparations nécessaires, quelques grains de mil. Kenan pacha, président de la première cour martiale, fut remplacé au mois de juillet par Ismaïl Fadil pacha. Environ 200 musulmans furent condamnés à la prison ou à la relégation dans d'autres provinces d'Anatolie, une quarantaine d'autres, des comparses pour la plupart, à la pendaison. Cette fois, on a même décrété la peine capitale contre trois *muftis*, très gravement compromis. Mais, malgré les assurances, maintes fois renouvelées, du grand vizir Hilmi au Patriarcat qu'aucun Arménien ne serait plus exécuté, on condamna à mort 5 autres Arméniens. Sur de nouvelles protestations du Patriarcat, la Porte a fait surseoir à cette exécution et, après d'interminables pourparlers, elle a fait commuer la peine de mort prononcée contre ces Arméniens innocents de tout crime, en celle de détention à perpétuité, tout en faisant d'ailleurs bénéficier d'une même mesure les assassins musulmans. D'autre part, la Porte n'a tenu aucune de ses promesses sur des points essentiels ; elle s'est bornée à accorder des satisfactions illusoires, elle a laissé pourrir dans les prisons des Arméniens victimes d'imputations calomnieuses, alors que de nombreux notables turcs, des officiers, des fonctionnaires ayant pris part au mouvement antiarménien étaient – et sont encore – en liberté. Toutes ces raisons ont déterminé le patriarche grégorien de Constantinople, M[onseigneu]r Tourian, homme modéré et conciliant s'il en fut, à donner sa démission, au mois de septembre dernier. Dans un mémorandum adressé à la Porte, M[onseigneu]r Tourian écrivait :

... Nous espérions que les provocateurs et les organisateurs de cette terrible catastrophe seraient soumis à un jugement sérieux et qu'ils auraient été éloignés pour toujours. Malheureusement la déclaration officielle faite par le gouvernement est restée sans résultat dans la pratique. Bien au contraire, les sentences prononcées, opposées aux principes les plus formels de la justice et de la légalité et incompatibles avec des droits incontestables, ont été approuvées. Cela a jeté dans le plus profond désespoir les Arméniens qui de tout temps ont constitué un des plus fidèles éléments de l'Empire... En présence de cette situation, conclut le patriarche, je me vois dans la triste obligation de donner ma démission.

Réponse de la Porte, transmise par le ministre de la justice et des cultes :

Le conseil des ministres a pris connaissance des deux *takrirs* que vous

---

Cependant, le moment venu de rendre justice aux victimes, la presse turque, y compris ce même *Tanine*, prit fait et cause pour le gouvernement et les juges d'Adana, en des termes qui ne pouvaient plus laisser la moindre illusion sur les véritables sentiments dont le parti ottoman dit libéral est animé à l'égard des races chrétiennes de l'Empire.

avez présentés au grand vézirat et par lesquels, après avoir fait certaines déclarations à propos des événements d'Adana, vous annonciez votre démission.

L'unique but du gouvernement est de voir tous les éléments ottomans, sans distinction de race et de religion, jouir des bienfaits de la justice et de la sécurité. Le gouvernement ne saurait admettre la moindre tolérance envers ceux qui osent troubler l'ordre et la tranquillité du pays et semer la discorde et l'animosité entre les divers éléments. C'est ainsi que le gouvernement n'a reculé devant aucun effort pour punir d'une manière exemplaire et dans les limites de la justice et conformément aux lois, les fauteurs et organisateurs des événements regrettables d'Adana. Grâce aux mesures efficaces prises, l'union et l'accord ont été rétablis entre les éléments et toutes les dispositions ont été prises pour prévenir à jamais la répétition de parails événements déplorables. À ce point de vue, il ne reste donc aucun motif sérieux de découragement pour les Arméniens, qui constituent un des fidèles éléments de l'Empire. S'il y a même des protestations à élever contre les décisions prises sur place à propos des événements, le conseil des ministres, qui a assumé la responsabilité devant les Chambres, se fera un devoir de réviser ces décisions et de faire éclater la vérité.

Le pouvoir exécutif a donné les preuves les plus patentes de sa sollicitude envers tous ses sujets en leur accordant toutes sortes de facilités et en consentant à des sacrifices matériels pour soulager et atténuer les misères des éprouvés d'Adana. Fidèle à ses devoirs et à la responsabilité qu'il a assumée, le pouvoir exécutif ne se départira point dans l'avenir de cette ligne de conduite.

En présence des explications ci-dessus détaillées, Votre Béatitude sera certainement convaincue qu'insister dans sa démission ne serait pas conforme aux sentiments patriotiques qui l'animent. Le conseil des ministres est donc persuadé que vous voudrez bien renoncer à votre démission et reprendre, comme par le passé, votre *tâche spirituelle*. C'est sur la décision du conseil d'État que j'ai l'honneur de vous adresser la présente.

Cette réponse pouvait d'autant moins satisfaire le Patriarcat, qu'elle ne faisait que renouveler de vagues assurances, déjà précédemment données et restées jusque-là, et d'ailleurs jusqu'ici, lettre morte ; qu'en outre, dans ce document, la Porte prétendait que les vrais fauteurs des troubles avaient été châtiés ; que, de plus, la note de la Porte rouvrait un débat plus important, celui des privilèges et de la juridiction civile des partriarcats, dont il a beaucoup été question depuis le rétablissement de la constitution en Turquie.

On sait que, conformément à une doctrine fondamentale de l'islam et aux capitulations qui régissent depuis des siècles les rapports de l'État musulman et de ses sujets chrétiens, ceux-ci groupés, suivant la confession

dont ils se réclament, en « nations », jouissent d'une autonomie ecclésiastique et scolaire, conservent leur organisation sociale et leur statut personnel, inséparable de la religion aux yeux du musulman. En vertu de ces prérogatives, qui, étant donnée l'essence purement théocratique de l'État islamique, constituent des droits inaliénables, confirmés d'ailleurs à plusieurs reprises par des firmans impériaux et par la Constitution de 1876 elle-même, actuellement en vigueur, un patriarche, qu'il soit grec, arménien ou autre, indépendamment de ses attributions spirituelles, est investi d'une juridiction temporelle plus ou moins étendue ; il défend auprès du gouvernement les intérêts de ses ouailles et, d'une façon générale, il représente la nation ou communauté dont il est le chef. C'est ce droit que les Jeunes-Turcs ont, vainement d'ailleurs, tenté de supprimer. Leur thèse consiste à dire que ces prérogatives des chrétiens ne cadrent pas avec l'ensemble harmonique des nouvelles institutions, que dans une Turquie constitutionnelle, la justice étant égale pour tous indistinctement, musulmans ou non musulmans, il ne doit point y avoir de privilèges au sein de la liberté. À ce langage, qu'inspire l'esprit de panottomanisme qui guide les réformateurs jeunes-turcs, les patriarcats répondent en se prévalant du caractère imprescriptible de leurs chartes et de l'impossibilité de renoncer aux droits de leurs ouailles en matière civile dans un État qui, malgré la constitution, demeure et demeurera toujours, si loin qu'on aille dans la voie de la sécularisation, une théocratie musulmane. À ces raisons d'ordre légal, on pourrait en ajouter d'autres, d'une valeur pratique, le fait notamment qu'il n'y a pas grand-chose de changé en Turquie à l'égard des chrétiens, que ceux-ci n'ont point encore connu les bienfaits d'une administration libérale et d'une justice digne de ce nom. Les sentences de la cour d'Adana en sont la meilleure preuve.

Une autre question épineuse qu'a fait naître entre le Patriarcat et la Porte le nationalisme des ministres jeunes-turcs, c'est celle des orphelins d'Adana. Sous prétexte de laïcité et de neutralité confessionnelle, le gouvernement a émis la prétention de créer un orphelinat où les enfants des chrétiens victimes des massacres, seraient élevés avec des enfants turcs, et recevraient, bien entendu, un enseignement purement turc. Le *vali* actuel d'Adana, Djemal bey, a eu la fâcheuse idée de défendre trop énergiquement ce projet à tendances panottomanes. « Si, déclare-t-il, des enfants n'ont plus ni père, ni mère, le gouvernement a le droit de les élever comme bon lui semble, et personne n'a rien à redire ». « Non pas, répond le Patriarcat arménien. Ces orphelins sont des enfants d'Arméniens, et le soin de leur éducation n'incombe pas aux établissements turcs, mais à ceux de la communauté arménienne ». Au surplus, déclarent les Arméniens, les

Turcs ne sauraient offrir les garanties de stabilité nécessaires à une création semblable. Ils ont d'ailleurs maintes fois parlé de créer des orphelinats, mais ils n'ont fait jusqu'ici que créer des orphelins. Enfin, ajoutent les Arméniens, en supposant que le gouvernement pût réaliser son projet, un orphelinat mixte équivaudrait à un second massacre, moral celui-là. Et ils repoussent ce projet, en reprochant aux Jeunes-Turcs de se préoccuper non pas de remédier à la douloureuse situation des chrétiens de Cilicie, mais de l'exploiter au contraire au profit de l'élément turc de cette province. N'a-t-on pas songé à y installer des colons musulmans pour noyer dans une masse turque ce qui a survécu d'Arméniens au massacre ? N'a-t-on pas fait annoncer que ces colons trouveraient dans la région d'Adana où s'établir, et que, de plus, ils auraient des chances d'y épouser des veuves possédant des terres ?...

* * *

Le conflit entre le patriarche Tourian et la Porte n'a pas encore pris fin[75]. On négocie depuis des mois sans résultat. Du côté arménien, on a fait preuve d'une évidente bonne volonté. Le comité arménien *Tachnakzoutioun,* que dirigent d'anciens révolutionnaires, mués en politiciens avisés et dont quelques-uns sont aujourd'hui députés à la Chambre ottomane, passant condamnation sur le passé, est allé jusqu'à conclure un arrangement avec l'« Union et Progrès » – dont il a adopté complètement le programme et appuie résolument la politique. L'élément laïque du conseil du Patriarcat se montre également très conciliant, trop conciliant au gré des ecclésiastiques. Quant à la Porte, elle hésite, promet, se rétracte, redonne de belles paroles et, en définitive, ne fait rien.

Cependant, de concession en concession, le Patriarcat arménien a fini par limiter ses réclamations. Il n'insiste plus actuellement que sur des points secondaires : reconstruction des écoles et des églises incendiées, restitution aux veuves et aux orphelins des immeubles et des terres usurpés par les musulmans, création d'ouvroirs pour des mères de famille n'ayant pas de soutien et dénuées de toute ressource, et allocation de certains subsides. Le conseil des ministres en est encore à délibérer sur la réponse à faire à ces demandes.

* * *

[75] Au moment de mettre sous presse ces pages, des dépêches de Constantinople annoncent que le patriarche, désireux de donner une preuve de plus de sa bonne volonté, a retiré sa démission (12 février 1910) en déclarant toutefois qu'il y reviendrait au cas où le ministère Hakki, suivant la polilique du cabinet Hilmi, persisterait à le berner de fausses promesses.

D'autre part, des letters et des télégrammes de l'Arménie kurde signalent de nouvelles petites tueries à Adildjévaz, à Van, à Khenous, à Malazgert, à Mouch.

Ce qui a beaucoup contribué à cette indifférence du gouvernement ottoman, c'est incontestablement l'attitude de l'Europe. Durant les massacres, les puissances ont envoyé des vaisseaux sur les côtes de Cilicie et de Syrie, et la présence de ces navires de guerre n'a certainement pas été tout à fait inutile. Il a suffi qu'une compagnie anglaise debarquât à Alexandrette pour que la tranquillité y fût instantanément rétablie. L'apparition en rade de Mersine de bâtiments étrangers, a eu le même effet immédiat ; de même pour Beyrouth, pour Lattakié et leurs environs. Mais cette intervention resta forcément limitée et ne servit à protéger que quelques points voisins de la côte. La catastrophe consommée, les puissances se sont bornées à donner à la Porte des conseils amicaux. Elles ne pouvaient aller plus loin. Elles sont irrémédiablement divisées sur les affaires turques. Leurs représentants à Constantinople, absorbés plus que jamais par la course aux affaires, aux commandes, aux concessions, ne s'occupent que de courtiser les Jeunes-Turcs, à peu près comme ils courtisaient Yildiz Kiosque.

Dans le monde parlementaire d'Occident, il ne s'est trouvé qu'un seul homme, M[onsieur] Denys Cochin, pour élever la voix[76] en faveur des victimes et pour proclamer qu'il est « de notre devoir de dire que nous entendons n'appuyer le régime jeune-turc qu'autant qu'il se montrera décidé à prouver sa volonté de suivre les règles de la civilisation. On peut regretter que notre ambassadeur n'ait pas, en ces circonstances, agi dans un sens suffisamment net ».

Le langage des grands organes de la presse occidentale n'a pas été moins encourageant pour la politique du gouvernement ottoman dans l'affaire d'Adana. Dans un article manifestement inspiré et dont la publication coïncidait avec l'arrivée de Mahmoud Chevket pacha à Paris – déjeuner à l'Élysée, visite au Creusot, etc., – le *Temps* (30 septembre 1909), parlant du différend arméno-turc, disait que « les arguments et les raisons que font valoir les Turcs en faveur de leur attitude ne sont pas sans force et sans valeur... Les massacres s'expliquent par l'opposition de l'état d'esprit des Arméniens et des musulmans de la région. Les Arméniens avaient accueilli avec enthousiasme l'ère de la liberté. Ils achetèrent des armes, voulurent épouser des filles de musulmans, firent jouer à Mersine une pièce où l'on glorifiait le royaume d'Arménie ». Que les Arméniens aient accueilli avec enthousiasme l'ère de la liberté, c'est incontestable ; mais est-ce donc de cela que les Jeunes-Turcs leur font grief ? Qu'ils aient acheté des armes et joué des pièces arméniennes, c'est également exact ; mais quant à avoir songé à épouser des musulmanes, voilà qui est du domaine

[76] Séance de la Chambre du 17 mai 1909.

de l'imagination[77]. Au surplus, toutes les accusations portées contre les Arméniens fussent-elles fondées, rien de saurait justifier les massacres, pas plus que l'impunité dont bénéficient les massacreurs.

* * *

L'holocauste de Cilicie n'est certes pas l'œuvre des Jeunes-Turcs. La responsabilité de ce monstrueux attentat incombe toute à la réaction et au régime hamidien. Mais le pouvoir des Jeunes-Turcs rétabli, il était de leur devoir en même temps que de leur intérêt d'accorder à la nation arménienne les réparations nécessaires et de démontrer du coup que les mots d'égalité et de fraternité dont ils émaillent à tout propos leurs discours et leurs écrits ne sont pas de vains mots.

En cette question, comme en bien d'autres, le nouveau régime a déçu les espérances les plus modérées. L'attitude de la Chambre ottomane, celle du parti jeune-turc et du gouvernement constitutionnel prête aux plus graves critiques. Sur ce point, d'aucuns ont cru trouver une excuse dans l'inexpérience politique des Jeunes-Turcs. Ils sont, dit-on, nouveaux au pouvoir dont bien des fils leur échappent. Cette raison ne saurait être valablement invoquée dans l'espèce. Il s'agit ici d'un cas d'équité élémentaire qui ne présuppose pas des lumières exceptionnelles dans l'art du gouvernement. Une conception plus exacte de la justice, un peu de bonne volonté dans l'accomplissement de leur tâche, c'est tout ce qu'on demandait aux Jeunes-Turcs. Sans doute leur autorité est précaire, leur situation délicate ; il était légitime, nécessaire même qu'ils eussent des ménagements pour l'Asie Mineure musulmane ; il n'importait pas moins à l'avenir de leur propre cause qu'ils justifiassent la confiance qu'on s'était empressé à mettre en eux, en châtiant les véritables auteurs des massacres et en empêchant que fussent inculpés et condamnés des Arméniens innocents.

Le formidable déni de justice dont les Arméniens se plaignent depuis dix mois, ne saurait être suffisamment motivé par la crainte où était le gouvernement constitutionnel qu'en usant de la manière forte à l'égard des coupables, il ne soulevât les fanatiques : il n'a pas redouté de soulèvement lorsqu'au lendemain de la déposition d'Abdülhamid, il a fait dresser sur les places de Stamboul les potences où des officiers, des *hodjas*, des fonctionnaires expièrent le complot réactionnaire du 13 avril. Si à Adana, la justice ottomane a agi différemment, si en cette affaire l'attitude du gouvernement jeune-turc rappelle singulièrement les méthodes et les erre-

[77] Si de bons musulmans peuvent, d'après la loi religieuse, épouser des chrétiennes, en revanche un infidèle ne saurait convoler avec une musulmane qu'après s'être lui-même converti à l'islamisme. Faute d'avoir satisfait à cette formalité, le couple sacrilège est condamné à mort par lapidation.

ments de l'ancien régime, c'est que, quoiqu'en disent, souvent de bonne foi, les libéraux ottomans, la conviction subsiste chez la plupart d'entre eux, que le musulman, le Turc surtout, doit rester le peuple privilégié.

À cette conviction héréditaire, indestructible, s'ajoute la méfiance traditionnelle, injustifiable à l'égard des Arméniens, pour les peuples non musulmans de l'Empire ottoman. Si les rares Jeunes-Turcs dont le libéralisme est sincère, déplorent les hécatombes de Cilicie, beaucoup de ceux qui se réclament de la nouvelle école n'ont point trop regretté que les Arméniens aient reçu une correction « un peu sévère ». Des députés turcs, membres de la délégation parlementaire, qui, l'été dernier, ont visité Paris et Londres, gens fort honorables d'ailleurs, m'ont fait au sujet du massacre d'Adana des déclarations significatives. Les uns n'y ont vu qu'« un regrettable malentendu qui eût pu compromettre le bon renom du gouvernement constitutionnel ». Deux autres m'ont affirmé que le massacre avait été « un mal nécessaire, les Arméniens n'ayant pas renoncé à leurs tendances séparatistes ».

Il ne faut pas trop s'étonner d'une semblable mentalité. Ceux qui ont suivi la campagne des Jeunes-Turcs en exil à l'étranger, au plus beau temps du hamidisme, ne sauraient être surpris de constater qu'il n'y a pas aujourd'hui grand-chose de changé en Turquie, surtout pour les chrétiens. Feuilletez la collection du *Mechveret,* le petit journal qu'Ahmed Riza et ses amis publiaient à Paris pour combattre le régime d'Abdülhamid. À côté des attaques les plus violentes, les plus indignées, et d'ailleurs fort méritées, contre le sultan et ses conseillers, dès qu'il s'agissait de l'intérêt turc, on y trouve de singuliers plaidoyers en faveur de leur système et même de leurs crimes, aussitôt qu'il était question de sujets ottomans non turcs. En 1904, Yildiz Kiosque organisait un petit massacre à Sassoun.

... Franchement, s'écriait le *Mechveret*[78], que peuvent bien répondre les puissances, quand le sultan leur aura fait cette brève réponse diplomatique : « Je punis les sujets rebelles ».

Même ton, même langage dans le *Churaï-Ummet,* l'organe de langue turque du comité « Union et Progrès », qui se donnait pour mission de réveiller les esprits en Turquie. Voici par exemple un extrait d'un article signé par Sezaï bey, poète et romancier, un des esprits les plus éclairés de la Jeune-Turquie[79] :

Nous disons aux Arméniens : Vous vous plaignez du régime hamidien et du système de gouvernement d'aujourd'hui ; vous avez raison. En nous

[78] 1er juin 1904.

[79] Cité par le *Mechveret,* 1er décembre 1904.

unissant, en enfants de la même patrie, changeons ce régime et ce système. Mais vous vous plaignez des Turcs, vous avez tort.

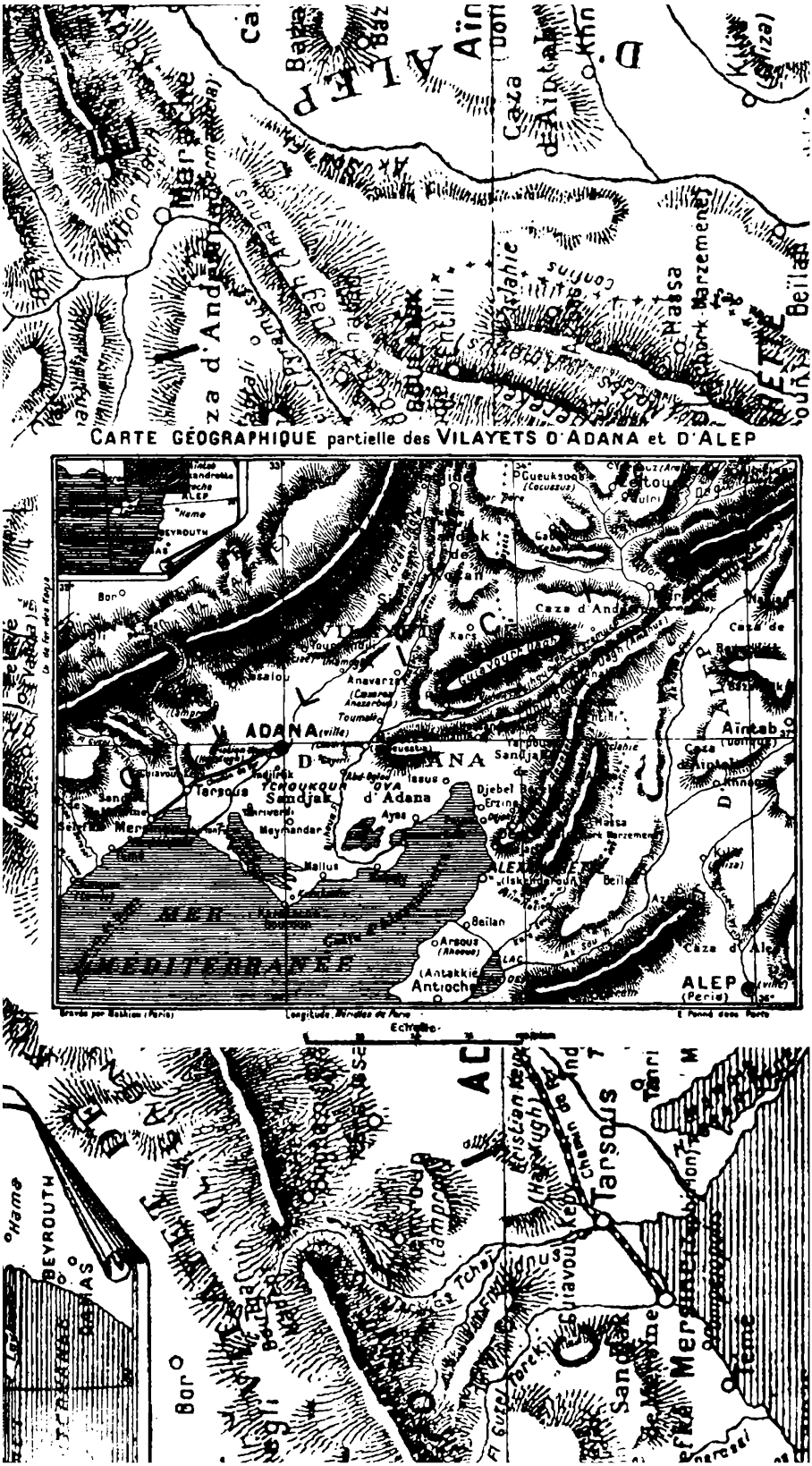
Si, comme vous le prétendez, ô Arméniens, les Turcs avec lesquels vous avez vécu depuis tant de siècles s'étaient amusés à vous massacrer, vous conviendrez que vous auriez cessé d'exister. Votre existence est la meilleure preuve que les Turcs ne massacrent pas.

* * *

Tel était avant l'avènement de l'ère constitutionnelle le point de vue de la plupart des Jeunes-Turcs, tel il semble être encore. Le temps n'est sans doute pas venu – il ne viendra probablement jamais – où en Turquie le droit du chrétien puisse être mis en balance avec l'intérêt du musulman.

Décembre 1909

[79] Cité par le *Mechveret*, 1er décembre 1904.



CARTE GÉOGRAPHIQUE partielle des VILAYETS D'ADANA et D'ALEP

Index des noms

Abdhülhamid II – XI, XV-XVI, 1-2, 10, 30, 64, 78-79
Abdülkader – 13, 16-17, 62
Abdurrahman – 62
Achikian D. – 62
Achill – XVI
Adil, bey – 21, 64
Adossidès A. – XI-XVII
Agop – 37
Agopian – 40
Agopian A. – 40
Ahmed, bey – 10
Ahmed Riza – 79
Alexandre le Grand – 5
Ali Rahmi – 24
Annezay J., de – X, 21, 58
Antoine – 5
Apigian, docteur – 51
Apigian, femme – 35
Arab Mollah – 9
Arif Ismet – 64
Arsène, vicaire – 16
Artaxerxès – 5
Artine – 43
Assaf, bey – 33, 71-72
Avedis – 40

Babikian A. – 55-56, 64
Bagdadi Zadé Abdülkader – 10
Bagdadlian – 37
Bagdadlian S. – 37
Bahri, pacha – 6
Bajazet II – 6
Bartgès – 64
Batoumlou Osman – 62
Benoît, Père – 22, 25, 30
Bochnakzadé Salih – 62
Booth J.-L. – 38
Brézol G. – X
Bryce J., lord – XVII
Burdikian – 23

Carmes – 34
Chadrikian A. – 16-17
Chambers L. – 34, 70
Chambers W. – 14-17, 19, 25, 31, 33, 57
Chambers, Mademoiselle – 51
Christie, docteur – 7, 37-38
Cléopâtre – 5
Cochin D. – 66, 77
Couyoumdjian K. – 62
Cyrus le Jeune – 5

Dadrian V. – XII
Danielian N., Monseigneur – 69
Darius – 5
Djemal, bey – 35, 63-64, 75
Djévad, bey – XIV, 9-10, 14, 16-17, 24, 28, 71
Dorys G. voir Adossidès A.
Doughty-Wylie, Madame – 20, 22,

61
Doughty-Wylie, major – 10-11, 15, 19-21, 24, 30, 38, 55, 57, 63, 67

Ebuzzia-Tewfik – 72
Ekili Hosep – 52
Ekiz oglou – 39
Elliot M.E. – XII
Essad, bey – 35
Eukkech – 42

Favre L. – 21, 30-31, 34, 48-51, 58
Férid, pacha – 64
Ferriman Dukett – X-XI
Fowle – 70
Frédéric Barberousse – 5

Gibbons H.A. – 15-17, 19, 21
Guegderélian – 37
Gulekli Tewfik – 62
Guveli-Oglou Vely – 9

Hadji, bey – 43
Hakk Baba – 42
Hakki, bey – 66, 76
Halil – 24
Hamlet – 8
Hassan Hussein – 50
Hilmi, pacha – 9, 65, 73, 76
Horton G. – XII
Husseïn Daïm, bey – 24, 62, 68
Husseïn Djahid – 72

Ibrahim l'Égyptien – 5
Ihsan Fikri – 9-10, 27, 62, 71
Ismaïl – 37
Ismaïl Fadil, pacha – 73
Ismaïl Hakki – 9
Ismaïl Sefa – 10, 28, 62

Joseph, Père – 34
Juji, bey – 40

Kechichian G. – 69
Kenan, pacha – 71, 73
Kennedy – 44
Kerim, agha – 7
Keur Ahmed – 9
Kévorkian R.H. – X-XII
Khalidé Salih – 72
Kiamil, grand vizir – 9
Kibaren Oglou Mehemet – 37
Kussé, agha – 9

Labardin, Père – 41
Lamber R. – 69
Lazaristes – 45
Lepsius J. – XVII
Loussaper – 37

M. G., ingénieur – 24-25, 36
M. J., professeur – 38
Mahmoud Chevket, pacha – 27, 65, 77
Mahomet le Conquérant – 6
Mandelstam A. – XVII
Manough – 40
Marc Antoine – 5
Marie, Sainte Vierge – 23
Marie-Sophie, sœur – 18, 22, 29
Martin J., docteur – 47-49
Maurer – 20
Mehmed Ali, bey – 61
Mehmet V – 31
Mekhitaristes – 6
Moavièh, calife – 5
Moucheg, Monseigneur – 6, 9, 69

Nersisyan M. G. – XI

Ohannès – 37
Ohannès Yapoudji – 13
Omar, agha – 51-52
Osman – 24
Osman, bey – 62

Paboudjian P. B. – X
Pichon S. – 55-56, 66
Poghosyan V. – X-XI, XIII, XVI-XVII
Pompée – 5

Remzi, pacha – 10, 15, 24, 61, 71
Rigal, Père – 34, 38-39
Rogers – 20
Roqueferrier F. – 44-45, 54

Sabatier, Père – 20
Sabri – 34
Sahak, Monseigneur – 9
Sahakyan R. G. – XI
Samuel – 40
Scarfoglio A. – 23
Seleucides – 5
Selhan, agha – 50
Sésostris – 5
Sezaï, bey – 79
Sheppard H., docteur – 40
Simonyan H. R. – X, XII
Sislian – 10

Tamerlan – 5, 8
Terzian, Monseigneur – 24
Tourian, Monseigneur – 73, 76
Tozjian – 40
Tozjian S. – 40
Tripani – 20, 30
Trowbridge S. – 19, 25, 49-50
Urfalian D. – 16-17

Vardgès voir Bartgès
Vayssié G. – X, 31, 59
Wallis – 30
Webb E. – 10, 19, 70

Youssouf Kemal – 55-56, 60, 64

Zekeria, bey – 34
Zihni pacha Baban-zadè – 61- 62
Zohrab G. – 64

Index des lieux

Abdi-Oglou – 37
Adana – X, XI-XIV, 1-2, 4-11, 13, 15, 18, 21-25, 27, 29, 31, 33, 36-38, 43-44, 47-49, 54-60, 62, 64-67, 69, 71-79
Adildjévaz – 76
Aïntab – 41
Akbès – 44-45
Alep – XI, 6, 44-45, 47, 50, 52, 54, 56-57, 63
Alexandrette, golfe – 4, 31, 44
Alexandrette, ville – 4, 44, 47, 50-51, 58-59, 77
Alexandrie – 6
Amanus – 5
Amérique – 59, 63
Anatolie – 3, 7, 52, 56, 58, 73
Andérine – 52
Andrinople – 65
Angleterre – 10, 15, 18-19, 21, 37, 44, 47, 55, 63, 67
Ani – 5
Antioche – 4, 39, 47-50, 58, 60, 64
Ararat – XII
Archaï – 51
Arménie – X, XI, 1, 5, 8
Arménie, royaume – 4, 77
Asia Minor voir Asie Mineure
Asie – XII, 2, 6
Asie Mineure – XI, 2, 5, 7, 52, 65, 78
Asie Occidentale – 1, 5
Attalia – 72
Atuk –51
Ayas – 34, 43

Bagdad – 5
Bagtché – 9, 41-42, 58, 60
Baïbourt – 56
Balkans – XII
Bazit, baie – 51
Beïlan – 4, 51-52
Beyrouth – 27, 77
Boulanik – 9
Buourhan – 57

Caire – 59, 62, 68, 71
Calycadnus – 5
Cassius, mont – 49
Caucase – XII, 4
Césarée – 35, 37
Char – 43
Chefrine – 57
Cheklé – 44
Chicago – XII
Christiankeuï – 37
Chypre – 59
Cilicie – X-XVI, 1-9, 22, 33, 54,

58-61, 64, 66-67, 72, 76-79
Cilicie Trachéodite – 4
Cœlésyrie – XIV, 4
Constantinople – XI, XV, 1-3, 5, 9, 13, 17, 21, 27, 55, 58-59, 63-66, 71, 73, 76-78
Creusot – 77
Cydnus – 5, 38

Damas – 27
Deurt-Yol – 44, 58, 69-70
Diarberkir – 52
Djébèl Béréket – 33, 42, 44, 60, 71
Duzagaz – 51

Edinburgh – XII
Égypte – 59, 69
Ekizolouk – 51
Elseneur – 8
Empire ottoman – XI, XIII, XVI-XVII, 2-4, 8, 73-74, 79
Erevan – X-XI
Erzeroum – 25, 52, 54, 56
Erzine – 66, 69, 72
Europe – 2, 27, 66, 77
Euzerli – 43

Fekké – 44
France – X, 19, 27, 44, 54, 63, 66
Francfort – 52

Gallipoli – 65
Geoksun – 52
Ghazi – 44
Grande Arménie – 5
Grande-Bretagne voir Angleterre
Gueremek – 57
Guev-Tchaïr – 43

Hadjine – 9, 36, 43-44, 57, 69-70
Hamidié – 25, 39
Harpout – 35, 37
Hassan-Beyli – 41-42, 60
Hissar – 40
Indianapolis – XII
Indjirlik – 37, 60
Iran – 5
Islahié – 9, 41-42
Issus – 5

Kaladouran – 50
Kanlu-Dora – 51
Kansas City – XII
Karakeuï – 43
Karatach – 43
Kars – 43, 52
Kenness – 40-41
Kessab – 4, 35, 49-51, 58, 63
Kharné – 39-40
Khassa – 43
Khenous – 76
Kichifli – 52
Kirikhan – 4, 47, 51-52
Kozolouk – 38
Kulek Boghaz voir Portes Ciliciennes
Kurdistan – 67
Kuzelli – 51

Lapajli – 42, 60
Lattakié – 4, 35, 51, 77
Lausanne – XVII
Liban – 59
London voir Londres
Londres – XII, 79
Lyon – X

Malatia – 23, 52
Malazgert – 76
Marache – 10, 40-41, 52, 57-58, 64, 66, 69
Margheslik – 51
Méditerranée – 6
Mersine – 5, 8, 15, 19, 27, 29, 31,

35, 58, 62, 65, 77
Mésopotamie – 5
Missis – 36-37, 44
Mouch – 76

Nadjarli – 7
New York – XII

Occident – 54, 77
Odjakli – 44
Orchan-oglou – 52
Ordou – 50
Orient – 15, 58
Oronte – 49-50
Osmanié – 25, 34, 39, 41, 60

Paris – X-XI, XVII, 3, 21, 59-60, 65, 72, 77, 79
Payas – 39, 47, 69-70
Perse – 4, 14
Petite Arménie – 5-6
Portes Ciliciennes – 5, 35
Portes de l'Amanus – 5
Pyramus – 5

Romlou – 43
Russie – 4

Saï-Guetchid – 43
Saldjilar – 62
Sarus – 1, 5, 25, 30
Sassoun – 79
Sis – 9, 43
Sivas – 8, 56-58
Smyrne – XII, 3, 64
Sooukloukk – 51
Stamboul voir Constantinople
Suedié, baie – 57
Suisse – 63
Syrie – XI, 5, 59, 77

Tarse – 5, 7, 15, 37-38, 58, 60, 62
Taurus – 4-5
Tchaïli – 44
Ters-Kapou – 18
Trappe d'Akbès – 18
Trappe de Cheklé – 41
Turquie – XIV, 34, 75, 79-80
Turquie d'Asie – XV, 2

Van – 76
Venise – 6
Vienne – 66

Yarpouz – 43
Yerevan voir Erevan

Zeïtoun – 52

TABLE DES MATIÈRES

X Avant-propos

XVIII Avant les massacres

12 Le premier massacre d'Adana

26 Le deuxième massacre d'Adana

32 Le massacre dans le *vilayet* d'Adana

46 Le massacre dans le *vilayet* d'Alèp

54 Le bilan des massacres

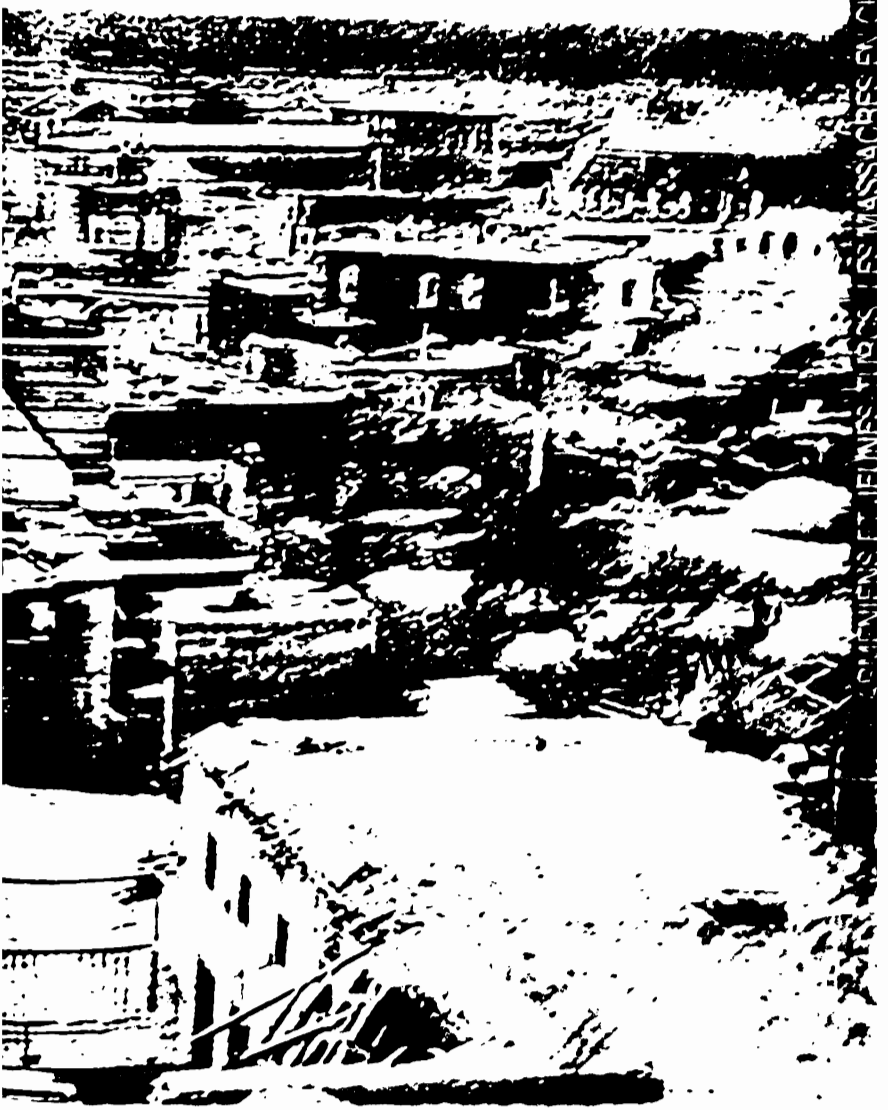
61 Après les massacres

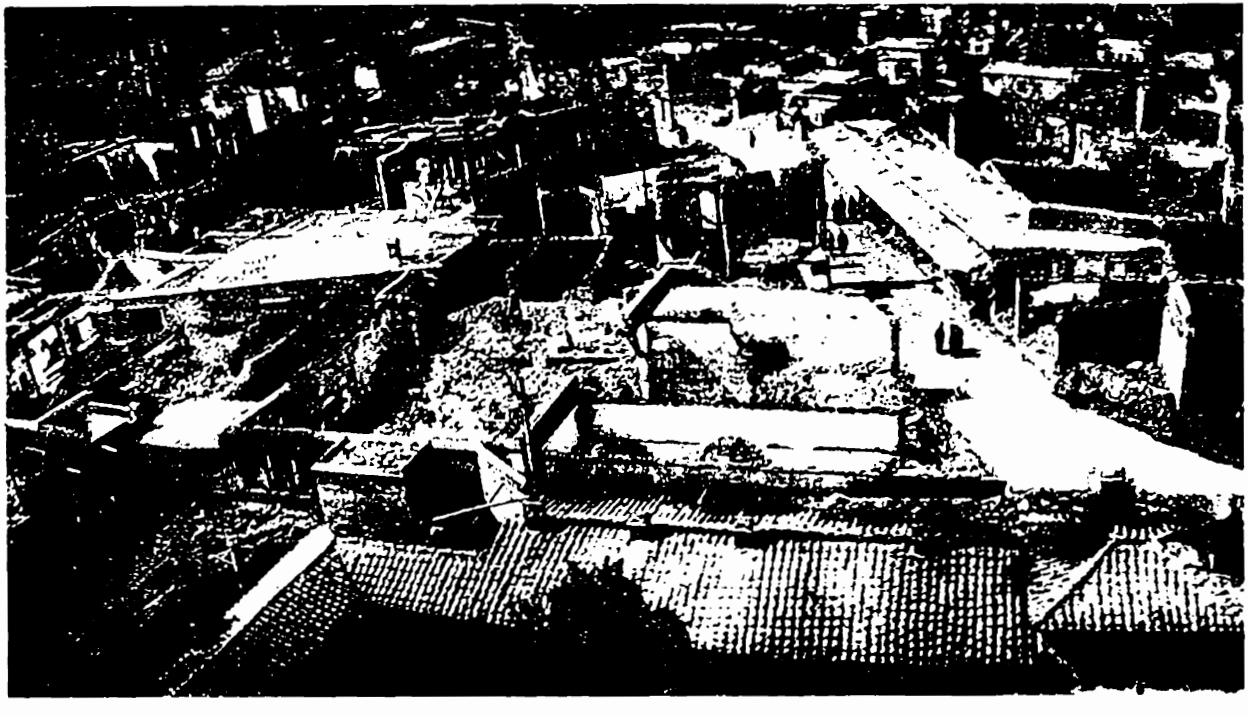
81 Index des noms

84 Index des lieux

DR, coll. M. Kaboudjian

Quartier arménien d'Adana. Vue générale du quartier incendié





Quartier arménien d'Adana. Vue générale du quartier incendié.
CPA, coll. M. Paboudjian.

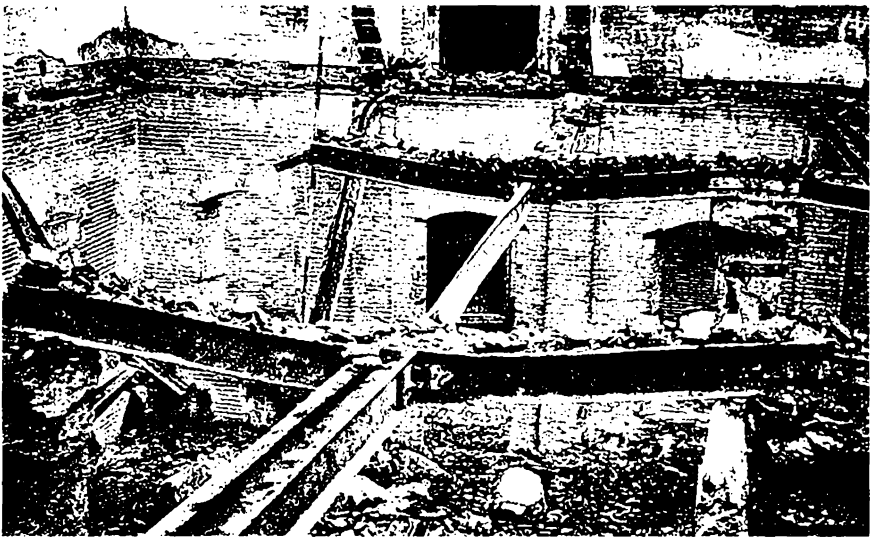
Église et école syriaques d'Adana après l'incendie d'avril 1909.

CPA, coll. M. Paboudjian.

Quartier arménien d'Adana. Vue générale du quartier incendié

Maison incendiée du drogman du vice-consulat de France à Adana.

CPA, coll. M. Paboudjian.



Salle du comité Trochag *incendiée pendant les événements d'Adana.*

CPA, coll. M. Paboudjian.

Quartier incendié d'Adana.

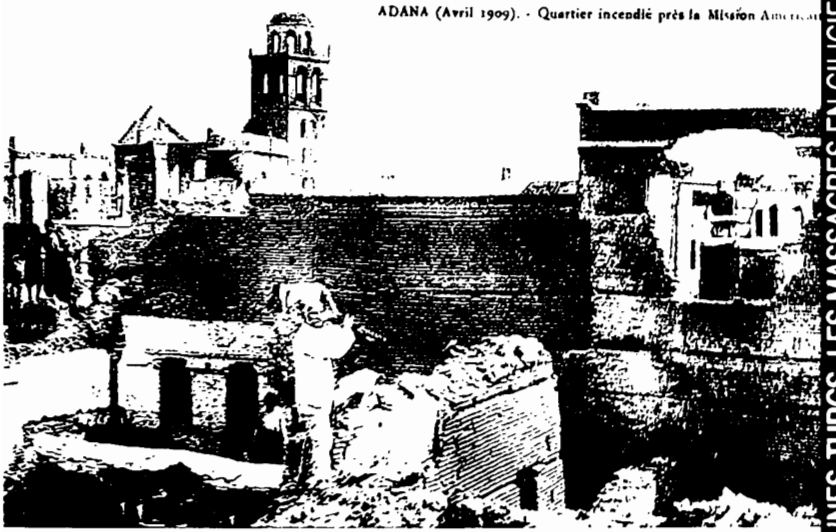
coll. Musée-Institut du Génocide arménien

Une partie des quatre kilomètres carrés de ruines du quartier arménien d'Adana. CPA, coll. M. Paboudjian.

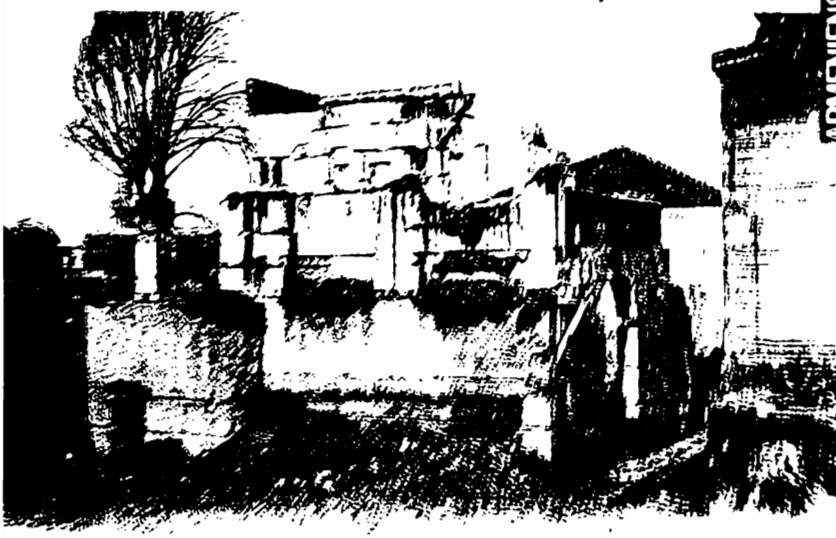
Campement de rescapés arméniens à la périférie d'Adana.
CPA, coll. M. Paboudjian.

Cour de l'église arbitant des réfugiés arméniens.
CPA, coll. M. Paboudjian.

Quartier arménien d'Adana incendié près de la mission américaine
CPA, coll. M. Paboudjian.



Ambulance provisoire mise en place par les Français entre les deux massacres et incendiée le 26 avril. CPA, coll. M. Paboudjian.

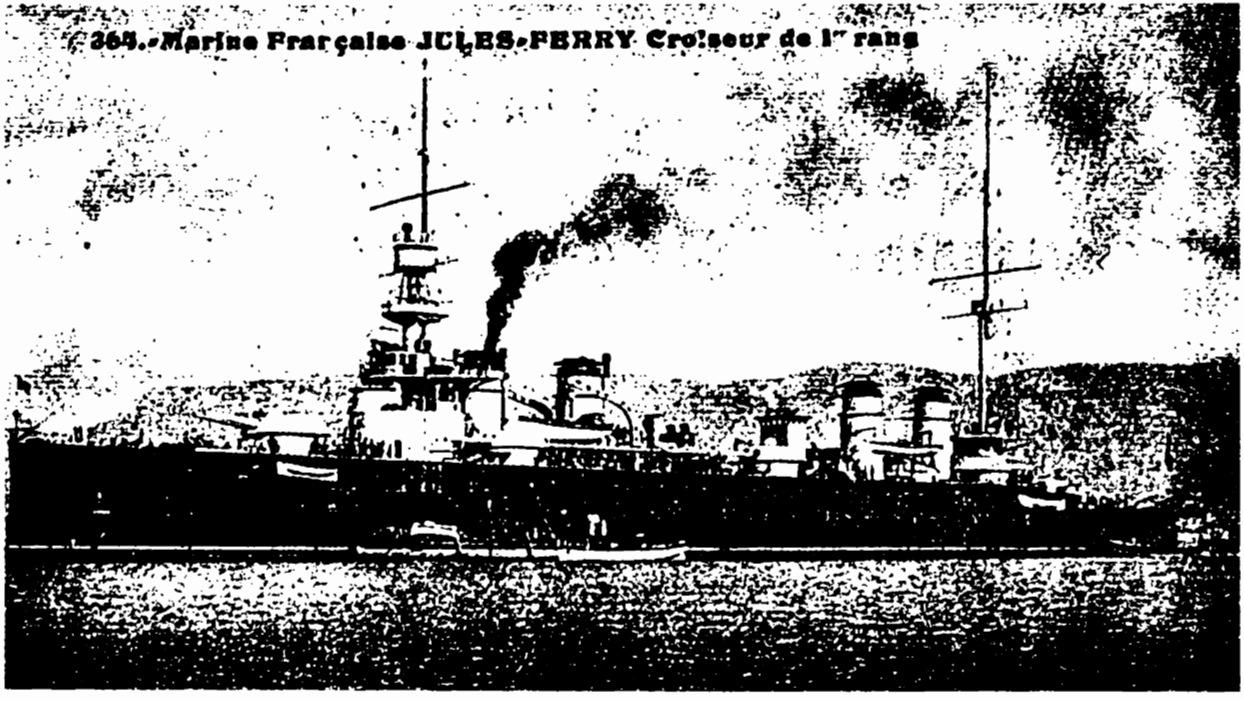
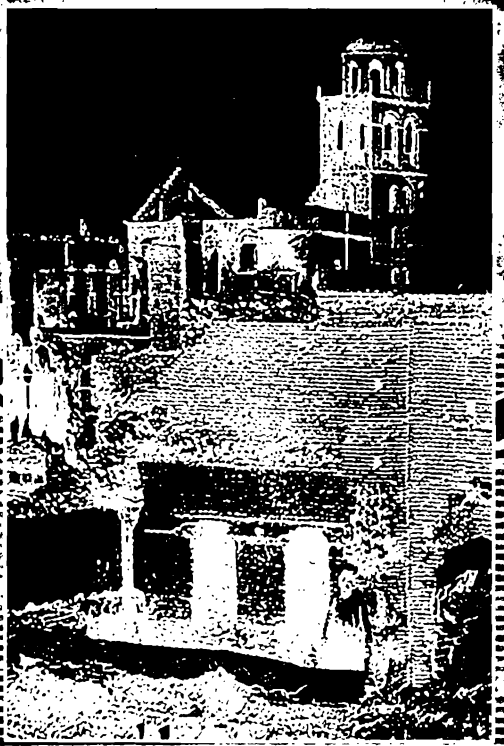


Avril 1909, Adana incendié, les Arméniens campés sous des tentes.

coll. Musée-Institut du Génocide arménien

Campement des Arméniens hors de la Ville, sous des tentes.

coll. Musée-Institut du Génocide arménien



Le croiseur-cuirassé Jules-Ferry *qui embarqua 1450 réfugiés arméniens dans la baie de Bazit, en avril 1909.* CPA, coll. M. Paboudjian.